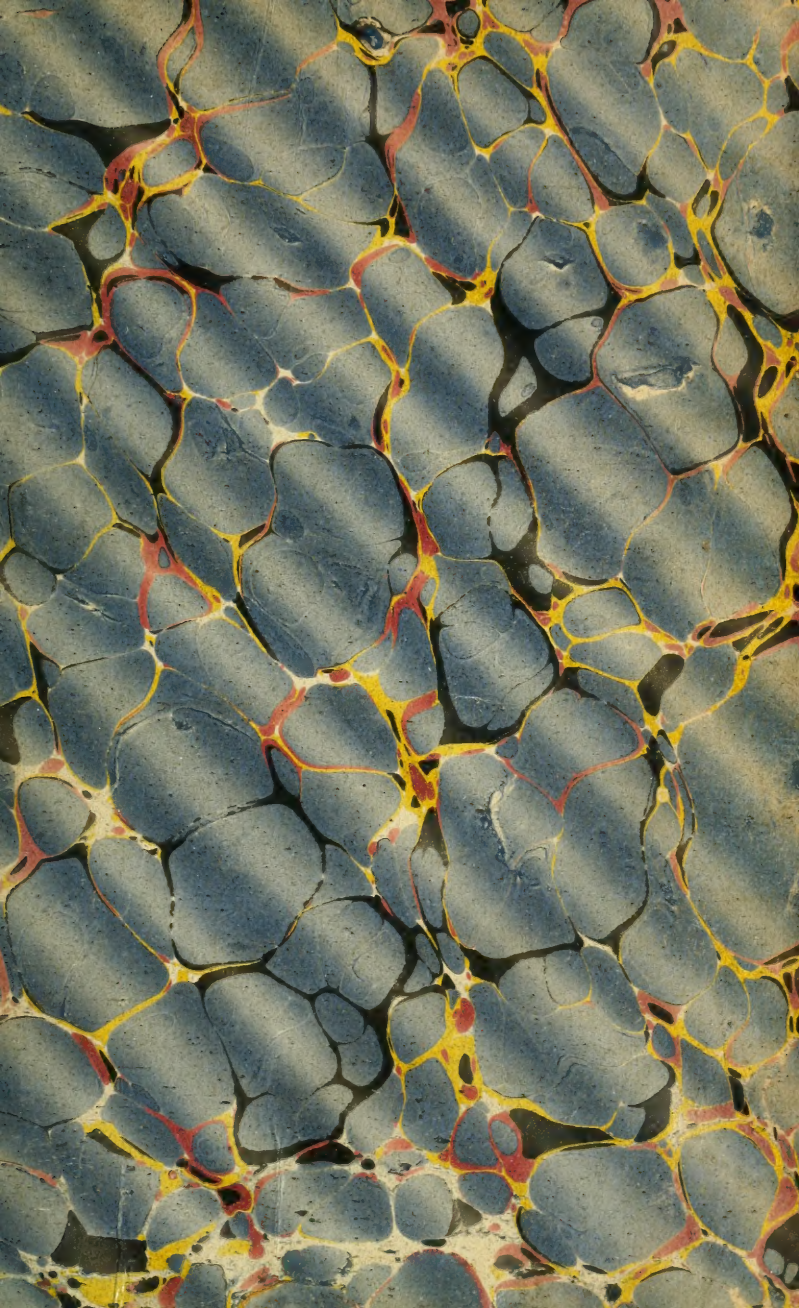
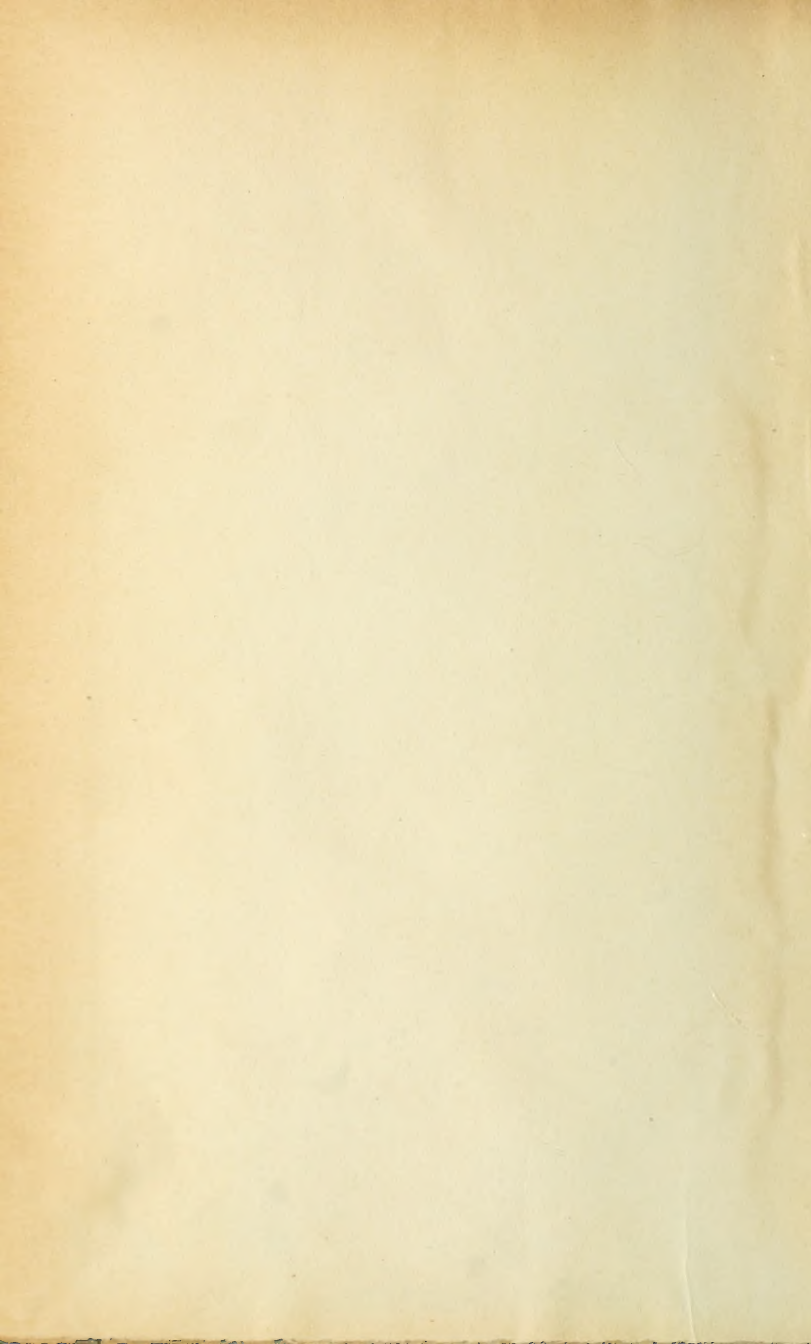





3 1761 07988648 7

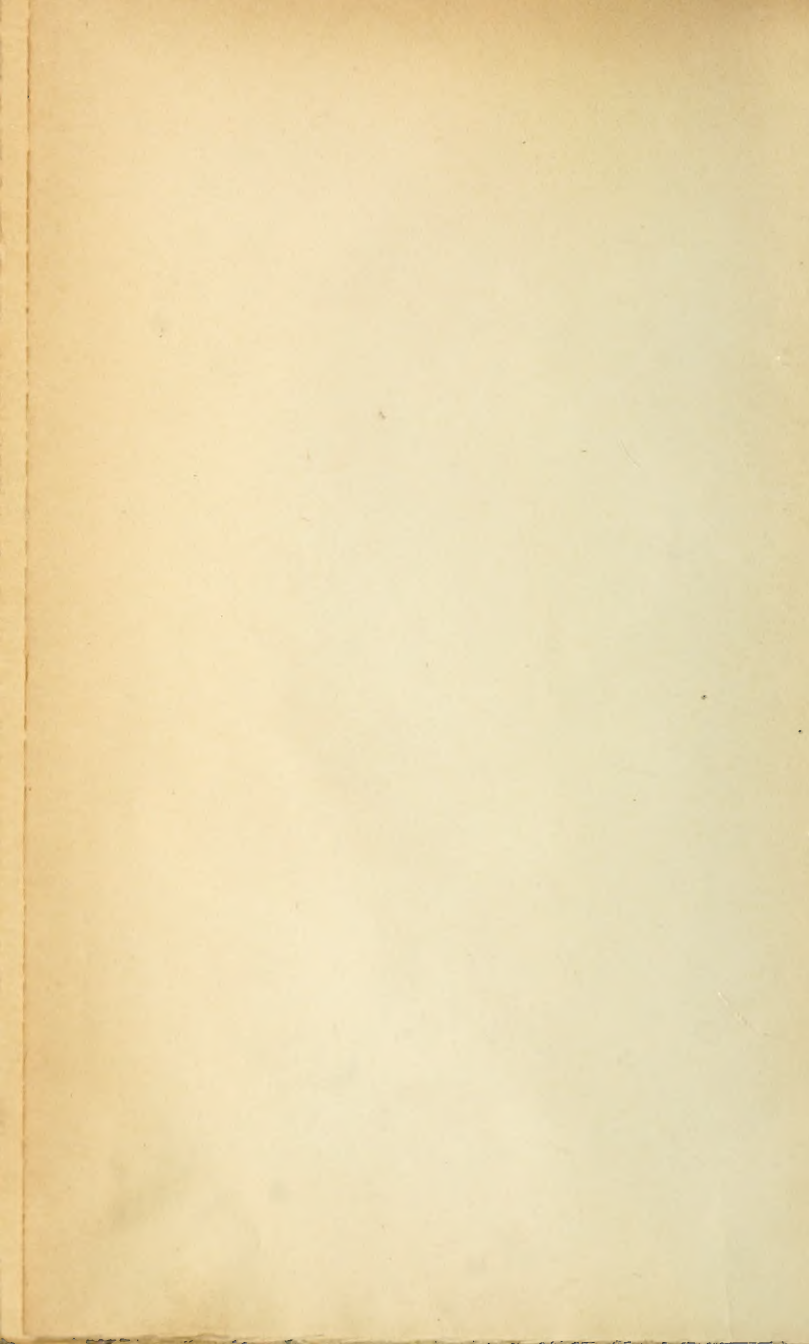








Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



LES

CONTES DE LA GUERRE

DU MÊME AUTEUR

Format in-18

ROMANS

L'INSTITUTRICE DE PROVINCE	1 vol.
MARCELIN GAYARD.	1 vol.
LA MATERNELLE	1 vol.
LES OBSÉDÉS.	1 vol.
LA PROSCRITE	1 vol.
LA FIGURANTE	1 vol.
LA LISEUSE	1 vol.

CONTES ET NOUVELLES

L'ÉCOLIÈRE.	1 vol.
LA BOÎTE AUX GOSSES.	1 vol.
M'AME PRÉCIAT.	1 vol.
LES CONTES DE LA MATERNELLE	1 vol.
LA MÈRE CROQUEMITAINE	1 vol.

A paraître :

LES NOUVEAUX CONTES DE LA MATERNELLE.	1 vol.
---	--------

~~F. 330 08~~
LÉON FRAPIÉ

LES CONTES

DE

LA GUERRE



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

140379
17/10/16

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous les pays.

PQ
2611
R326C6

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.
Copyright 1915,
by ERNEST FLAMMARION.

LES

CONTES DE LA GUERRE

L'ASSASSIN

Bonjour toi!.., t'en as un drôle de casque!... Celui à les pompiers il n'est pas noir et doré comme ça... Grand'mère est sortie avec sa boîte au lait, je suis toute seule, mais je n'ai pas peur, parce qu'il fait tout plein clair..

Ah! tu te décides à pousser la grille. Qu'est-ce que tu veux, mon bonhomme, avec ton sabre à la main?... Oh! pourquoi que tu l'es-sues dans l'herbe, ton sabre?... Si grand'mère te voyait!... C't'herbe-là, devant la maison, ça s'appelle du gazon, où qu'il faut pas marcher dessus... Tiens! qu'est-ce qu'on entend? boum! boum! n'en voilà un joli vacarme!

Tu secoues la tête et tu dis tout le temps : « Ya, ya », — tu sais donc pas dire autre chose ? T'en as une figure qui ne rit pas, avec ta moustache en l'air, — tu ressembles à un autre bonhomme que j'ai vu à Paris, que les sergents de ville ils emmenaient, — un grand aussi, avec une figure de chien méchant, il avait battu une dame sur le boulevard.

Devine ce que j'ai dans le creux de ma main ? C'est une bête à bon Dieu, — je l'ai trouvée dans les rosiers. Regarde, elle ne bouge pas, elle dort ; je lui ai chanté les notes de mon solfège que maman m'apprend, pour la faire dormir... Hein, « solfège » n'en v'là un drôle de mot !

Je suis à la campagne chez grand'mère, parce que c'est les vacances. A Paris, Mélanie me conduit bien aux Tuileries auprès d'un grand carré de fleurs, avec aussi des rosiers, — quelquefois elle me montre un papillon, mais pas de bête à bon Dieu... A Paris on monte des escaliers, ou bien on prend l'ascenseur, pour aller chez nous, — on n'a pas une maison à nous tout seuls. Ici, grand'mère, c'est sa maison à elle toute seule. Tu vois, pour entrer, y a seulement trois marches, — pourtant,

derrière le porte-manteau, il a bien fallu mettre un étage, — comment qu'on aurait été dans les chambres à coucher?

A présent, on est dans la salle à manger, — par cette porte-là, on va dans l'autre jardin où qu'on peut marcher sur l'herbe, — mais mademoiselle moi ne doit pas toucher aux pêches, ni au raisin et pas non plus ouvrir la cabane aux poules... Pourquoi que tu tapes sur la table avec ton sabre, en regardant si on vient, puisque y a personne?... Finis donc, tu vas réveiller ma bête à bon Dieu... Tu peux bien attendre grand'mère. Je croyais que c'était elle quand t'as ouvert la grille. Je vais remuer mon doigt comme ça devant mon nez et je gronderai pour de rire : « Tu as dû t'amuser en chemin, grand'mère! »

A la bonne heure! viens-t'en plutôt dans le salon. Tiens! me reconnais-tu au milieu de la commode! C'est mon portrait quand j'étais toute petite, toute petite... l'année dernière. Maman dit que j'ai beau grandir, j'ai toujours l'air d'une poupée de Noël, comme y en a au Louvre, tu sais, ou bien au Bon Marché. Bien sûr que j'ai mes cheveux frisés de la même couleur que mon croissant pour mon chocolat,

le matin—et puis, j'ai mes yeux bleus, mais tout de même, je n'ai pas une tête en porcelaine !

Tout le temps : « Ya, ya », tiens tu m'agaces, — tu fais comme grand'mère, des fois; je lui parle un tas de choses, elle ne me répond pas; — à la fin des fins, je la tire par le bras, alors elle me répond : « Oui, oui », et c'est « non » qu'il fallait dire !

Après le déjeuner, on reste dans le salon; moi, je m'amuse avec mon album d'images, grand'mère se met à son petit bureau et tous les jours elle écrit une lettre à maman pour lui raconter si j'ai été sage. Quand le facteur est passé, elle lit un livre, ou bien elle travaille à sa table à ouvrage devant la fenêtre. Quelquefois, un mendiant s'arrête à la grille, elle frappe au carreau avec son dé : « Attendez ! » et c'est moi qui vas lui porter un sou.

— Comment ! tu t'assois à la chaise de grand'mère et tu prends son porte-plume, et son papier à lettre ! Ben, mon vieux !... Tu n'as donc pas de maison que tu viens écrire dans la maison à les autres?...

Mais comme elle est longtemps partie, grand'mère ! Elle m'avait dit : « Je reviens tout de suite, reste assise sur la marche et surtout

ne va pas au soleil sans ton chapeau. » Pourquoi alors qu'elle ne revient pas tout de suite?...

Tu prends aussi une enveloppe!... Et maintenant tu te reposes, tu croises tes jambes — pourquoi que tu tends la main? Écoute, je veux bien te la prêter, ma bête à bon Dieu, mais faut pas la déranger de dessus sa feuille, tu comprends, c'est son lit. Tu retires ta main, tu n'en veux pas? Moi, je ne suis pas en train de jouer à autre chose, — alors tant pis pour toi si tu t'ennuies...

Tu te lèves... Ah! bon, tu te promènes tout autour du salon avec les mains derrière ton dos... n'en voilà des grandes bottes pleines de poussière!...

C'est ça, — regarde plutôt les portraits au mur. Ce monsieur-là, c'est papa. L'autre jour, quand il nous a embrassés, il était habillé en soldat, oh! mais pas pareil à toi, bien plus beau, mon vieux.

Cette dame-là, c'est maman. « Ya, ya, maman », ça te fait rire, tu fais voir les dents. Oh! j'aime pas que tu me regardes comme ça avec ton air content... Qu'est ce que tu trouves? que je ressemble à maman, je parie!... pas

malin, tout le monde le répète... Oh! là là! il sait même pas dire « maman », il dit « mama », — mais t'as pas besoin de recommencer à taper. — elle est pas là non plus, elle est à la Croix-Rouge... un drôle de pays, loin, loin, puisque le chemin de fer coûterait trop de sous pour qu'on y aille, nous deux grand'mère.

Attends un peu! pendant que tu t'amuses à décrocher les portraits, je vais te montrer la photo de grand'mère que papa vient de faire au 14 juillet. Il l'a faite en petit, avec son kodak, mais il l'a emportée à Paris et le photographe l'a refaite en plus grand. Seulement, elle n'est pas encore encadrée... je sais qu'elle est cachée là, entre les feuilles du buvard, je vais bien la trouver...

On a bien ri, cette fois-là du 14 juillet! Papa guettait auprès du gazon où que t'as essuyé ton sabre, — quand grand'mère est arrivée de la cuisine avec sa boîte au lait : crac! il l'a photographiée sur les marches... Parce que papa la taquine, grand'mère, à cause qu'elle prend toujours sa boîte au lait à la même heure pour aller à la ferme des Moulins. « Grand'mère! qu'il crie, l'horloge sonne, dépêchez-vous! » Elle rit : « Justement, je me dépêche. » Elle dit

qu'en arrivant au bon moment que l'on trait les vaches, ils n'ont pas le temps de mettre de l'eau dans leur lait... Mais t'as bien dû la rencontrer, puisque la ferme c'est au bout de la rue, la dernière maison... Ah! voilà! j'ai trouvé...

Tiens, fais donc attention! Tu ne sens pas que je te tire par la manche... Voyons, regarde un peu ce que je te montre : grand'mère, avec sa boîte au lait et son bonnet à rubans...

Eh bien quoi? Qu'est-ce qui te prend? T'en ouvres un four! et tes gros yeux qui sortent! On dirait que t'as peur... Pourquoi que tu pousses la main devant toi pour pas voir?... Qu'est-ce que tu cherches vite comme ça?... Ah! ton sabre, ta lettre, tes autres papiers. . Tu l'en vas donc?

Mais reste donc plutôt! Elle va rentrer, grand'mère, tu vas la voir de vrai... elle va te parler... Tiens, son ouvrage qu'elle a posé là quand l'horloge a sonné : du tricot qu'elle fait pour nos pauv' soldats... Tiens, le chat qui attend près de la porte, pour avoir sa goutte de lait, comme d'habitude... Et moi, ma petite tasse, toute préparée sur la table de la salle à manger...

Eh! là-là, mon bonhomme! t'en as des épaules qui remontent!... Y a pourtant personne qui court derrière toi, — y a qu'une petite fille qui tient un portrait à la main...

Mais qu'est-ce qui fait un vacarme pareil! Oh! là là! quel remue-ménage! Na! j'en étais sûre, ils ont éveillé ma bête à bon Dieu!... Et grand'mère qui ne revient pas... Oh! mais, oh! mais voilà que j'ai envie de pleurer... Il est donc bien tard, que le soleil est tout en allé d'après les rosiers... J'ai peur, moi, maintenant... Et l'autre qui a laissé la grille ouverte... Alors, viens avec moi, minet, nous allons regarder dans la rue et je vais crier de toutes mes forces : « Grand'mère! grand'mère! »

L'IMPOSSIBLE DÉSEPTION

MON CHER ENFANT,

Tu me dis quelles découvertes atroces épouvantent ta vue à mesure que les troupes françaises reprennent les localités dévastées par les Allemands : « pense, maman, qu'ils ont mutilé, qu'ils ont assassiné les femmes, les enfants... » Et tu termines par une phrase un peu énigmatique, un peu étrange : « que va-t-il arriver, quand, à notre tour, nous occuperons le pays ennemi ! »

Voyons, mon grand garçon, tu ne doutes pas ? Tu n'as pas d'inquiétude?... Aucun secours moral ne te semble nécessaire ? Tu n'es en peine ni pour toi, ni pour tes camarades ?

Tu te demandes quelles nouvelles impressions terrifiantes naîtront en vous, quand, à votre tour, vous serez les envahisseurs ? En effet, la barbarie apparaîtra plus monstrueuse encore : *vous achèverez de voir* ! Vous constaterez quel est l'affolement des femmes, des

enfants devant les forces conquérantes; à votre approche, de pauvres êtres sans défense essaieront de fuir, de se cacher, — vous les entendrez gémir et supplier, — et vous sentirez encore grandir en vous, si possible, l'horreur des forfaits, à songer qu'en France de pareils êtres hagards et palpitants ont été suppliciés, massacrés...

Peut-être te demandes-tu, d'autre part, « quels sentiments vous transporteront » lorsque vous foulerez le sol qui a nourri les assassins? Je sais : vous serez plus braves que jamais, par conséquent vous traiterez avec humanité les faibles, les misérables désarmés.

« — Mais une fureur vengeresse bouillonnera dans nos veines!... »

Oui, votre courage s'exaltera contre les criminels, contre les criminels seulement.

Nul soupçon, n'est-ce pas, qu'à envisager la hideuse lâcheté des crimes accomplis, vous soyez tentés d'en faire autant?

Je ne suppose pas que vous allez courir sus au troupeau lamentable, en hurlant : « Nous aussi! » Non! je vous vois au contraire étendant vos gestes vers les créatures en tas, terrassées de frayeur, — et clamant de toutes vos

forces : « Pas nous, les Français, pas nous ! pas nous ! »

« — Alors, les chères douces victimes de France!... »

Précisément, nos chères douces victimes restent telles par delà le trépas, — elles ne réclament point, sois-en sûr, le sang d'autres victimes innocentes.

Donc, vraiment, il n'est pas possible que tu craignes l'affreuse impulsion de l'assassinat. D'abord, les enfants, les tout petits, — n'en parlons même pas. C'est évident : une seule engeance au monde était capable de cela que l'entendement refuse même de concevoir, de cela qui révolte les fibres les moins sensibles.

Les femmes... Toi, lever une main criminelle contre une femme?... Mon enfant, pense à moi, pense à la fiancée qui t'attend...

Les blessés, les mourants, ceux qui sentent sur eux une menace que nulle puissance humaine ne peut éloigner, ceux-là précipitent leur souffle vers une protection surhumaine : ils appellent maman!... Eh bien, mon enfant, si tu avais l'horrible tentation, appelle-moi tout bas, — appelle : maman! — je te répondrai, tu m'entendras au fond de ta conscience.

Tiens ! Duance, écoute-moi.

Petit garçon, tu étais d'une santé délicate, — un blondin, pâlot, trop mince, trop joli, — je t'ai couvé tendrement. Après l'avoir donné le jour, j'ai continué à te façonner avec mes mains de femme, avec mon cœur de femme. Dès le premier discernement, tu as montré un bon naturel; tu soignais les bestioles éclopées, — quand tu apercevais une souffrance, tu me regardais bien vite, — avec les yeux, tu prenais à mes yeux la pitié...

Et puis tu as grandi, tu es devenu robuste.

Si tu savais comme l'adolescence d'un garçon bien né, bien élevé est quelque chose d'émouvant ! Un jour, tout à coup, sans savoir pourquoi, il se trouble, il rougit à la vue d'une silhouette féminine, — il a envie de pleurer, de se cacher, envie aussi de tendre les bras vers une introuvable consolation, — une angoisse indicible l'étreint, cependant qu'une obscure aimantation semble le solliciter. En effet, une aurore de radieuse espérance dissipe lentement les ténèbres de sa tristesse; peu à peu, il apprend à rêver, la figure embellie, les regards dans le bleu, l'âme en pleine poésie; de plus en

plus, le mystère si cruel et si doux lui inspire une tendre et brave dévotion envers la féminine puissance...

Sais-tu que tu as été ce garçon-là?

Dès tes quinze ans, la conscience d'homme a commencé d'éclorre et ton émoi nouveau l'a porté tout de suite à sentir la sainteté de la femme. Plus tu avançais vers l'âge des droits masculins, — plus tu éprouvais le respect suprême dû à l'espèce femelle tout entière.

Et je me rappelle qu'une fois, dans la rue, à mon bras, en voyant pleurer une pauvre fille déçue, tu m'as interrogée :

— Maman, est-ce que pour toi, par respect pour toi, — puisque je t'aime tant et puisque tu es maman — (quel front hautain tu avais, mon enfant!) est-ce que je ne devrais pas m'approcher et demander à cette femme : « Quel secours vous faut-il, je vous prie?... »

Te voici! Et la guerre même n'a pas pu changer l'inchangeable! Il n'y a pas de cataclysme qui tienne! rien ne peut dégager l'homme de sa dette d'avoir été créé deux fois par la femme : créé humain et créé dieu. Car enfin l'existence et l'amour, vous nous en êtes débiteurs, à nous autres femelles!

Et s'il fallait crier pitié à ton âme de conquérant, je crierais pitié pour nous, ta mère et ta fiancée, car tu ne pourrais frapper une seule femme, sans nous atteindre, nous ! Ne sommes-nous pas à nous deux toutes les femmes?... Et les mots ne me feraient pas peur : pense au ventre qui t'a porté, pense au ventre qui portera ta descendance!...

Mais, qu'est-ce que je dis ? Dans quel verbiage est-ce que je m'égaré ? Une phrase aurait suffi.

Tandis que l'histoire vous regarde pour en saisir l'Éternité, — vous voilà en Allemagne, vous les soldats de France, — vous voilà avec tout ce que vous apportez de chez nous, toutes les grandeurs, toutes les noblesses. Eh bien, vous n'allez pas, au contact du sol étranger, descendre de la majesté humaine, — vous n'allez pas, d'hommes, devenir des scélérats!... Vous n'allez pas désertier l'âme française, — et comme on jette le fusil, le sac, les cartouches, jeter : Honneur, Justice, Bonté!... Vous n'allez pas, vous, vos régiments et vos chefs, — par le fait d'assassiner des êtres sans défense, — *vous n'allez pas, les Français, passer à l'ennemi!*

Que n'ai-je écrit cela tout de suite : vous

n'allez pas passer à l'ennemi! Maintenant, je suis tranquille, je te vois, je t'entends, mon enfant, je souris de ma vaine anxiété.

Quoi encore!

Et si je t'entendais :

— Maman! il est des folles, des monstres femelles... cachées... quelque part... elles ont tiré sur moi.

— Ca m'est égal!... Pas nous, les Français, pas nous!

— Maman! je vais mourir, elles ont tué ton fils...

— Mon enfant! mon petit... mon adoré... mon cher petit... pardon! alors je... Mais non! Au drapeau! Au drapeau!...

L'INDOMPTÉE

La vieille famille de Ternebois est ruinée et n'a plus de représentants mâles. La marquise et ses deux filles, Marceline, âgée de dix-huit ans, et Gabrielle, âgée de vingt-deux ans, habitent rue de Varennes, un modeste appartement sur la cour.

Depuis la mobilisation, les trois femmes, soucieuses de participer à l'effort général, font des lainages pour les soldats et préparent du linge pour les ambulances. Elles ont, à cet effet, réduit le chapitre des dépenses de toilette, — le seul, d'ailleurs, dans leur strict budget, qui pût être modifié.

Madame de Ternebois ne quitte pas son fauteuil. Corpulente, les cheveux tout blancs, le profil bourbonien, ayant grand air sans s'y efforcer, elle aime à se plaindre de sa santé et des tracas que lui fait subir son entourage.

*
* *

Ce jour-là, encore, elle a mandé le digne

abbé Romulus pour lui révéler, une fois de plus, les tourments dont l'accable Marceline.

— Croiriez-vous que mademoiselle trouve insupportable de rester enfermée ici? Nos travaux militaires ne lui suffisent pas! Sur ses instances, notre vénérable amie, Madame de Kervelen, a essayé de la faire admettre comme assistante dans un hôpital complémentaire. Voici, selon les propres termes de la duchesse, le résultat de l'expérience : « L'apparition de cette figure espiègle, en rose, en soleil, en rire, en ébouriffement, a été le signal d'une dissipation générale, à telle enseigne que le médecin en chef a galamment refusé notre néophyte. » Mais Marceline ne se tient pas battue. Vous savez que ces dames du Sacré-Cœur l'avaient surnommée l'Indomptée. Regardez-la : tandis que ses mains tricotent, elle cherche, dit-elle, un autre devoir patriotique pour son intelligence et pour son cœur inemployés.

Avec un secret ravissement, le vieil homme d'église sourit à l'Indomptée, qu'il aime et admire, comme le prisonnier aime l'image de la liberté.

La marquise conclut sur un ton pathétique :
— Ah! monsieur l'abbé, je ne le répéterai

jamais assez : Marceline a hérité du caractère de son père, — ce héros désespérant qui a sacrifié sa fortune et sa vie à ses exploits d'aviateur.

Soudain, l'impayable clignement par lequel Marceline lui signifie qu'elle se consume d'ennui donne à l'abbé Romulus une inspiration machiavélique. Il tire un papier de sa poche :

— A propos de héros... madame la marquise, l'autorité militaire, dans un sentiment que vous apprécierez, a établi une liste de soldats du front, qui, dépourvus de toute attache, ne reçoivent aucune correspondance et souffrent d'une sorte d'abandon moral. J'ai pris l'adresse d'un de ces soldats, à l'intention d'une dame, comme vous, qui pourrait peut-être...

Sans en écouter davantage, Marceline bondit et, prompte comme la foudre, intercepte le papier offert à sa mère :

— Moi ! moi ! je me charge d'écrire, — maman est trop souffrante.

Sa sœur aînée, de nature beaucoup plus tranquille, manifeste une pruderie effarée :

— Tu es folle ! Comment trouverais-tu le style convenable ?

Mais déjà l'Indomptée est installée au petit bureau Louis XVI.

« MON CHER SOLDAT,

« Je n'ai personne de parent ni d'ami qui soit parti aux armées. Vous comprendrez que ça ne peut pas durer. Vous me rendriez grand service en acceptant que je vous écrive de temps en temps et en me répondant comme font vos camarades qui reçoivent des lettres. Je me contenterai, sans indiscretion, de ce que vous voudrez bien me dire, mais au moins, grâce à vous, je ne serai pas une isolée, je ne serai pas une pauvre femme exclue de la guerre. »

— Voilà ! et je signe : M. Ternebois, — censurement « Madame ».

En effet, la réponse fut :

« MADAME,

« Je ne demande pas mieux que de vous rendre ce service de vous écrire de temps en temps. Je suis un enfant trouvé, de l'Assistance ; je n'ai jamais eu de parents et justement j'avais grosse peine d'être là tout seul, à côté des

autres qui ont leurs lettres assez souvent. Pensez donc : une tranchée pleine d'eau, le froid, la faim, la misère, quoi, et personne...

« Il y a bien des camarades qui partagent avec moi : quand ils reçoivent une lettre, ils m'en laissent lire un bout par bon cœur. Bien sûr, ça m'intéresse un peu, mais, après, je suis encore plus triste.

« Et de voir les autres écrire leurs lettres ça me fait aussi bien du chagrin... ne pas seulement oser dire : « Mets donc un bonjour pour moi », — crainte de faire rire... Il y en a surtout un à qui sa mère écrit : « Mon cher enfant... » Si vous saviez cet effet que ça fait sur du papier blanc ! J'ai pourtant toujours assez aimé la lecture dans les livres : on dirait que je n'ai jamais rien lu de si beau : « Mon cher enfant ». Et je regarde Paulin qui n'est pourtant pas trop riche et je me sens si malheureux auprès de lui.

« Alors, madame, ça serait pour vous demander si vous voudriez m'écrire comme ma maman : j'en ai tant rêvé d'avoir une maman, moi aussi.

« Moi, je ne saurai pas bien m'y prendre, mais je tâcherai à être poli comme un fils avec

sa mère et obéissant aux conseils, rapport à la boisson et à se tenir propre (quoique ce ne soit pas facile dans la boue) et respecter mes chefs et bien défendre mon pays, ce qui ne me coûtera guère, attendu que je le fais déjà... »

*
*
*

Madame de Ternebois et sa fille aînée s'empressent de proclamer la défaite de Marceline :

— Na ! te voilà bien avancée ! Impossible de continuer ta correspondance.

Mais l'Indomptée leur rit au nez :

— Il n'y a pas si longtemps que je tenais des discours à mes poupées, je recommence à jouer à la maman. Mais puisque vous haussez les épaules, je ne vous montrerai pas ce que j'écris.

— Soit ! Mais nous verrons la réponse ! Ah ! ah ! on la verra la réponse, cette fois !

On la vit.

« MA BONNE VIEILLE MAMAN,

« Tu m'as bien écrit une lettre comme j'attendais. Mais pourquoi donc que tu me parles du froid, de l'eau, de la misère ? Je n'ai jamais été si bien ni si heureux, je voudrais que la

guerre dure tout le temps. Qu'est-ce que ça fait les obus, la faim et tout, du moment qu'on a sa bonne vieille maman qui pense à vous!

« Moi qui ne comprenais pas que les blessés en tombant appelaient : maman, ah! on a bien ri avec ça dans la tranchée. C'est avant-hier. On avait grimpé en haut d'une grande falaise, voilà des uhlands qui arrivent de loin en chargeant à toute volée; oui, mais pas moyen de s'arrêter au bord de la falaise, ils dégringolent avec leurs chevaux et nous avec aussi. Alors, quand je me suis senti emporté dans le précipice, « maman! » que j'ai crié, ça m'a parti tout seul. Et deux heures après on m'a ramassé aplati seulement sous un cheval. Ça m'aurait étonné, aussi, d'être mort, j'avais trop bien crié un bon coup : « maman! », à faire sauver tous les dangers. Seulement, les autres qui m'ont entendu, ce qu'ils m'ont chiné! il faut plus que je dise que je ne comprends pas que les blessés crient comme des enfants.

« Alors, pour finir, je t'embrasse bien et de tout mon cœur. Et on a un petit sachet, sous la chemise, contre sa poitrine, où qu'elle est cachée la lettre à « maman », et soufflez le vent et sifflez les balles, il n'a peur de rien, va! il est

bougrement à ton petit soldat, ma bonne vieille. »

*
*
*

Or, la marquise tient absolument à avoir le dernier mot. L'indispensable pour elle, c'est de ne pas laisser triompher Marceline, ou alors que deviennent les traditions, la famille, l'ordre moral!

Elle arbore plus que jamais son air ancien régime :

— N'empêche, mademoiselle, qu'après la guerre, quand ce soldat viendra ici, il faudra bien lui faire accroire que la correspondance est de moi.

L'Indomptée montre en ce moment le front illuminé qu'avait son père « quand il partait dans le ciel ». Elle ouvre la bouche, pour clamer victorieusement : « Bravo, mère ! bravo ! quel progrès ! quelle révolution ! » Mais, brusquement, elle comprend la nécessité de s'effacer, pour ne pas compromettre la grande chose en perspective : l'admirable, l'émouvante et aussi la noble adoption où s'élève la marquise tout naturellement.

Elle reste un instant bouche bée, comme

incapable de réplique ; elle baisse le nez l'air tout à fait domptée, cette fois, et dessine une moue piteuse :

— C'est pourtant vrai !... J'avais pas pensé à ça... Elle est bien attrapée, la petite fille...

Cette soumission enchante la marquise. Alors, ma foi, elle renonce d'un geste au dernier pauvre luxe de la maison : les petits gâteaux joints au thé de cinq heures « qui, décidément, lui chargent l'estomac », et embellissant encore à son insu, ce qui est en réalité sa propre et attendrissante conversion, elle ajoute du haut de son autorité :

— Toutefois, mon enfant, je te donne l'ordre, maintenant, de continuer à écrire. Et même — grand Dieu, ce n'est pas pour cela que je ne veux plus de ces petits gâteaux, — et même, je songe à de certaines économies qui me permettront de faire tenir quelque pécune à notre chevalier.....

LE SANGLOT

Il y a quelques semaines, Mademoiselle Marguerite de Maer habitait une ville du Nord et menait l'existence d'une jeune fille de la grande bourgeoisie provinciale.

A l'approche des ennemis — puisqu'on parlait de cacher les vierges au fond des caves, ainsi que les trésors d'art et de banque, — elle voulut s'en aller à Paris, « pour être au moins utile à quelque chose ».

Ses parents, dont les usines étaient détruites par le bombardement, estimèrent, au contraire, qu'eux, ils devaient rester au milieu des malheureuses familles ouvrières et partager leur mauvaise fortune.

Marguerite s'installa chez de vieux amis pourvus d'assez hautes relations dans la société parisienne.

— Voyons : j'ai, dit-on, de l'instruction jusqu'au bout des ongles, j'ai même un tas de

diplômes, — ça doit servir dans l'enseignement public?

Démarches.

— Mademoiselle, aucun emploi n'est attribué en dehors des concours. Toutefois, puisque vous offrez de ne pas toucher d'appointements, l'on pourrait vous confier provisoirement le poste d'une institutrice en congé de maladie, et qui devrait se faire remplacer à ses frais. Grâce à vous, il ne serait rien défalqué de son traitement.

— Oh! merci...

— Attendez! Comme la mobilisation a pris beaucoup d'instituteurs, vous feriez la classe à des garçons, et ce serait dans un quartier populaire...

— Oh! bravo! j'aurai bien mieux le sentiment de me rendre utile.

Mademoiselle de Maer a vingt ans, elle est assez grande; les cheveux blonds dorés, le teint éblouissant, un front de déesse, un brave sourire. Elle porte un costume bleu foncé, tout uni, d'une sévère élégance.

Et voici qu'on la met en présence de ses

élèves : âgés de sept à huit ans, ils ont la figure blême, mâchurée, habituée aux pochons, — le cheveu terne, hérissé, la frusque délabrée, la galoche tapageuse et le beuglement argotique.

Eh bien ! elle et eux, ils se sont tout de suite entendus dans la perfection. Le secret : Marguerite n'a pas eu l'air du tout de s'épater. Dès la première récréation, elle a demandé :

— A quoi jouez-vous ?

— On rigole à la guerre, pardié.

— Bon, qu'est-ce que je fais, moi, dans le jeu ?

L'organisateur a contemplé de haut en bas la sculpturale mademoiselle.

— Vous êtes la guérite, où que Machin monte la garde à côté.

— On fait ce qu'on peut — je fais la guérite.

* * *

Ensuite, dans la classe, par un mélange de noblesse et de simplicité, — le sourcil haut et le sourire proche, — elle a gagné ces enfants intelligents et sensibles à tels moments, autant qu'ils sont teignes à d'autres moments, — et elle a fait d'eux ce qu'elle a voulu.

Par exemple, quand elle a mis la sébille sur

le coin de son bureau, pour le Noël du Soldat, elle leur a déclaré, comme à des hommes, qu'elle ne prenait pas note des donnants ou des pas-donnants : il n'y avait donc aucune parade à apporter son sou, aucune honte à s'abstenir ; chacun agissait pour sa satisfaction personnelle.

Ah ! mes bonnes gens, ils seraient plutôt crevés que de ne pas déposer leur « pélot » — et puis, vous savez, discrètement, paupières baissées, — Rothschild remettant une enveloppe pour secourir une fière infortune.



Les deux plus mouisards, Grumot et Letondu, qui étaient seuls à savoir que leur sou, à eux, manquait dans la sébille, n'ont pas pu vivre avec une pareille conscience. Un jeudi, ils ont osé s'aventurer, au fond d'une arrière-cour, vers un rez-de-chaussée dont jamais, d'ordinaire, n'approchent les plus audacieux galopins : une ogresse habite là : on sait, notamment, qu'elle achète aux parents cupides les chevelures un peu longues des petites filles et, au besoin, les petites filles avec...

Du seuil, en bégayant de terreur, Grumot et

Letoudu ont demandé si elle ne voudrait pas leur acheter, pour un sou à chacun, une dent qui remuait et qu'elle finirait de leur arracher.

La vieille aux yeux jaunes s'est contentée de les faire jaser ; — ils lui ont si bien dit « comment qu'elle était belle mademoiselle », que « oui, mon vieux, elle leur a refilé deux ronds pour la peau ».

*
* * *

Un matin, le directeur vient parler en confidence à Mademoiselle de Maer.

— On aménage près d'ici un vaste local pour hospitaliser des réfugiés ; il va nous arriver des enfants de la campagne, un peu ébaubis, forcément, et si l'on n'y prend pas garde le premier mouvement de nos gavroches sera de les « charrier », quittes ensuite à leur donner tout le déballage de leurs poches... Eh bien ! tâchez donc d'éviter même cette cruauté d'un instant.

Mademoiselle de Maer n'est pas pour rien une intellectuelle supérieure : quand elle « raconte », ses élèves n'en perdent pas une bouchée, ils bâillent comme si elle leur entonnait son récit à la cuiller.

Elle leur fait donc l'histoire des paysans

réfugiés. — d'abord l'agrément, la poésie de la vie champêtre, — puis l'effroyable contraste des horreurs de l'invasion.

Bientôt, par frissons successifs, s'éveille tout ce qu'il y a d'héroïsme et de bonté au fond de l'âme populaire. Un cri d'émotion généreuse et vengeresse : « Oh ! oui, mademoiselle ! » accueille cette conclusion :

— Alors, quand il arrivera ici des petits réfugiés, vous serez bien gentils avec eux ?

*
*
*

L'après-midi, le directeur, en adressant un signe à Mademoiselle de Maer, introduit dans la classe un nouveau, qu'il fait asseoir à la première table, près de la porte donnant sur la cour. Presque tout de suite, cet enfant lève la main pour demander à sortir.

Le règlement est qu'on ne bouge pas pendant les leçons ; — toutefois, vu la circonstance, Mademoiselle autorise la sortie. Mais comme elle vient de refuser cette même chose à Grumot et que l'apparence d'une injustice pourrait contrarier les bonnes dispositions de son auditoire, elle se hâte de formuler l'explication utile :

— Le nouveau est précisément un petit réfugié, alors je suis obligé de lui permettre ce que je ne vous permettrais pas.

Elle précise, la voix impressionnante :

— Vous voyez, c'est comme je vous disais : ce pauvre petit garçon arrive du train... Hier soir, il était chez lui, chez ses parents, — peut-être à table, assis devant une bonne soupe. — et puis, patatras ! il faut se sauver, tout laisser là — on n'a le temps de rien... Vite ! en route, sautons dans le train... Alors, n'est-ce pas, mes enfants, vous voulez bien que, pour aujourd'hui, je lui accorde tout ce qu'il demandera ?

— Oh ! oui, mademoiselle.

Toutes les figures sont angoissées ; — cette fois, les braves gamins palpitent d'une émotion directe, portée vers un enfant de leur âge, qu'ils ont vu, qui est là tout près.

Et juste à point, le directeur réapparaît, accompagné de Monsieur le Maire ; — à son tour, il s'adresse à eux avec une gravité pathétique :

— Vous avez vu votre nouveau camarade...

Pour le coup, l'émotion monte de plus belle, ils secouent la tête. Ils soupirent, ils reniflent à vives saccades :

— Oui, monsieur...

Merveilleux ! L'institutrice a eu ce génie sentimental d'émouvoir tous ses élèves au même degré ! D'un signe hautement admiratif, le directeur montre à Monsieur le Maire la noble fille, dont le front resplendit de tendresse et de majesté.

Puis il continue :

— Vous vous rendrez bien compte ?... Ce pauvre petit, chassé de sa maison...

Les deux ou trois élèves que son regard invite à répondre suffoquent bruyamment :

— Hi !... hi !...

Et tous les bons petits cœurs éclatent à la fois, quand Grumot achève en sanglotant :

— Hi ! hi ! n'avait pas eu le temps de pisser !

LA CONSCIENCE

— Mince alors ! On est mieux ici que dans la tranchée ! Sacré Gauchu, te v'là donc embusqué tout à fait à aider le cuisinier ?... Mais quoi que t'as ? T'en fais une bouillotte !

— Ah ! mon vieux Crapot, tu parles que je suis salement embêté...

— Quoi ? Ces boîtes de sardines que tu m'as raconté que l'avais chipées à la gare de Montrouge, avant la guerre ? On t'a découvert ?

— Ça, je m'en ficherais... Un bien plus sale coup qui m'arrive... Regarde : une lettre à mon nom et tout...

— T'as personne... t'as jamais rien reçu...

— Justement ! lis voir un peu.

— Mazette ! n'en v'là une belle grosse écriture.

« Cher soldat,

« On est trois petites filles au lycée, moi Claudine, j'ai onze ans, Julie et Marguerite ont

chaacune dix ans. Notre directrice ayant affiché une liste de soldats sans famille, nous vous avons choisi pour être notre grand ami.

« Cher soldat de France, nous savons que vous êtes rempli d'honneur et de courage et que vous avez accompli de grandes et belles actions. Nous espérons que vous voudrez bien nous répondre. Les plus simples mots écrits par vous prendront une haute signification et nous feront devenir meilleures.

« Tandis que la lâcheté, l'habitude du vol et du mensonge déshonorent l'ennemi et le poussent aux crimes les plus affreux, vous, notre grand ami, vous êtes loyal et brave. Nous vous admirons et nous vous aimons. »

— Hein ! comment que tu trouves le bouillon, mon vieux Crapot ?

— Ah ! mon vieux Gauchu, pour ce qui est d'être champêtre, je dis que c'est champêtre. On aurait voulu se payer ton ciboulot, on n'aurait pas mieux réussi.

— J'en suis tout démoli, — comme si qu'on m'aurait pilé a coups de crosse... J'ai pas dormi, j'ai pas becqueté.

— Déchire-la, c'te lettre.

— Regarde plutôt : tout de suite que je la déchire, et en mille morceaux!... Mais, tu comprends, je la sais par cœur... ce qu'il y avait d'écrit, censément ça m'est entré dans moi, ça veut plus sortir... Bien plus pire : je me les représente comment qu'elles sont, ces trois gosselines-là. (A Paris, j'ai souvent baguenaudé dans les beaux quartiers). Ça vous a des figures fraîches, comme des glaces pour se regarder ; et des yeux clairs, ça rit vers vous, comme le soleil brille ; ça n'a jamais rien vu de mal. C'est vrai, ce qu'elles disent, ces trois-là ; elles seraient bien capables de me sauter au cou : « Cher soldat, cher grand ami!... »

— Dame ! elles s'en rapporteraient à l'uniforme.

— Et alors d'être comme ça innocentes, ça leur fiche un astuce à tout casser : quand même que je leur répondrai pas, elles vont me récrire... Ah ! j'y coupe pas.

— Elles ne le font pas par méchanceté.

— En attendant, les v'là après moi. Je leur demandais rien, je leur ai rien fait. Tu crois que c'est pas malheureux ! Je m'étais pourtant

débrouillé pour dégoter ce fourbi de la cuisine. A force de traîner, de pas vouloir avancer, en disant que j'avais le vertige, une maladie de cœur, on y avait renoncé; j'étais paré, sûr de ne pas me faire casser la figure. Et puis je pensais à rien, — un vrai bonheur! — à rien de rien que je pensais. C'est le plus bath de tout... Et maintenant v'là que je pense tout le temps, — impossible de m'en empêcher; — tout le temps à regarder les autres, à réfléchir... Pas moyen de rester comme ça...



— Hé, Crapot!

— Quoi qu'y a, de Marsant?

— Eh bien! le major espère-t-il le sauver?

— Gauchu! Ça se pourrait, — quoiqu'il soit bien fadé comme coups de baïonnette, — il en a pris pour un sou!

— C'est épatant, ce qu'il a fait là!... Je suis rudement étonné, parce que je ne le gobais pas, Gauchu. Il avait une drôle de touche... Et enfin, jusqu'à aujourd'hui, il s'était plutôt défilé.

— Hein! pas comme toi, mon vieux de Marsant!

— Ni toi non plus, Crapot!

— Mais moi, j'ai encore rien ramassé, tandis que toi, t'en as récolté un marron su'l'coin du tourniquet! T'étais déjà vilain; du coup, te v'là pas beau!... Je dis ça pour rigoler, parce que t'as plutôt une figure comme il faut, et toujours peigné, débarbouillé!...

— Alors, toi, Crapot, tu y comprends quelque chose à son changement, à Gauchu?

— Voui. — il avait trop d'embêtement... Alors, ça a été un coup de révolte, dans un sens, — et aussi, d'un autre sens, l'orgueil, le bon cœur...

— Oh! oh!

— D'abord, je te dirai que je prends pas sa défense, à Gauchu; simplement, j'y rends justice, comme on dit. Tout le monde peut pas avoir ma chance pour être sérieux dans la vie. Moi, à dix-huit ans, j'avais déjà un gosse, — forcé d'être sérieux, dans ces conditions-là, pas vrai? D'autant plus que, depuis, j'en ai eu trois, quatre z'autres gosses. Mais alors, raison de plus pour que je ne jette pas la pierre à qui-là qu'a pas eu ma chance.

— Bon. Tu vas donc m'expliquer..

— Assieds-toi B. D'abord, qu'est-ce que tu faisais dans le civil, toi, de Marsant?

— J'étais agrégé d'histoire.

— Pas un métier de Paris, ça... C'est-il pas colporteur, qu'on appelait ce truc-là, autrefois?... Enfin, tu sais un peu lire, écrire, — alors tu seras peut-être à la hauteur pour comprendre...

— Heu, heu...

— Ne t'inquiète pas : je m'ai fait comprendre à des plus bouchés que toi. Pas une raison parce que t'es agrégé pour que tu résisteras à me comprendre : quante j'explique, j'explique... Pour te faciliter, je te mets à la place de Gauchu... Alors, donc, une supposition, — ça se passe dans le civil, — à l'âge d'être sérieux dans mon genre, t'as fait des bêtises... Fallait un peu s'y attendre : pas du tout de père et pas beaucoup de mère, — des coups plus que de soupe, étant petit, — et pas aller à l'école, et des mauvais exemples, — et aussi la misère, avoir faim, avoir froid... Enfin, t'es un salaud, de Marsant, — mais tu le sais pas, ça te gêne pas. Ce qu'est bien, ce qu'est mal, — t'as égaré les balances... Les choses qui sont définitives, du moment que t'es

pas pris, t'as la conscience tranquille. Tu piges ?

— Parfaitement.

— Un jour, tu rencontres des gens qui te prennent pour un autre, — le père, la mère et les trois petites filles. Tu t'appelles Gaston de Marsant, — en t'apercevant, v'là le père qui crie :

« — Bonjour, monsieur Maurice ! Comment que ça va, monsieur Maurice ?... »

« T'es si épaté, que tu restes le bec ouvert et que tu le laisses dire... »

« — Ah ! que nous sommes contents de vous rencontrer, monsieur Maurice, — vous qui êtes un si brave homme, le modèle de ce qu'on appelle un honnête homme : franc comme l'or, jamais une menterie, et pas capable de chiper un sou qui ne vous appartient pas et travailleur et prêt à rendre service... Ah ! ça fait plaisir de vous regarder !... Mes enfants, embrassez bien Monsieur Maurice sur sa bonne margoulette d'honnête homme... »

— Oh ! oh !

— Mais non, voyons, prends pas l'air content !... Quante ces gens sont partis, tu réfléchis... tu te vois censément dans une glace.

pour la première fois, tel que t'es... Tu te rends compte : « Je suis qu'un salaud !... » Tu t'aimes plus. tu te dégoûtes... Seulement, l'amour-propre... bien sûr, tu rognes en dedans : « Tas de fourneaux, vous pouviez pas me laisser tranquille ! » Et en même temps, tu te dis : « Je peux pas rester comme ça... » Seulement, quand on est si moche, pour devenir bath, y a guère qu'un moyen.

— C'est de risquer sa peau...

— Je savais bien que je te déboucherais !... Vlà tout à fait l'histoire de Gauchu. Lui, c'est une lettre qu'il a reçue où qu'on le prenait pour un autre... Il a commencé par plus vouloir rester embusqué. Il est arrivé dans la tranchée, tout changé, prêt à marcher, pareil à nous :

« — Ohé, les poteaux, me v'là revenu !

« Seulement, comme tu disais tout à l'heure, personne ne le gobait. Avant, il s'en était pas aperçu qu'on le gobait pas. — mais là, il l'a bien senti. Personne lui a répondu. Et toi, — tu l'as peut-être pas fait exprès, tu lui as tourné le dos, — il l'a regardé, il est devenu tout blanc... Censément, tous les gars de la tranchée lui faisaient tout bas : « Mauvais cœur ! » Mon vieux de Marsant, rappelle-toi

bien ça : y a pas un homme au monde, s'il a seulement un peu de bon au fond de lui, qui supportera ce machin-là, — comment qu'on dit? — qu'est pire que de vous crier après!...

— Ce mépris silencieux...

— Vouï... Gauchu s'est donc en allé tout seul, dans un coin. Il n'avait plus sa tête d'apache, comme si tout le mauvais était sorti de lui... Il était comme un pauv' gosse, que c'est pas de sa faute s'il est roupi, — mais qui veut pas pleurer... Et puis alors quand les ordres sont arrivés, qu'on s'est préparé pour l'attaque, il m'a rejoint, il secouait la tête en reniflant, il bégayait :

« — Tu vas voir, Crapot, tu vas voir!... »

« Tara, tara, tara, tara!... Au premier coup de la charge, il s'est élancé comme un enragé, — fallait qu'il passe avant les autres, avant les officiers et tout... Il beuglait pas comme nous, — c'était plutôt du sanglot... Et qui est-ce qui a pris le drapeau à l'ennemi? C'est ce pauv' salaud de Gauchu... Une preuve, tu vois, de Marsant, qu'il était pas si mauvais cœur...

— Conduis-moi, Crapot, — je vais lui demander pardon.

L'AUTRE DEVOIR

A la fin du mois de novembre, Monsieur Valentin, sous-chef de bureau dans un ministère, vieux garçon nanti d'une bonne pièce de cinquante ans, ne s'était pour ainsi dire pas encore pénétré de ce fait que la France était en guerre.

Depuis le 1^{er} août, il avait continué à se rendre au bureau et à s'en retourner chez lui, comme avant, aux mêmes heures et par le même chemin. Ses attributions n'avaient pas changé, et il touchait l'intégralité de ses appointements. Aussi, ne ressentait-il aucune impression de calamité publique, malgré qu'il y eût déjà des morts glorieux parmi les nombreux employés mobilisés, malgré ce supplément de drame : qu'il y eût déjà des orphelins restant seuls au monde.



Une particularité, pourtant, l'avait frappé : la disparition de la plupart des passantes

habituées du matin. Monsieur Valentin, en effet, qui, par profession, voyait peu de choses dans la vie, ne faisait attention, dans la rue, qu'aux femmes, — aux femmes « d'un âge possible », bien entendu.

Grand, bien découplé, la moustache relevée, c'était un brun authentique, ayant gardé presque tous ses cheveux. Simple dragon, jadis, il avait la tête énergique d'un officier de cavalerie. En fait, la faculté de décision lui manquait totalement, mais elle se remplaçait par une sérénité ingénue due au profond contentement de soi. Il portait la jaquette noire, le col et la cravate à la dernière mode. Et dame ! au point de vue femmes, il se piquait d'être un amateur sûr, un critique supérieur, — comme on se pique d'être connaisseur en tableaux et en objets d'art.

Donc, les « abonnées » d'avant la guerre avaient disparu, les nouvelles passantes étaient peu nombreuses et, parmi elles, une seule méritait vraiment d'être contemplée. Mais alors, celle-là !...

C'était bien simple : depuis que la virilité avait éduqué son goût, Monsieur Valentin n'avait jamais vu une image aussi admirable :

une jeune fille d'une vingtaine d'années, assez grande, mince, visiblement bien faite, les cheveux bronzés, le visage mat, d'un beau dessin allongé, des yeux de madone, avec cela une mise correcte de nuance foncée et une serviette de cuir sous le bras.

Elle n'était ni extrêmement jolie, ni coûteusement élégante; en y regardant de près, on reconnaissait même que sa toilette, presque défraîchie, devait être l'objet des soins les plus économes. Ce qu'elle avait d'unique, d'impressionnant, c'était la distinction.

Monsieur Valentin avait au plus haut degré le sens de cette chose qui ne se définit pas, qui est dans toute la personne et dans tous les mouvements : la distinction extérieure. Lui-même, qui était d'un esprit ordinaire, il avait une physionomie assez distinguée.

Cette jeune fille était la distinction même; rien ne déformait sa grâce parfaite, au point qu'elle offrait, sous certains rapports, un aspect inaltérable de statue : le regard le plus irrévérencieux ne l'obligeait pas à baisser les paupières, — elle passait, — la gêne était pour l'effronté.

Monsieur Valentin, sans chercher, à pré-

mière vue, lui attribua mentalement un nom : la Divinité.

« Ah! la Divinité est en retard ce matin... Tiens, la Divinité est accompagnée de deux écoliers qui sont évidemment son frère et sa sœur. »



S'il n'avait pas encore pris conscience de la tragique actualité, ce n'était pas faute de lire les journaux. A la sortie du bureau, il éprouvait même le besoin de connaître au plus tôt le communiqué de trois heures, lequel, d'ailleurs, ne lui produisait aucun effet, simple émulation de curiosité. Il préparait son sou d'avance, de façon à n'avoir qu'à saisir vivement la feuille annoncée par une marchande toujours postée à l'entrée du ministère.

Une fois, personne n'a pu lui donner la monnaie de dix sous, il est donc obligé de présenter sa pièce à la marchande, et tandis qu'elle fouille dans sa poche, distraitement il la regarde : juste ciel! la Divinité!

Où! la jeune fille qui l'éblouit chaque matin, la voici devant ses yeux; elle a une mantille sur la tête, elle porte un costume usé, une

pèlerine, — mais c'est elle, à n'en pas douter.

Nulle expression verbale ne saurait peindre la stupeur de Monsieur Valentin. Il reconnaît la femme du ministre elle-même sous le déguisement d'une vendeuse de journaux qu'il ne serait pas autrement sidéré.

Une révolution se fait en lui. Pareil à beaucoup de personnes, il avait besoin, pour accéder à quelque sensibilité générale, d'être atteint dans son égoïsme majeur, dans le principal de son existence. Combien de gens seraient peu influencés par la guerre, s'ils n'avaient pas d'enfants! Valentin, lui, a la fibre galante, au lieu d'avoir la fibre paternelle. Sans être un débauché, en dehors de l'administration il rapporte toute pensée au monde féminin. Donc, la jeune fille distinguée, la Divinité du matin, représente si bien l'idéal pour son rêve dominant, qu'il est censément éprouvé dans son affection la plus chère en la voyant sous l'aspect du soir, — et que, par suite, il éclot à la sensibilité générale : « Comment! Cette délicieuse créature!... C'est le malheur des temps qui veut ça!... »

Brusquement, cet homme si peu observateur, cet homme jusqu'alors si plein de son

propre mérite qu'il ne pouvait rien voir au delà de lui-même, le voici capable d'imagination à la fois positive et divinatoire : il voit chez les autres !

*
* * *

Tout en rentrant à la maison, il évoque ce drame de la guerre. Une jeune fille exerçait la profession d'institutrice particulière et faisait vivre la famille : sa mère, son jeune frère, sa jeune sœur. Arrive l'époque où, par suite des circonstances, elle n'a plus d'élèves; il ne lui reste qu'une seule leçon à donner le matin. Quelle va être sa ressource extrême, si elle ne peut supporter la pénible assiduité des travaux d'aiguille, si elle a subi, dans ses recherches, quelque inacceptable humiliation? L'héroïque fille choisit de ne dépendre de personne : son frère ira chercher des journaux, et, bravement, elle les vendra. Elle fera deux personnages : la correcte institutrice deviendra, à l'heure dite, une ouvrière de rue, astreinte au plus rude effort : l'obstinée faction sous l'injure du temps, le froid aux cruelles morsures, le vent hargneux qui déchire les doigts et cherche à vous arracher le papier à vendre.

la pluie qui finit par affliger le corps sous les vêtements.

Cette reconstitution effectuée, voilà que Monsieur Valentin, de jour en jour, est obsédé par la voix de la jeune fille, — une voix douce et pénétrante qui fait, de la banale annonce : « La *Liberté...*, la *Liberté* », un étrange appel impressionnant.

Et voilà que, pour avoir senti un drame de la guerre, Monsieur Valentin évoque en entier l'effroyable tragédie. Tout ce qu'il a lu sans émotion s'anime en lui maintenant : les atrocités, les héroïsmes, les attentats au Droit, les revanches de la Justice. Un déroulement continu s'opère dans sa mémoire, sous l'incitation répétée de la voix chantante : « La *Liberté*, la *Liberté*, » — autrement dit : « Eveillez-vous ! apprenez ! frémissez ! » Sachez le sort de ceux qui se battent : les fils, les frères, les maris, — sachez le sort de ceux qui attendent : les vieillards, les femmes, les enfants... Et vous ? et vous ? regardez-vous... « La *Liberté*, la *Liberté...* »

*
* * *

Ça lui est venu tout d'un coup, en payant sa

vieille femme de ménage, un dimanche matin :

— Qu'est-ce que vous dites, madame Benoit?

— Moi? rien, monsieur.

— Vous n'avez pas dit : la *Liberté*?

— Je n'ai pas ouvert la bouche.

— Hé bien, c'est pas tout ça. Il faut quitter vos autres ménages et venir chez moi à demeure. Mon gardien de bureau, mobilisé au premier jour, a disparu, — il était veuf, il laisse un petit garçon de huit ans. Je le prends, — c'est forcé... Alors, vous, ce seront les soins de la gouvernante, — moi, savez-vous que je suis bachelier, madame Benoit? — je me charge des répétitions, le soir, après l'école... Tenez, ce guéridon fera notre affaire à tous deux, le maître et l'élève...

Déjà M. Valentin débarrasse le meuble, il va et vient, il transporte les objets en parlant :

— Madame Benoit, il faut bien vous persuader d'une chose : c'est la guerre... Ce vase sur le piano... La nation a fait deux parts de ses forces : les forces de combat et les forces de conservation... L'album sur l'étagère... Donc, tout se résume en deux devoirs, tout, vous entendez... Les statuettes sur la cheminée...

Pour ceux dont le bras est armé, le formidable devoir : frapper !

Monsieur Valentin assène durement le verbe. Puis, il s'arrête devant la fenêtre, les yeux dans la rue, la pensée chez les malheureux :

— Pour ceux qui restent, l'autre devoir...

Ici, sa figure prend son expression définitive, dirait-on.

Il se retourne vers son interlocutrice :

— L'autre devoir, répète-t-il.

Et, brave homme, il le précise simplement du divin mot :

— Aimer...

LA RÉVOLTÉE

Mon ami, j'ai hâte de te voir et j'ai le vertige de sentir le temps qui court à l'abîme. Il faut que j'écrive en t'attendant. Tu seras près de moi dans deux heures et je t'écris, — est-ce bien sensé? oui — j'ai à te dire ainsi des choses que mes lèvres ne prononceront pas.

Nous éviterons, n'est-ce pas, la lâcheté des vaines lamentations? Il ne nous restera donc à exhaler que la tempête de nos sentiments. Mais nos regards, mais nos visages s'empareront d'emblée de la tragédie — mais mon émotion et la tienne s'entendront l'une l'autre sans le trouble des mots. Et quels mots mettrions-nous dans le drame solennel où s'accomplira notre dernière entrevue?

Le drame?... Oui, et je confie ces choses au papier pour que tu les lises loin de moi. Il est indispensable que tu connaisses l'entière préméditation où s'engage ma conscience. Je ne veux pas qu'après ton départ, tu éprouves ni un

doute, ni un remords, ni une inquiétude. Je ne veux pas que, pour ta défense, tu accuses la fatalité, ni que tu imagines pour moi l'excuse d'un involontaire égarement. Quelle injure tu me ferais ! Et quelle aberration si tu allais me plaindre, si tu allais me supposer le moindre regret !

Mon ami, depuis deux ans nous nous aimons et nous avons été purs.

Nous avons cru aux noblesses humaines, nous avons cru aux cantiques du cœur les plus respectueux.

Nous avons voulu laisser à notre amour le temps d'atteindre tout son droit et toute sa vérité. — le temps de gagner le réel par les plus belles étapes de l'idéal. « Nous nous aimons, — je serai à toi, tu seras à moi, — mais ne faut-il pas nous mériter l'un l'autre ? »

Bien sûr, il n'y a rien eu de formulé. Imagines-tu la pédanterie ?... Mais, d'un tacite accord, nous avons eu cette vergogne, cette pudeur, cet orgueil, de faire chacun, en l'honneur de l'autre, la plus magnifique toilette morale.

Et nous avons pensé aussi au monde : pareils à des gens riches qui se répandent en généro-

sités par scrupule de trop posséder, — nous avons eu de généreux soucis à mesure que notre amour approchait de son règne égoïste.

Je sais : tu n'aimes pas « les phrases », cette confection où s'engonce la sincérité. Veux-tu une traduction plus banale ?

Je crois vraiment que l'amour nous a élevés aux plus grands desseins de la solidarité. Il a eu cet effet essentiel de nous faire sortir de nous-mêmes, et alors, — déchiré le voile des intérêts mesquins, — tu as aimé l'humanité en moi, j'ai aimé l'humanité en toi.

Pour m'en tenir à ce dont je suis sûre, — à ce qui te concerne, mon ami, — de me contempler avec ferveur, tu as mieux apprécié le douloureux prolétariat féminin, — ta dévotion pour moi est devenue le dévouement à la cause de toutes les femmes...

Chaque jour, nous étions plus ravis de nous voir : égoïsme ou élévation ? Nous nous trouvions plus beaux, plus désirables, — ou bien nous sentions grandir en nous de nobles sentiments ? Les deux impressions, sans doute.

Chaque jour donc, toi, l'homme agissant, ayant pour rôle le travail productif, la création, tu as développé ton goût pour la justice sociale,

— patiemment tu as amélioré la condition des humbles créatures placées sous ta houlette...

Chaque jour, moi, plus parlante, plus participante aux oracles de l'opinion, j'ai cultivé mon respect de la vérité, j'ai affirmé mon goût de la bonté en plaidoyers persévérants...

Et puis, brusquement — pour interrompre la douce harmonie de nos rêves : la guerre !

La guerre : la suppression de tout idéal, de tout sentiment, — le déchainement stupide, le fléau aveugle comparable à l'ouragan, à l'inondation, — la destruction de toute justice, le renversement tel des humaines piétés que la beauté est de tuer, que la loi est de quitter sans broncher les affections les plus chères !

Brusquement, ton départ ! Ton départ pour « là-bas », où le sort est le sort, où nulle vertu ne protège, où nulle horreur ne pardonne !

Pendant deux années nous avons bellement édifié l'autel, et tout à coup le sol manque ; tu pars, rien n'est plus. Alors, il y a des gens, il y a un destin, il y a une puissance au monde qui a décidé que notre religion se serait célébrée en vaine comédie, — que notre amour si proche de son avènement s'évanouirait dans le néant ;

tu vas venir, tu vas me dire adieu, — et fini, plus personne!

Ah! mais non! ah! mais non! je me révolte!
En moi aussi, c'est la guerre!

Ah! mais non! ô gens, ô puissance, ô destin!
— puisque vous avez oublié une heure dans le brigandage universel, — puisqu'il nous reste une heure à être ensemble, — cette chance, nous la saisirons. Et tu ne t'en iras pas dupé et tu ne me laisseras pas dupée!

Ecoute, mon ami : tu vas me prendre! oui, oui! me prendre, me prendre! assouvir ta trop patiente avidité.

Oui, déjà cette première rébellion, cette première victoire sur la Force hideuse, — mais attends! Je souhaite davantage! Le présent ne me suffit pas, je veux encore sauver l'avenir... Oui, j'ose! Tu devines?... Comment m'exprimer?... Il faut, mon ami, que dans tes bras je conquière la maternité.

Bien sûr, je tremble... Je n'étais pas encore tout à fait ensorcelée, — l'enchantement qui me berçait n'en était pas encore à ce que tu pusses approcher sans éveiller mon émoi défensif.

Bien sûr, il ne s'agit pas de l'ordinaire joie

humaine, de la réciproque extase des êtres qui se chérissent. Il ne s'agit pas, pour moi, de cet abandon confiant qui, au dire des poètes, se récompense en espoirs inépuisables, en rêves d'éternelle félicité.

S'agit-il d'amour?... Pour mon cœur désolé, il s'agit de violence, de colère vengeresse, — il s'agit de lutter contre l'oppression de la Haine.

Et tu ne m'en voudras pas, dis?... si je râle un peu haut l'effarouchement de mon être, l'indignation de ma candeur dépossédée.

Malgré cela, je serai docile... Je serai docile, tout est là, — puisque toi, « tu sais », selon le privilège masculin, — et puisque, dit-on, cela suffit...

Tu auras la volonté, — j'aurai pour le moins le subit instinct de la femelle cédant à l'esclavage de sa nature... Et même, la résolution qui m'anime est si véhémement, qu'elle vaincra peut-être mon émoi sauvage, — et que je pourrai me rappeler que, somme toute, je t'aime et que tu as des droits...

Et quand ce miracle aura été que tu aies confondu ton souffle avec le mien, alors tu pourras partir, tu ne seras pas arraché de moi tout

entier : tu resteras vivant non seulement dans mon cœur, mais dans ma substance même.

Et mon ami, mon ami, si un barbare te frappe, toi l'homme tendre, l'homme généreux, — si un barbare croit t'avoir anéanti, ce ne sera pas vrai ! Je te ferai renaître. je te rendrai au monde ! Heure par heure, jour par jour, vingt ans durant, je te refaçonnerai à l'image d'aujourd'hui, dans ta justice et ta bonté.

Et peu importe, ami, que notre mariage n'ait pas été écrit. Je n'aurai pas ton nom, qu'importe ? Je m'appellerai : « Femme ».

Femme ! l'étincelle m'éblouit ! Avant le sacre de ton baiser, l'on dirait que m'y voici déjà transportée à la sainteté d'être femme ! L'on dirait que déjà tressaille en moi la sainte fureur de vivre, d'aimer, de durer !

Mais oui ! Tandis que la guerre piétine à la porte, je ne vais pas avoir peur des mots, ces fantômes armés de préjugés ! La nue réalité fièrement, divinement ! L'heure sonne, je suis frémissante, je suis brave, et tes caresses, au lieu de les mordre, je pourrais bien les désirer ! Prends-moi, mon ami, — bannissons la pudique lâcheté, — prends-moi et qu'en un jour vengeur, l'emme féconde hurlant à la mort.

je fasse ce qui a été fait depuis que le monde est monde, où tant de fois la barbarie a tué le Beau, le Vrai, le Juste, et où toujours le Ventre féminin les a ressuscités!

ACTUALITÉ

Depuis que s'est ouverte l'ère des grandes inventions et des grands faits au retentissement universel, il y a des périodes de temps où les petits enfants réunis à l'école ne peuvent pas se livrer à des jeux qui soient uniquement des jeux : une influence les oblige à chercher leur amusement dans la reproduction de l'actualité. On dirait qu'il faut n'être plus très jeune pour résister à l'accaparement de l'actualité : ainsi, en ce moment, certaines personnes peuvent jouer aux cartes, au billard, — il n'y a pas un gosse de la maternelle qui, pendant des semaines, ait joué à autre chose qu'à la guerre.

Dans la vaste cour de récréation, les six cents enfants se partagent les tableaux de l'énorme drame. Ils s'agitent çà et là, en troupes distinctes où, selon une loi de nature, apparaissent des dirigeants qui organisent l'action, distribuent les rôles, improvisent la répétition.

Bien entendu, la bataille proprement dite tient la place principale : l'organisateur en est Totor, un grand de six ans, blond, les cheveux drus hérissés, la figure joviale, un nez large, une grande bouche braillarde.

— Vous tous, près des cabinets, vous êtes les Allemands dans vos tranchées, — vous vous moquez pas mal des lebel, vous rigolez comme des tourtes, vous dansez la bolichinelle, mais, nous autres, on arrivera avec not' 75. Alors, en trois coups de cuiller à pot, vous serez verts, gelés, roustis, rétamés, dans les choux... Attention, ça va commencer ! gare la casse ! faites chauffer la colle ! Non ! Halte ! pousse !... Qu'est-ce que t'as, Finette, voyons, faut pas pleurer... Mais bien sûr que tu joues aussi... Hé, là-bas, les Boches, vous savez, Finette joue aussi... Ah ! non, tu peux pas être un 75, puisque t'es une fille, — les 75 c'est des garçons, — toi, t'es une mitrailleuse... Hé bien, les Boches, rigolez donc, vous n'êtes pas encore crapsés, on vous dira quand vous serez crapsés... Vous tomberez les quat' fers en l'air en beuglant : oh ! là là, ma jambet quel sale 75 ! je suis complètement en bouillie, j'ai pus de bras, pus de tête...

*
* * *

Les mêmes tableaux se répètent au cours des récréations successives, — en ce sens que le fonds du sujet demeure, mais les détails d'improvisation varient à chaque fois. Or, la partie qui ne change pas, c'est un quelque chose d'observé, d'apprié, de ressenti et qui a précisément donné l'idée du jeu. Prenons, par exemple, « le départ du mobilisé ». (Le frère et la sœur jouent les deux principaux personnages, qui sont le mari et la femme.) Le mobilisé distribue des poignées de mains aux gens de sa maison : au revoir, les voisins ! Sa famille l'accompagne à la gare, — un gosse geint, en traînant la patte :

— C'est rien loin, la guerre..

Et voici le fait typique, chipé sur le vif par le frère et la sœur, deux petits furets au museau pointu : le mobilisé chantant, gesticulant, apostrophant les passants, *en les mains libres, c'est sa femme qui porte la musette* (un mouchoir noué à l'épaule). Vous comprenez ! la ménagère n'a pas voulu que son homme se fatigue, elle a voulu l'assister, le soigner, garder la peine

pour elle jusqu'au bout. Elle a aussi un autre motif...

A la gare, il s'étonne :

— Mince, que c'est lourd ! si j'avais su, je t'aurais pas laissé me fourrer tant de choses que ça !

Exclamation triomphale de la ménagère :

— Justement ! c'est pour pas que tu t'en aperçoives que j'ai porté la musette.

— Mais voyons, c'est trop !... tu m'as fourré tout ce qu'y avait de plus bon à la maison, tout le pain, tout le livarot...

— Faut bien que tu partages avec les ceusses qu'à rien... On dirait que t'es tout seul à partir.

— Non, j'suis pas tout seul, la gare est pleine... tu parles qu'on est une pincée !... Mais voyons, ma Reinette, tout l'livarot !...



Julot, un des aristos de l'école, proprement habillé, figure insignifiante, organise « le guichet de la poste ».

— Moi je suis monsieur l'employé. Vous autres, vous êtes un tas de bonnes femmes (quel mépris dans le ton, dans le geste !) vous venez avec des petits paquets pour envoyer à vot

mari. Alors vous vous disputez : « Passez donc pas avant vot' tour... et vous, poussez donc pas les autres... » Toi, Lalie, comme hier, tu me fais des chichis à n'en plus finir.

Lalie est une maigre gosseline aux joues pâles, aux yeux de loup.

— Voilà, monsieur, pour envoyer à un militaire. Vous n'allez pas dire que c'est trop lourd!

— Madame, moi je ne connais que mes balances.

— Ça va-t-il arriver vite?

— Ah! J'en sais rien.

— C'est que c'est pressé.

— Dites-donc, madame, portez-le vous-même.

Quel jeu! égalant celui de plus grande actrice — il est même probable que la femme dont Lalie reproduit la réplique n'a pas eu un élan aussi admirable; elle y va de tout son cœur :

— Le porter moi-même! ah! tout de suite, monsieur, tout de suite! où que c'est — j'y pars et à pied encore! tant pis si c'est loin et que mes bottines sont usées, tant pis si c'est à côté des canons et qu'il me tombe des obus sur le dos...

Des gamins étendus sur les cailloux représentent des blessés à l'ambulance.

Le blessé boche déclanche les réflexions narquoises des visiteurs :

— Ah! là là! qu'est-ce qu'il a pris comme pruneaux pour son dessert! Ce qu'il en fait une grimace! Tu parles qu'il y trouve une pelure!

Mais il y a Gugusse, le blessé français...

Lolotte, une jolie brunette à la figure distinguée, s'avance en grande cérémonie : elle porte un diadème de papier et une robe de gala dont la traîne s'allonge en queue de cerf-volant. Un noble geste de commisération à l'égard de Gugusse, qui est bien le plus marmiteux même de l'école, avec ses cheveux en broussaille et ses joues mâchurées où marquent ses doigts noirs :

— Ah! le pauvre soldat!

Alors Gugusse :

— Approchez-vous donc, madame de la Croix-Rouge... et puis gênez-vous pas, vous pouvez me toucher, allez : j'suis pas dégoûté...

Un garçon et une fille se font vis-à-vis, pareils

à deux jocrisses de foire, tandis qu'une douzaine de comparses piaillent autour d'eux. Il s'agit du paiement des indemnités aux femmes de mobilisés.

— Voyons, madame, combien que vous avez d'enfants, — que je ne m'entends même plus renifler tellement qu'ils beuglent!

— Quatorze, monsieur le chef de bureau de la mairie.

— Quatorze! non mais, sans blague, madame, c'est vot' plus juste?

— J'peux pas vous dire moins, monsieur le chef de bureau de la mairie, j'y perdrais...

— Et bien, moi, madame, je vous parie une chopine et quat' sous de pain que vous m'empilez... Rangez-moi vos gosses le long du mur et nous allons les compter... Je vais appeler mon employé qu'est plus costaud que moi pour le calcul. — Hé, là-bas, mon vieux père Lunette, vous qu'a été à l'école jusqu'à vos dix, onze ans, comptez donc voir un peu les enfants de madame...

L'ouvroir pour le tricot du soldat est organisé par Julie, la première de l'école, une vraie com-

mère, de type auvergnat, entendu et autoritaire

— Toi, t'es madame de Turlututu, avec un chapeau sur la tête, et toi t'es la mère Colas. Vous vous patinez à qu'est-ce qui tricoterà le plus vite. Vous ne parlez pas, vous reluquez de côté qui c'est qu'aura fini son chandail la première. Maintenant disputez-vous.

(Les enfants observent d'instinct cette règle fondamentale : il n'y a pas d'histoire, pas de théâtre, pas « d'intérêt » sans un conflit, — et tous leurs jeux de réalité vivante offrent des volontés qui s'opposent.)

Les deux tricoteuses :

— Fini! moi la première!

— Pardon, madame, c'est moi qu'a gagné.

— Pas vrai, c'est moi...

— Répétez-le donc!

— Vouï, je le répéterai...

Prise de corps, Julie de nouveau :

— Alors moi j'arrive, que je suis la directrice de l'ouvroir, une dame épatante comme qui dirait la propriétaire de la moitié de Paris, — je parle avec des gants et un bec pointu :

— Voyons, chères amies, chères amies! Arrêtez donc de vous coller des marrons! Vous

allez vous abîmer la devanture!... Moi je dirai que vous avez fini toutes les deux ensemble et je paie un bon saladier de thé avec trois quatre cents tartines de résiné...

Toute l'actualité.

Peu à peu, de semaine en semaine, il y a des manquants dans le peuple de la grande cour. Une arrière-cour sert de refuge aux enfants qui ne doivent plus se mêler à la guerre d'une façon active.

Ces quelques-uns, à qui Madame la directrice donne des tabliers noirs tout neufs, sont confiés à une nouvelle mademoiselle, parée d'un beau costume foncé, d'un beau col blanc : la normale de la promotion 1914. Elle diffère de celle des promotions antérieures ; elle est plus grave et plus tendre ; ses vingt ans sont déjà vieux, elle a des années d'ancienneté le jour de son début.

Les « petits noirs » plongent leurs yeux dans les yeux de mademoiselle et, dès lors, ils n'éprouvent pas le besoin de s'agiter, ni de vociférer. Ils sourient pensivement, l'air un peu las, l'air de revenir de loin, — mais pourtant

gaillards, en leur bonne race bien vivante. Ils jouent au marchand, avec des balances, des haricots, des papiers, — au ménage avec une minuscule batterie de cuisine, — à la construction avec des cubes de bois. Loin du fracas de l'heure belliqueuse, leurs jeux tendent vers l'avenir, tendent à être les jeux de la paix.

Voici déjà la vie familiale.

Une petite bossue, à figure soucieuse de ménagère obligée de couper les sous en quatre, distribue des bouts de carton à une rangée de partenaires :

— Je suis la mère, on est chez nous. Allons, mes enfants, aidez-moi à récurer mes casseroles. Votre père est parti se jamber avec les Boches, vous comprenez que je ne suis pas en train de rire : savoir dans quel état il me rapportera tout son linge !

Et elle ajoute sans conviction, par formule de style :

— Le premier qui n'est pas sage aura une décoction de martinet.

Mais une autre petite, à la mine réfléchie, et qui, du regard, s'est mise d'accord avec mademoiselle, proteste d'un ton émouvant :

— Non! non! le martinet c'est pas du jeu... alors tu sais donc pas à quoi qu'on reconnaît que c'est la guerre!... La guerre, c'est quand maman ne nous bat plus.

LES RÉPROUVÉS

— Vous ne vous trompez pas, monsieur : si j'ai trouvé prétexte à faire chez vous de fréquentes visites, c'est que je désire épouser une de vos filles.

Je sais quelles sont les parts : Mademoiselle Julie a l'immeuble de la rue Abbatiale ; Mademoiselle Henriette aura votre fonds de commerce ; Mademoiselle Sophie a une dot constituée en valeurs mobilières ; quant à cette pauvre Mademoiselle Cécile, bien entendu, elle n'a rien. Et, vous le dites avec raison : puisque son malheur peut rendre plus difficile le mariage de ses sœurs, elle doit faire l'abandon de sa part, à leur profit.

Toutefois, rassurez-vous : je ne manifeste pas cette équité sévère avec l'arrière-pensée d'augmenter mes prétentions. Je sais que la pauvre Cécile est innocente absolument, absolument : capturée par une patrouille allemande, elle s'est évanouie de terreur, l'un des bandits

a saisi l'occasion... et, pour comble de fatalité, l'impitoyable nature veut que l'attentat porte fruit !

Toutefois encore, je n'ignore pas que le criminel fut un officier ; il y a là, en effet... comment dirai-je?... une nuance, dont le monde devra tenir compte à la famille éprouvée.

Ces préliminaires posés, j'avoue, ma foi, n'avoir pas attendu le contrôle ni l'évaluation des parts pour arrêter mon choix. Mais, avant de me déclarer complètement, souffrez que je vous donne un aperçu de ma propre histoire.

Mon père, acteur de son métier, était un véritable artiste qui aurait eu son heure de succès. Il possédait cette faculté d'émotion presque délirante, sans laquelle point n'est de génie personnel. Par malheur, il avait épousé une simple figurante, sans autre don que la coquetterie. Elle l'abandonna, et, jeune encore, il mourut de chagrin, laissant trois enfants : moi, l'aîné, un autre garçon et une fille.

Nous fûmes recueillis par notre grand'mère maternelle, une femme du peuple, veuve, et qui affichait, en guise de sentiments, une morale à grande réclame et à rudes sanctions. Elle mena grand bruit de son mérite à nous

faire partager son indigence. Et, tout de suite, elle me prit en grippe, pour ce motif que je tenais de mon père : j'avais ses frémissements, ses enthousiasmes d'artiste, partant au moindre signe à la poursuite de la concorde universelle.

Notre pauvreté m'était surtout pénible moralement, parce que j'aimais beaucoup mon frère et ma sœur. Tous les enfants ont des imaginations héroïques : ils se voient accomplissant des actions d'éclat qui leur valent la reconnaissance et l'admiration publiques. Moi, comme je faisais les commissions et connaissais les dettes, les calculs sou à sou, mes rêves les plus grandioses aboutissaient toujours à un bienheureux gain d'argent, à quelque miracle transformant notre privation en subite abondance.

Et, précisément, un jour, devant la maison, je ramassai un porte-monnaie qui contenait de l'or et des pièces blanches. Ce fut, de ma part, l'aveuglement coupable d'une mère qui, depuis trop longtemps, voit pâtir injustement ses enfants. Cette ivresse que l'on excuse, malgré même l'aggravation d'égoïsme, chez des grandes personnes, dont on dit « qu'elles ont cédé à un mouvement de folie », moi, le petit garçon de dix ans, je l'eus expressément, mais

domnante, généreuse, sans trace d'égoïsme.

Je courus comme un fou; je payai le boulanger, j'achetai pour mon frère et ma sœur des gâteaux, des bonbons, et je les leur distribuai sans rien prendre pour moi. Puis, ayant ainsi prélevé d'avance ce que je croyais être la récompense due à qui fait une trouvaille, je rendis le porte-monnaie.

Il y manquait trois francs, — les pièces blanches.

Comme ma grand'mère ne pouvait pas les restituer à leur propriétaire, la brocanteuse d'en bas, elle voulut tout au moins l'indemniser par l'importance de mon châtement. Je fus battu dans la cour, en présence de la plaignante, mais battu à ce point, notez-le, qu'une infirmité m'en est restée.

S'il n'y avait eu que cela ! Mais, en vertu de sa féroce morale, ma grand'mère s'avisa de corriger aussi mon frère et ma sœur, attendu que les recéleurs sont aussi coupables que les voleurs.

Conscient de mon tort, j'avais supporté ma rossée sans révolte, mais quand on se mit à battre les deux innocents, je voulus les défendre ! Oui, monsieur, éclopé, à moitié tué de coups, je

voulus retenir le bras de la mégère... On reconnut là une telle preuve de perversité que l'autorité consentit à intervenir. La maison de correction fut le sépulcre où, pendant dix années, l'enfant pensif que j'étais fut enterré vivant.

À l'âge d'homme, je devins « un libéré ».

Taré, suspect, dans la peine et l'abandon, j'étudiai, je travaillai. Un perfectionnement de machine, qui aurait rendu millionnaire un autre homme, — comme j'étais un paria, — m'a procuré seulement les quelques moyens, grâce à quoi, Dieu merci, je me reconnais le droit de fonder une famille.

Et me voici en tenue civile, malgré la guerre. La correction de jadis a fait de moi un invalide secret, bouclé dans un appareil et qui doit supporter, — n'étant pas à ça près, — d'être montré du doigt comme un exclu de l'armée.

Alors, monsieur, étant donné mon lot, ce lot que le destin m'a départi, vous devinez, j'espère, quelle est celle de vos filles dont j'ai fait choix, — vous devinez que celle dont je viens vous demander la main, c'est la pauvre Cécile.

Mais oui ! mais oui ! je sais : dans la ville, les uns se détournent d'elle franchement, d'autres

font semblant de ne pas la voir, d'autres la dévisagent avec insolence ou avec indignation. De si loin qu'elles l'aperçoivent sur un côté de la rue, les mères poussent leurs filles sur le trottoir opposé et leur défendent de lever les yeux. Et vous-même, monsieur, et sa mère, et ses sœurs, et les parents et les amis, tous, en dépit de votre bon vouloir, vous ne pouvez pas vous empêcher d'éprouver une répulsion analogue à celle des habitants d'ici...

C'est bien pour cela que j'accours, tout plein de mes expériences à l'égard du monde. Vous n'imaginez pas, monsieur, quel irrésistible sentiment m'attire, moi l'ex-jeune détenu, vers cette infortunée qui débute à la douleur.

Figurez-vous qu'il a suffi de quelques regards pour nous mettre d'accord, — et que nous nous sommes reconnus, sans nous être jamais vus. Pensez donc! je savais et je venais près d'elle: un mot, un triste sourire, — et il y a eu plus d'attaché entre nous deux qu'entre chacun de nous et le reste du monde.

Pourtant, n'oublions pas qu'il y aura l'enfant.

Et bien sûr qu'une haine inguérissable brûlera en moi, le mari... retardataire, « le se-

cond » de celle que j'ai entendu nommer : la femme du Boche.

Or, tout enfant naît portant en soi des dispositions plus ou moins puissantes, plus ou moins influençables — c'est l'hérédité — mais qui sont au point mort et qui ont besoin d'un déclin pour se décider vers le bien ou vers le mal. Par suite, vous comprenez quel monstre le mauvais déclin de l'injustice pourrait faire « du nôtre », — le bâtard, le métis d'Allemand ! Vous comprenez quel *pareil à son père* il serait aisé de façonner.

Mais du coup aussi, vous entrevoyez, je pense, quelle sera notre vengeance à nous, les époux, la femme outragée, le mari précédé : faire de l'enfant *tout l'opposé de son auteur*, faire que le scélérat ait procréé son propre accusateur, son propre juge le plus clairvoyant, le plus implacable, faire de l'enfant un être dont l'âme soit d'une telle pureté que, par le seul fait de vivre, de respirer, de regarder les gens, sans cesse, il charge d'ignominie l'immonde qui l'engendra.

Et je termine, monsieur, en vous disant mon impatience... Mais oui, pourquoi non ? Ne vous gênez donc pas pour sourire, — je répète : mon impatience de fiancé.

J'ai hâte de prendre par la main cette pauvre Cécile — ainsi que vous l'appellez — de me sauver avec elle, loin de la ville scandalisée, loin des visages qui ne pardonnent pas... Nous attendons, nous avons hâte d'être ensemble à vivre notre solitude...

Si vous saviez comment, blottis au fond d'un logement sans adresse, inconnu du facteur, si vous saviez, monsieur, comment nous nous embrasserons en pleurant tous les deux !

Et dans les jours à venir, tous deux encore, pauvres gens chassés de l'Honneur commun, si vous saviez, monsieur, comme nous palpiterons en regardant s'avancer dans la vie l'enfant de notre Honneur, à nous !...

L'AVEU

Jules Martinot, charpentier, marié, trois gosses, est un grand gaillard de poil châtain, la figure gaie, colorée, les yeux gris bleu, un vrai Gaulois. Réserviste venu de Paris, il appartenait au corps du génie; les camarades de sa compagnie l'avaient surnommé : « J'y-vas ».

Au milieu de tous ces hommes courageux, animés d'une résolution indomptable, il aurait fallu lui donner le numéro 1. Sa bravoure jalouse et comme égoïste ne supportait pas l'égalité. Si on l'avait écouté, il n'y en aurait eu que pour lui.

Dès qu'un chef envisageait une opération périlleuse, soit la destruction d'un pont défendu par la mitraille ennemie, Martinot ne laissait pas le temps de désigner personne :

— J'y vas!

Et dès qu'il avait obtenu d'en être, — il se hâtait d'avancer la main vers la rafale meur-

frère, comme on fait pour tâter si la pluie cesse :

— Voilà que ça ne tombe presque plus, j'y vas !

Il y allait bien. Faisant un peu la chaloupe, il dédaignait la marche furtive ; il s'avancait en costaud, à pas élastiques et appuyés, solide sur ses jambes nerveuses, les épaules remontées, les bras en écart, comme s'il devait de ses mains seules, attraper le pont d'un bout et le basculer dans la rivière.

Quand on construisait, au lieu de démolir, il se montrait aussi le plus hardi, en face de ces messieurs les officiers, ingénieurs de Polytechnique, des mines ou des ponts et chaussées. Sous prétexte que s'ils avaient la science théorique, lui, la pratique était son fort, il trouvait souvent quelque chose de complémentaire à proposer. Les copains s'amusaient de son indéfectible décision :

— Mon vieux, t'as une idée épatante ! Et justement, il paraît que l' général Joffre est de passage ici, aux bureaux du commandement...

— J'y vas !

En voulant poser un pétard un peu trop près,

sous le nez des uhlands, Martinot a été blessé et fait prisonnier. Les majors allemands l'ont charcuté pendant une quinzaine, puis est arrivée une déroute où l'ennemi a abandonné ses bagages, y compris son ambulance.

Martinot, recueilli par la Croix-Rouge française, a été hissé dans un convoi à lointaine destination, mais, comme il était plus décollé que les autres blessés, on l'a déposé près de Paris dans une clinique militaire et de sa main droite, encore valide, il a pu écrire à sa femme.

Si Martinot est un Bellevillois à origine beauceronne, sa femme est une Montmartroise à origine méridionale, brune, maigre, pas grande, d'un âge indécis, entre vingt-cinq et trente-cinq ans, de beaux yeux noirs, mais un visage sérieux, pensif, modelé en ovale de figurine religieuse.

Elle est, par excellence, la « ménagère » dont toute l'énergie se consacre à la famille, au bon ordre. Elle entend que ses enfants soient bien tenus, que son mari « soit bien raccommo- dé », son intérieur bien rangé. — ajoutez au programme : la soupe prête à l'heure, pas de

dettes dans le quartier, l'assistance aux vieux parents, et « le nécessaire » vis-à-vis des voisins atteints par un deuil ou une ruine quelconque.

A ce compte-là, les soucis ne manquent pas qui vous tiennent constamment sur le qui-vive. Toutefois, si elle rit peu souvent, la femme à Martinot ne se plaint jamais ; ni lamentations, ni découragement. Elle ne veut même pas s'attendrir, ou du moins elle ne veut pas laisser paraître ses sentiments. « qui ne regardent personne ». Aussi, son verbe ordinaire est-il brusque et censément agressif, alors qu'elle n'éprouve en réalité aucune colère et que même, bien souvent, ce soient des secousses de sensibilité qui irritent sa voix.

Et comme ses paroles tombent juste, comme elle représente la vie organisée, sage, tenace, invincible. — sa manière bourrue lui donne un ascendant marqué sur tout le monde et notamment sur son mari.

La vaste salle où reposent les blessés.

Le caporal infirmier accourt près du lit.

— Hé, Martinot ! v'là ta femme. Alors dis-y

tout, puisque tu ne lui as pas tout écrit dans la lettre. Vas-y ! je reste là, auprès.

La ménagère apparaît : nu-tête, un corsage marron, une jupe noire, les mains ramenées devant elle pour tenir son filet à provisions qui contient un petit paquet destiné au blessé. En entrant, elle fait bonjour du front aux personnes présentes et de suite elle reconnaît son mari étendu dans la couche blanche, la tête bandée, le bras gauche entortillé d'un énorme pansement.

Oh ! pas d'exclamations, pas de gémissements — il s'agit de faire face, de tenir bon sur la brèche comme à l'habitude — elle garde sa figure serrée, unie, et précisément parce que sa tendresse frémit sous sa poitrine plate, elle lance ses mots par saccades fâchées :

— Alors te v'là ! Ils t'ont bien arrangé !... C'est des coups de sabre que t'as reçus ?

Avec quelque hésitation, Martinot avoue :

— Oui... heu... c'est des coups de sabre...

Le caporal lance une tousserie significative : Hum ! hum ! vas-y ! vas-y donc !

Mais Martinot contemple sa brave compagne, la bonne mère, la généreuse femme : elle a tellement son compte de tourment, elle mérite si

peu la cruauté du sort, qu'il faudrait un courage impossible pour lui faire plus de peine qu'elle n'en a déjà. — et sa bonté est déjà si terriblement en colère !...

Alors, il flanche, — lui l'intrépide « J'y vas » qui ne flanchait pas devant la gueule infernale des mitrailleuses ! Il atténue :

— Oh ! des coups de sabre pas trop forts à la tête... assez forts tout de même au bras, jusqu'à l'os...

— Jusqu'à l'os !

— Oh ! ils m'ont soigné tout de même...

— Il n'aurait plus manqué que ça ! Est-ce qu'on ne soigne pas leurs blessés à eux !

Martinot détourna la conversation :

— T'as pris le tramway ?

— Le tramway de mes jambes ! Y a pas que toi qui es bon à la marche.

— Et les enfants ?

— Ils sont bien. On me fournit du travail tout mon content chez Triboux : le matin, je lave chez eux ; l'après-midi, j'emporte de la couture à la maison. C'est donc Titine qui s'occupe de ses deux petits frères. Je n'ai pas à me plaindre d'elle — pour ses six ans, elle n'est pas sottée. Si seulement elle n'avait pas

toujours ses chaussettes rabattues sur ses souliers ! Faut dire qu'elle a des fuseaux si minces ! Ah ! elle ne tient pas de toi pour les jambes... Et elle grandit : son tablier devient étriqué, les poignets sortent encore plus minces, comme des manches de couteaux. Tant mieux qu'elle grandisse : avec son air sérieux de petite bonne femme, sa peau brune, on dirait de moi en raccourci, malgré sa rosette grenat d'écolière sur l'oreille. Quant à Lolo et Ritou, à trois et quatre ans il faut leur passer bien des choses.

— Pour sûr !

— L'important c'est que les nouvelles de la guerre sont bonnes. Moi qui, d'ordinaire, ne prenais guère le temps de lire le journal, — maintenant c'est plus fort que tout : le matin, avant même d'allumer mon feu, il faut que je sache ce qui s'est passé.

— Le soir aussi...

— Oui, y a un moment où la curiosité vous serre l'estomac. Mais je ne vais pas dépenser encore un sou ! On n'y suffirait plus ! Sois tranquille, je suis renseigné par Titine et au complet.

— Oui ?

— Elle sort de la Maternelle à cinq heures ;

tenant un de ses frères de chaque main et son panier en plus. C'est juste l'heure où les journaux du soir arrivent au kiosque à Marceline et où tout aussitôt un groupe se forme des gens qui ont acheté les nouvelles et qui restent là un moment à en parler... Ma Titine les écoute, épluche les discours de l'un et de l'autre, sans oublier de guigner des bouts d'imprimé sur la table à plier les journaux. Finalement elle ramasse des renseignements. Et figure-toi, je ne lui ai jamais dit de faire ça, ni que j'étais inquiète de connaître les communiqués, — je ne lui ai même jamais prononcé qu'il y avait la guerre.

— Ça lui est venu tout seul ?

— Donc, elle entre ; elle pose son panier sur la table, moi je couds près de la fenêtre ; elle ne dit pas : « Bonsoir maman », — il ne s'agit pas de ça ; tout de suite, elle vient près de ma chaise, sa petite binette pointue s'avance, les yeux comme des pistolets : « Nous progressons sur la Meuse... Nous avons fait trois cents prisonniers... » Et y a pas d'erreur ! A la façon dont elle vous mord les mots, ça y est ! je le sens ! j'en suis : nous progressons sur la Meuse !... Et j'entends bien renitler

les deux mal mouchés qui froncent les sourcils comme leur sœur... Nous les avons, les trois cents prisonniers !

* * *

Un silence. Le caporal infirmier, las d'envoyer ses hum ! hum ! d'excitation, consulte sa montre :

— Faites excuse, madame, il est l'heure où que les visites sont finies.

La femme à Martinot se penche :

— Eh bien, au revoir. Les enfants m'ont dit de t'embrasser pour eux, un bon coup.

Martinot, en embrassant la ménagère, lui saisit la main. Il y a encore quelque chose qu'il ne lui a pas dit, — il se décide maintenant à la dernière seconde.

Elle s'est redressée, elle part, elle retire sa main ; il porte son regard éperdu sur le visage mystique ennobli de douloureuse tendresse, — et comme sa chère femme a déjà fait un pas pour s'en aller, — il la rattrape de cette parole craintive :

— Tu sais, Jeannette, ils m'ont coupé une jambe...

LE RESCAPÉ

— En effet, madame, vous me voyez toute fière, toute attendrie, pensez donc : Albert, mon petit garçon, qui est cité à l'ordre du jour!

Et il faut lire les termes de la citation :

« ... à la date du 5 mai, le lieutenant Montreuil, pour la bravoure exceptionnelle dont il n'a cessé de faire preuve au cours des attaques les plus périlleuses, — et particulièrement pour la haute influence qu'il exerce sur les hommes de sa compagnie : a su leur communiquer son enthousiasme et la tenue morale qui rend une armée invincible. »

Justement, il nous en parle de « ses hommes » dans sa dernière lettre. « Ma chère 9^e a été baptisée : la Compagnie d'élite ! Honneur bien mérité : pas une faute, pas une négligence, pas un cas d'intempérance... Voilà des hommes ! Je me flatte, vis-à-vis d'eux, de montrer surtout de l'entrain, de la bonne humeur, de la

jeunesse enfin, — eh bien, ces braves gens qui sont mes aînés de beaucoup, ont l'air de m'aimer avec considération, — comme un vieux birbe, quoi ! »

Qu'en dites-vous, madame ? Il n'a que vingt et un ans !... Personne n'aurait pu prévoir pareil miracle lorsque nous l'avons recueilli... En voilà un exemple à méditer !... Voilà bien une preuve qu'il y a toujours quelque chose à faire !

Comment ! Vous ne saviez pas ?... Albert est seulement notre fils adoptif...

Et vous n'étiez pas étonnée de cette dissemblance physique entre lui et nous !... Lui, c'est tout à fait « le gamin de Paris », solide, résistant sous son apparence presque chétive de blondin pâlot, mais à la vérité une petite nature... Tandis que moi, convenez-en, je suis plutôt majestueuse... j'ai presque la taille de mon mari qui a fait son service militaire dans les cuirassiers. Et nous sommes bruns, ou plutôt nous étions bruns tous les deux.

S'il y a longtemps que nous avons recueilli Albert ?... Eh bien dame, ça remonte à seize ans...

« Et alors un beau jour nous avons résolu d'adopter un enfant... » Mais pas du tout !

C'est arrivé par le plus grand des hasards.

Certes, j'étais désolée de n'avoir pas ma part de maternité, — aussi mon mari m'avait-il fait nommer dame patronnesse des écoles, — et, mon Dieu, dans cette fonction, je m'efforçais à la meilleure sollicitude envers l'enfance malheureuse, — mais l'idée ne me serait pas venue de prendre un enfant chez moi pour l'élever — non, vraiment je n'y songeais pas...

Et puis, en visitant une école, j'ai été requise par cette nécessité impérieuse : un sauvetage à opérer... subitement, tout mon moi sensible a été bouleversé par la voix d'un pauvre petit misérable...

Oh ! ça n'a été ni long, ni compliqué. Il avait des parents qui n'ont pas demandé mieux que de se débarrasser de lui... Ils étaient marchands des quatre-saisons et gagnaient leur vie sans trop de peine, malheureusement ils buvaient... Mon mari a essayé de s'intéresser à eux : il leur a acheté une voiture qui se pousse à la main, il leur a donné quelques fonds... Savoir, si en voulant les aider, on ne les a pas fait sombrer plus vite... En résumé, la mère a fini dans un asile d'aliénés, quant au père, il habite un lointain pénitencier, s'il vit encore...

Albert avait donc cinq ans, — sa santé morale aussi bien que sa santé physique réclamait des soins continus, — il a fallu entreprendre une complète régénération... Mais j'ai été si merveilleusement récompensée de mes efforts !

D'abord, au bout de quelques mois, nous avons été rassurés : le succès de la transplantation ne faisait aucun doute. Puis, au bout de deux ans, nous avons un enfant d'apparence normale... Et quand la guerre a éclaté, Albert nous donnait depuis longtemps de grandes satisfactions : il était intelligent, travailleur, affectueux.

Mais voici qu'aujourd'hui, un document officiel rend hommage à son élévation morale !... N'est-ce pas, vous comprenez ma joie !... Et, par ailleurs, madame, quand on y pense, il y a de quoi frémir : sans la simple parole qui m'a fait me précipiter à son secours, Albert serait sûrement devenu un triste individu : un repris de justice ou un dément — il était condamné d'avance — quand nous l'avons repêché, la tare se devinait déjà dans son regard insolite...

Mais oui, je m'exprime en termes exacts ; il a suffi d'un mot pour provoquer mon interven-

tion, pour décider de la destinée, de la vie de cet enfant...

« Si vous osiez... » Osez donc, madame. Je vous dirai l'histoire d'autant plus volontiers qu'elle fera ressortir le bienfait immense d'une législation récente, législation qui demeurera comme l'une des plus précieuses conquêtes de la guerre actuelle.

Nous n'habitons pas dans l'arrondissement excentrique où j'étais dame patronnesse, mon mari y avait seulement son usine. Pour faire mes tournées scolaires, je m'habillais aussi simplement que possible et je prenais le métro.

Ce jour-là, mon programme était de porter une boîte de sucres d'orge à une école maternelle assez éloignée de la station. Il était trois heures après-midi, en novembre, il pleuvait, il faisait sombre, un temps affreux.

En arrivant, je n'ai pas pu m'empêcher de confier à la directrice mes impressions pénibles !

— Ah ! que votre quartier a donc un aspect sinistre ! Je ne m'y aventurerais pas la nuit : Déjà, au milieu de la journée, on y est presque effrayé... les rues sont noires, les maisons sont noires, il n'y a pas, à proprement parler, de

passants, mais des gens qui rôdent, qui sont en conversation nu-tête sous la pluie, qui vous regardent venir de loin avec l'air de guetter si vous êtes bien seul... et il y a surtout les débits où, derrière le vitrage éclairé, on aperçoit des tablées d'individus des deux sexes, très jeunes, qui jouent aux cartes, avec des boissons devant eux.

La directrice a eu un haussement d'épaules résigné :

— Je connais!... Quelques-uns de ces individus, pour le moins, sont mes anciens élèves...

Et me voici dans la classe des « moyens », — âgés de quatre à cinq ans — à qui était destinée mon offrande. Là, spectacle plutôt agréable : un petit monde éveillé, guilleret, pas du tout attristant, malgré le grisaille pauvre des vêtements.

Et l'institutrice faisait une leçon très animée ; la leçon de connaissances usuelles. On prend pour thème le premier objet venu, — un crayon, une chaise, une éponge, — et l'on interroge l'auditoire : — A quoi sert cet objet ? Cherchons tout ce que l'on peut faire avec cet objet ?

C'est plus qu'intéressant, c'est émouvant. On ouvre, on dépapillotte l'intelligence enfantine

dont le contenu apparaît en vision et en expression...

Une chaise : « Ça sert à s'asseoir ». Banalité. Mais attendez, toute la vie familiale va se dessiner. « Ça sert pour jouer à la voiture » (à défaut d'autres jouets).

... « Ça sert pour ranger ce qui traîne par terre. » A défaut d'autres meubles.)

... « Ça sert pour attendre... »

... « Ça sert pour mettre sécher sur le dossier, les bas, les couches, les débarbouilloirs... »

Je me tenais auprès de l'institutrice, — la classe en face de moi, — et naturellement après avoir considéré l'ensemble du tableau, j'en saisissais les détails. L'aspect premier d'uniformité s'effaçait et des types, des physiologies caractérisées se détachaient çà et là...

Au premier banc, un petit bonhomme finit par appeler mon attention : il me contemplait avec ravissement, — littéralement ça lui faisait du bien de me regarder, — selon toute évidence, il n'avait jamais admiré une dame si belle, ou si grande, ou si forte...

C'était ce type d'enfant qui se définit par cette exclamation populaire : quel jésus ! Des

cheveux blonds jusque sur les oreilles, un grand front, une figure allongée, aux pommettes saillantes, aux joues blêmes, vieillottes, et un air de douceur pensive, de naïveté songeuse... N'est-ce pas, l'expression est assez évocatrice : quel jésus !

Celui-ci avait les yeux trop brillants, comme fiévreux, — quand il a eu attrapé les miens, — j'ai compris à son sourire empressé que, pour le rendre tout à fait heureux, je devrais lui adresser la parole, lui demander quelque chose.

La directrice, justement, m'a offert de prendre part à la leçon :

— Voulez-vous, madame, poser quelques questions à nos élèves ? Ainsi, vos sucres d'orge seront la récompense de leurs bonnes réponses.

Mon parapluie appuyé au bureau faisait une mare et les enfants s'en amusaient : quel bonheur si l'eau pouvait couler jusqu'à leurs pieds ! Voilà mon affaire : l'eau. Je me suis adressé au bambin si avidement tendu vers moi :

— A quoi ça sert, l'eau, mon mignon ?

Tout de suite, le sentiment du sérieux a fait rentrer son sourire : ma question touchait à une chose grave de la vie. Il a penché un peu la

tête sur l'épaule, — sa bonne petite figure bien réfléchie a montré qu'il donnait gentiment tout le savoir de son âge, — et, tandis qu'il me fascinait de son regard étrangement dilaté, le jésus m'a répondu :

— L'eau, ça sert à faire le pernod...

LE JALOUX

Un beau couple, Ludovic et Renée : lui, trente-cinq ans, grand, brun, avec les cheveux un peu longs, ainsi qu'il sied à un artiste ; elle, trente ans, mignonne, la carnation claire et la blondeur américaine, ainsi qu'il convient à une Parisienne du monde.

Ils avaient cinq ans de ménage au moment de la mobilisation et ils s'aimaient d'une affection rare, faite de confiance, d'admiration et de gratitude réciproques. Leur noblesse de cœur les rendit vaillants à l'heure de la séparation.

En qualité d'officier, Ludovic rejoignit dès le début les troupes de première ligne. Sa brève correspondance vibrait d'enthousiasme patriotique et de sereine tendresse.

Renée gardait aussi sa forte résignation. Un bel emploi d'ailleurs la sauvait des faiblesses égoïstes : celui d'infirmière à Paris, dans un hôpital réservé aux grands blessés. La tâche comportait de dures fatigues, de rudes émo-

tions, mais Renée s'offrait la délicieuse récompense d'en tenir écriture : ses lettres étaient consacrées aux héros mutilés qu'elle désignait familièrement, comme si Ludovic les connaissait depuis longtemps, les avait vus et fréquentés.



Or, au bout de quelques semaines, ce changement se produisit : Ludovic, renonçant à sa martiale concision épistolaire, se mit à épiloguer complaisamment sur les histoires de blessés contenues dans chaque lettre de sa femme, tant et si bien qu'un jour, stupéfaite, Renée découvrit qu'il était jaloux !

Oui, sa façon excessive d'insister sur les détails les plus insignifiants particuliers aux divers personnages devenait, à son insu peut-être, de la dérision, de l'amertume.

Il y avait là un trait distinctif de caractère. Ludovic, nature extrêmement émotive et délicate, avait la pudeur de sa sensibilité, il était affligé, en outre, de la manie du scrupule : toujours il redoutait de se montrer injuste ou trop sévère à l'égard même des gens les plus insupportables. C'est pourquoi l'ironie était son

arme préférée ; elle lui permettait de se plaindre ou de se venger des fâcheux, selon cette réserve élégante qui lui tenait à cœur. Souvent, du reste, son air d'enjouement aimable valait la plus cinglante vitupération. Avait-il eu affaire à un imbécile doublé d'un butor, rien n'était cruel comme son exquise admiration : « Charmant garçon, beaucoup d'esprit... »

Brusquement, à telle phrase d'apparence bonnasse, Renée le vit, le sentit très malheureux. « Et Dubois ? l'ongle de son petit doigt, tu ne pourrais pas mesurer, le matin, de combien il repousse par nuit ? Ça m'intéresserait vivement... »

Oh ! sa jalousie n'était pas l'injurieux soupçon qui porte sur l'honneur d'une femme — c'était de l'égoïsme envieux, de l'avarice « à distance ». Ludovic ressemblait à un petit pensionnaire qui, dans son exil, souffre de savoir que ses frères ont, à la maison, des caresses dont il est privé.

.
.
.

Renée dut reconnaître qu'elle avait, en effet, assez mal concilié son rôle d'épouse et son rôle d'infirmière. Le principal de ses lettres était

consacré à ses blessés ; et alors qu'elle affichait naïvement à leur égard un vrai souci maternel, une sollicitude émue, inquiète, elle témoignait, comparativement, d'un souci moindre à l'égard de son mari exposé aux dangers des batailles.

C'était sa faute, aussi, à lui ! Il s'ingéniait à ne pas la tourmenter ; il donnait toujours des nouvelles rassurantes de sa santé, des conditions d'existence, des péripéties de la lutte.

D'autre part, elle n'avait pas à paraphraser sa dévotion conjugale. Ludovic savait bien. Et un seul mot de l'attendrissant vocabulaire des amoureux en disait plus que les meilleures dissertations.

Tout de même, Renée avait eu ce grand tort de vanter avec trop d'enthousiasme la reconnaissance de ses héros ; Ludovic pouvait en éprouver l'impression d'être négligé, relégué au second plan : « Et moi, tu oublies mon cœur fervent ? »

Oh ! mon Dieu ! quelle douloureuse situation ! Quoi faire ? Comment réparer l'injustice ? Comment guérir le cher jaloux ? Comment lui enlever motif à ironie, à tristesse cachée ?

Il existait bien un moyen : celui qu'emploie l'institutrice, lorsqu'un enfant a ce sentiment qu'elle doit le choyer à l'exception des autres, sous prétexte qu'il est en effet plus doué, plus joli que les camarades. Elle fait que ce soit le jaloux qui lui ordonne de s'intéresser aux autres.

— Regarde donc, Mimi, celui-ci et celui-ci, dans le coin de la cour, je n'ai pas envie de jouer avec eux, ils sont trop mal habillés. Qu'en penses-tu, toi qui as peut-être meilleure disposition que moi ?

Oui, mais parfois le petit sans-cœur répond :

— C'est ça, laissons les mal partagés dans leur coin : tout pour moi.

Renée hésita. Puis elle se décida : tant pis ! pour le vilain risque.

Ce fut l'affaire de quelques lettres composées selon une adroite gradation. Son journal d'infirmière prit une note d'inconsistance banale, oiseuse ; il s'encombrait de digressions sur la

saison, la température, sur la longueur de la guerre et la monotonie des journées. Et finalement, sur un petit ton insouciant, elle en arriva à la grave déclaration qui devait décider du drame.

« Ma foi, elle en avait assez de faire toujours les mêmes pansements ; elle formait le projet de changer de service. Depuis le temps, ses blessés finissaient par l'ennuyer. Un grief surtout la déterminait : ils devenaient exigeants, intolérables ; ils se figuraient vraiment qu'elle était leur mère, non, mais ! et puis quoi encore?... A les entendre, ils ne pouvaient plus se passer d'elle ! Eh bien ! une nouvelle affectation la transférerait dans un pavillon très éloigné, si loin que ses bonshommes trop sans-gêne dans leur gratitude ne la reverraient plus jamais. »



Elle attendit la réponse de Ludovic avec une indicible angoisse.

A la vérité, elle ne craignait pas trop que son mari se montrât « cœur mesquin » et qu'il décrétât égoïstement : « Bravo ! tu as bien raison ! quitte donc ces blessés que tu as assez

vus... » Elle avait plutôt une anxiété d'auteur ou d'actrice, qui a peur de ne pas réussir. Fille d'Ève, sensible d'instinct à la rivalité des sexes, elle craignait que Ludovic ne se montrât plus fin qu'elle et ne lui rit au nez : « Ça ne prend pas, ta petite manigance, ma chère amie ; tu t'aperçois que tu as manqué de mesure, alors tu bats en retraite ; mais, au fond, tu n'as aucune envie d'abandonner tes chers clients. »

C'est que Ludovic était un grand artiste ; il était doué d'une terrible perspicacité, d'une faculté géniale de divination qui le rendait autant dire supérieur à tout le monde, — oui, mais justement, qu'il fût supérieur à sa femme, — eh bien, Renée en souffrirait à mourir !

* * *

Par bonheur, ce fut « l'éternel mari » qui lui répondit :

« MA CHÈRE PETITE,

« Nous y voici donc ! Depuis quelque temps, aussi, je trouvais comme un goût fastidieux à tes épîtres — auparavant si pleines de saveur. J'attendais quelque chose, — et en effet !... Vraiment, tu es épatante ! Tes bonshommes de

blessés ne t'intéressent plus, alors tu les lâches! Voilà bien la naïve brutalité féminine, — et aussi, l'esprit léger, le manque de persévérance du sexe faible!

« Ça n'exclut pas d'ailleurs une certaine rouerie, et tu sais parfaitement te donner le change à toi-même. Ton motif de défection est admirable : ces bonshommes s'attachent à toi! Ils en ont un culot! en voilà des insolents qui se permettent d'avoir du sentiment, de la reconnaissance!...

« Eh bien, non, ma chérie, ça ne prend pas! Tu as tout bonnement une crise de neurasthénie qui passera.

« En attendant, malgré tous les torts de ces méchants soldats, leur petite mère infirmière ne les lâchera pas, parce que son mari le lui défend et qu'elle est bien obéissante.

« Elle aime bien son mari, — pas? Alors elle comprendra. Ces blessés, ce sont des hommes pareils à lui, — c'est-à-dire de grosses bêtes qui ont besoin de lumière, de soleil, de douceur à respirer, à rêver — et qui voient la beauté suprême, et aussi la bonté, tout le bien indispensable à la vie, — sous une forme féminine...

« Alors, dis, ma chérie, faut pas les dé-
tromper.

« Faut pas! même si leur cas devenait tout
à fait impardonnable...

« Car tu ne sais pas tout, ma jolie! Écoute
un peu et tu vas frémir... Ces boushommes
sont capables de bien pis encore que les plus
noires prévisions!...

« Veux-tu parier que si tu as la simplicité
de leur parler de moi, ils seront jaloux?...
Mais oui, parfaitement : jaloux!... les pauvres
types!... »

LE PETIT GARÇON

Les majors du dépôt de convalescents ont alloué à Constantin un mois de congé. Sa blessure est guérie, mais il est encore sous l'influence d'un traumatisme nerveux que le repos dans la famille et la diversion morale feront seuls disparaître complètement.

Pensez donc : durant deux cents jours et autant de nuits, sans interruption, Constantin a vibré à l'épouvantable fracas des plus terribles explosifs, lui qui n'aimait pas le bruit, lui qui était employé dans un silencieux bureau d'archives ! Vous savez : le monsieur mince, en jaquette noire, la figure longue, d'une pâleur un peu jaune, la barbe brune en pointe, et à qui les gammes, sur le piano, donnent mal à la tête...

En chemin de fer, les descriptions de batailles, faites par ses voisins, lui ont causé une intolérable crispation. D'abord, tout ce qu'ils racontaient n'existait pas auprès de ce qu'il

avait vu ou accompli personnellement; et ensuite, il avait un maladif, un impérieux besoin d'entendre parler d'autre chose que de la guerre.



Le voici à Paris, le voici chez lui. Aussitôt, le martèlement continu qui opprime son cerveau s'atténue comme par miracle. Il est si doucement ému d'embrasser sa femme et son fils: il les trouve embellis de physionomie, enrichis de sentiments.

Sa femme, dans l'épanouissement de la trentaine, offre pourtant une beauté grave, presque sévère; son profil grec s'est épuré; on la sent maintenant évadée de l'égoïsme domestique et toute soucieuse de l'intérêt général.

Mais c'est Lolo qu'il admire de meilleur cœur! Lolo, âgé de cinq ans à l'époque de la mobilisation, était encore un bébé sans personnalité, qui absorbait docilement les connaissances mises à sa portée, mais ne donnait en propre que des paroles insignifiantes. Par exemple, au retour du bureau, en attendant le dîner, Constantin l'asseyait sur son genou et lui racontait des histoires. Il s'agissait toujours

d'un autre petit garçon, qui avait été désobéissant et à qui il arrivait les pires mésaventures. Lolo écoutait, attentif jusqu'à l'immobilité, mais il ne faisait aucune réflexion, sa figure même ne prenait pas d'animation. Il se contentait de réclamer posément la suite, lorsque son père s'arrêtait trop longtemps à chercher le dénouement du récit :

— Et alors, papa, le petit garçon?...

Aujourd'hui, quel progrès ! L'école maternelle où sa mère l'a mis dès le commencement d'août a complètement transformé Lolo, — comme si quelques mois équivalaient à plusieurs années. Il n'a pas beaucoup grandi, mais son indolence a disparu. S'il a les cheveux blonds de sa mère, il a les yeux noirs de son père, et je vous promets que son regard n'est plus sans imagination, sa frimousse de gamin de Paris n'est plus seulement écouteuse, elle est expressive, elle est parlante ; il vous fronce les sourcils comme un général, — et, de fait, son bagout est net et autoritaire.

Tant mieux ! Constantin serait incapable du moindre effort de racontage, — il va se faire auditeur à son tour : le babillage de Lolo sera la distraction salutaire de sa convalescence.

Héin, la bonne chose ! contempler béatement maître Lolo contant d'une improvisation intarissable les surprenantes découvertes de la vie enfantine !

— Tu veux bien, Lolo, t'asseoir un peu sur le genou de papa ?

— Oui, laisse-moi monter tout seul... Et alors, tu ne sais pas, je vais te raconter la guerre.

— Qu'est-ce que !...

Constantin a un si brusque et si désagréable sursaut qu'il fait retomber Lolo sur ses pieds :

— Non, non, merci ! Je sors d'en prendre... Va-t'en jouer ; je me passerai de l'avoir sur mes genoux.

Lolo comprend que l'on met en doute l'intérêt de sa documentation ; il regrimpe d'autorité :

— Mais, voyons, puisque tu es revenu de la guerre à toi, je vais te raconter la guerre à nous...

Constantin sè résigne :

— Ah ! bon...

— D'abord, tu sais, nous n'avons plus de

femme de ménage. Madame Bigrom, tout de suite que son mari a été parti soldat, elle est devenue malade, couchée dans son lit; elle pouvait plus venir travailler ici, même pas faire à manger à sa petite fille, Riquette. Alors, c'est au tour de maman; elle va tous les jours donner un coup au ménage de madame Bigrom et s'occuper un peu de la petite Riquette. Maman, avec ses gants, son chapeau...

Un temps; puis, sur un ton qui donne aux mots un immense contenu, Lolo ajoute :

— Que veux-tu? C'est la guerre.

* * *

Et il continue :

— A côté d'ici, boulevard Pereire, il y a un soldat qui monte la garde — pas toujours le même — mais ça ne fait rien... Après l'école, maman me permet de prendre ma pelle, mon rateau et un vieux plumeau; avec ça, je vais faire le ménage de la place où il se promène, le soldat. Je ratisse par terre, j'enlève les papiers, les allumettes, les bouts de cigarettes. Le plus gros ouvrage, c'est d'épousseter l'arbre : y en a toujours une poussière dans le bas!... L'autre

jour, j'ai trouvé dessus une fourmi. J'ai demandé : « Monsieur, faut-il évacuer la fourmi? » C'était un grand, avec un binocle. Il m'a répondu : « Non, morbleu! la toriale est là pour un coup! Vous pouvez laisser tous les habitants chez eux. »

Satisfait de l'attention paternelle, Lolo passe à un autre sujet :

— Tu sais, Nanette, la toute petite en noir, que son père est tué a la guerre, celle qui reste tout le temps assise, à penser, avec sa pauvre figure pointue, au lieu de jouer pendant la récréation; y avait beaucoup de jours qu'elle ne causait plus. Eh bien, hier, elle a parlé tout d'un coup... Y a une dame d'un autre pays qui est venue nous voir à l'heure du déjeuner. La directrice nous a dit : « Faites voir comme vous avez bon appétit. Du reste, gare à ceux qui ne mangeront pas tout leur pain : je l'enverrai aux Boches. » Alors, Nanette a posé sa tartine et elle a demandé doucement, oh! mais doucement : « Aux petits enfants boches, madame? » Tu sais comme elle penche la tête sur l'épaule et comme elle fait des yeux « loin », avec son bec serré et son menton qui remue un peu. Alors, on n'a plus entendu les galoches remuer,

plus rien ; tous, on tenait sa tartine et on regardait madame la directrice. Elle a répondu : « Non, non ! Pour punir les gâcheurs, s'il restait du pain, je l'enverrais aux grands méchants soldats boches. » Tu parles qu'on a tout croqué bien vite !

.
.
.

Comme le silence destiné à mettre en valeur cette déclaration se prolonge un peu trop, Constantin réclame :

— Et alors, Lolo, la dame en visite?...

— La dame, tu sais, elle parlait drôle. Elle a fait une bouche en rond : « Oh ! vous étiez le plus grand pays du monde ! » Même qu'elle a ri, en remuant sa main en l'air : « Une grandeur qui ne craint pas la guerre ! » Nous, on n'a pas ri, parce qu'on n'aurait pas su pourquoi ; mais, après le déjeuner, mademoiselle a distribué des petits sacs de bonbons que la dame avait apportés... Alors, quand tu rencontres un blessé dans la rue, tu retires ton béret et tu lui offres un bonbon. Tu présentes le sac, tu ne prends pas le bonbon dans tes doigts qui sont peut-être mal lavés...

Constantin approuve :

— Le blessé, qu'est-ce qu'il dit ?

— Ça dépend... « Merci, mon vieux », et il te donne une poignée de main. Si c'est un officier, avec des galons d'or, il te fait, tout droit, un beau salut militaire... Mais, écoute donc, y avait *un autre* petit garçon...

— Oui!... fait Constantin, ravi de reconnaître son propre style.

— ... Sa mère lui avait promis, s'il était bien sage, qu'elle le chargerait de porter tout seul un paquet à des réfugiés. Parfaitement : elle le conduirait au bas de la maison, et c'est lui tout seul qui monterait et qui dirait aux gens ce qu'il fallait dire. Mais, pour ça, il fallait qu'il rapporte beaucoup de bons points de l'école... Alors, le petit garçon a été bien sage, toujours le premier à lever la main quand mademoiselle posait des questions après la leçon de morale. Sa maman a donc fait un gros paquet... Seulement, elle lui a bien expliqué : « Quand on a porté quelque chose à des personnes qui ne sont pas heureuses, on ne raconte ça à personne. » Et il a donc monté les cinq étages, il est arrivé devant la porte...

Ici, Lolo s'arrête : il devient cramoisi, il

remonte ses épaules : quelle étourderie allait-il commettre !

Constantin attend une minute, puis, tout naïvement :

— Et alors, Lolo, le petit garçon?...

Mais déjà Lolo s'est ressaisi. Parbleu ! lorsque sa mère l'a chargé de la commission aux réfugiés, il a senti « le chic moral » jusqu'au plus profond de sa nature. Aussi, achève-t-il d'un ton dégagé :

— Le petit garçon, c'était sérieux ce qu'il avait à dire, faut croire, car il a fermé la porte et on n'a rien entendu.

Constantin fait une moue désappointée.

Oh ! alors, Lolo lève le front, les joues comme ombragées de dignité sous le demi-abaissement des paupières : il le regrette beaucoup pour la puérile curiosité de son père, mais aujourd'hui, on n'est pas seulement généreux, on est noble ; à l'offrande, on ajoute l'hommage de la discrétion :

— Que veux-tu ? C'est la guerre..

LE CŒUR ET L'ESPRIT

— En effet, Madame, vous ne pouviez pas mieux vous adresser : j'exerce mes fonctions de directrice d'école maternelle depuis vingt ans et ici même, à l'endroit où l'on m'a conféré ma nomination.

De sorte que j'ai des militaires de huit conscriptions sous les drapeaux ! Mes garçons les plus âgés, — ceux de mon début ont vingt-six ans, — les plus jeunes en ont dix-huit. La plupart n'avaient pas quitté le quartier, je les rencontrais par-ci par-là, — et aujourd'hui vous imaginez cette sensation de vide?...

Quelques-uns aussi sont venus me dire au revoir, que j'avais perdus de vue depuis l'âge des nez mal mouchés. N'ayant pas de mère, personne à embrasser, ils se sont souvenus de moi. Un engagé volontaire à qui je prédisais bon succès m'a répondu en riant bravement :

— Mais oui ! je pars gagner la croix, — comme je faisais ici, étant petit.

Ah?... Vous désirez que je vous parle plutôt des filles... Bien, bien! Vous avez eu occasion, autrefois, de visiter l'école et le souvenir vous est resté de certaines petites créatures qui étaient déjà étonnantes de sentiment à cinq ans, devant la vie. — grandes, que sont-elles devant la guerre?

Naturellement, j'ai conservé plus de rapports avec les filles qu'avec les garçons : mes anciennes élèves, devenues mamans, ont leurs enfants à me confier. Et, naturellement aussi, j'ai dû m'intéresser, avec une recrudescence d'attention, à leur état d'âme, — depuis que les maris sont soldats.

Ma principale notation est celle-ci : chez elles, le fond-peuple reste inaltérable. Le fléau par quoi tout ce qui existe est bouleversé de fond en comble, — n'a pas influé sur les caractéristiques de l'espèce, à savoir : la vaillance, la bonne humeur et le sens de la solidarité. Je vois souvent les lettres de mes jeunes femmes, — leur plus beau miracle, ce n'est pas de trouver des sous à envoyer aux combattants, — c'est de savoir entretenir leur courage, leur confiance, leurs fières espérances.

Ajoutez à cela qu'elles sont, encore plus

qu'avant, disposées à s'aider les unes les autres, — mais quoi ! leur bonne sentimentalité, qui est de tous les instants, ne peut pas se mettre en histoires. Je vous raconterai plutôt, pour l'amour de la vérité, qu'il y a aussi de fâcheuses persévérances à leur actif.

Par exemple, la ménagère qui sortait d'ici quand vous êtes entrée, était venue me rendre compte d'une intervention charitable dont elle avait bénéficié grâce à moi. (Ses trois enfants ont un air si famélique, si minable, que je leur avais annoncé : « Vous ne savez pas ? il y a une bonne dame qui va aller vous voir ! » O bonheur des tout-petits ! il allait venir « une bonne dame », — ça se prononce l'eau à la bouche.)

Eh bien, la digne mère m'a prouvé, en ces termes, qu'elle avait su être à la hauteur des circonstances :

— J'ai fait mon ménage à fond, — ensuite j'ai habillé mes enfants bien propres. — je les ai collés immobiles contre la commode, et à chacun une fessée..

Mon Dieu, oui, — comme elle aurait dit : à chacun un mouchoir... O bonheur des tout-petits...

Mais, attendez donc... En somme, vous me

demandez un récit, un document qui montre « le cœur et l'esprit » d'une ex-petite de la maternelle, pendant la guerre. J'ai votre affaire.

L'année dernière, en juillet, une de mes anciennes élèves, — Suzanne Bouclé, — était partie de Paris avec ses deux petites filles, — l'une de trois ans, l'autre de cinq ans, — pour passer quelque temps dans la famille de son mari, un ouvrier raffineur de chez Say, — vous savez, à côté d'ici, — et qui est originaire du Nord. (Entre parenthèse, je désigne toujours mes femmes mariées par leurs anciens noms, impossible d'y substituer les nouveaux noms dans ma mémoire.)

Au mois de septembre, évacuation précipitée; un matin, Suzanne prend ses enfants, une de chaque main, et, pour gagner la ligne du chemin de fer, se joint au flot humain, répandu sur la route.

A un moment, elle a cette impression qu'une toute petite fille, joliment habillée, la suit, attachée à ses pas, comme ferait un chien sans maître.

Elle finit par s'arrêter :

— Mais qu'est-ce que tu veux, ma petite fille! Pourquoi me suis-tu? Où est ta maman?

La petite, très à l'aise, parlant bien, répond aux diverses questions avec des airs de grande personne qui ne se fait pas de bile, des haussements d'épaules comiques :

— Je vous suis parce que tout le monde est parti de la maison et qu'on m'a oubliée... Maman avait perdu la tête, qu'on disait, — hier elle a disparu, crac ! envolée !... Les bonnes sont donc filées à sa recherche, — ensuite ça a été tante Agathe... Voui, mais personne est revenu... Ma foi, j'ai profité que vous passiez devant la grille et que la porte était pas fermée à clé... Papa est soldat... Avant, il gagnait de l'argent... M. Martin qu'il s'appelle... Moi, je m'appelle Tata, j'ai quatre ans et demi...

Suzanne ne peut pas retourner en arrière. D'ailleurs, à la gare, qui est l'unique aboutissant, Tata retrouvera sans doute sa famille.

Là, désillusion : personne pour Tata, aucun renseignement même. Alors, depuis ce temps-là, Suzanne garde l'enfant, il faut bien attendre que le mystère s'éclaircisse, — dit-elle.

Elle a vingt-cinq ans et elle offre la gentillesse physique de l'ouvrière parisienne : assez fine de corps, avec une figure intelligente

observatrice, les yeux vifs, — un rien de gaminerie resté aux joues, à la bouche. Elle fait moins d'effet que certaines autres, parce qu'elle manque de coquetterie : très maman, elle est toujours en tablier bleu, — mais elle a de la grâce naturelle, — et par instinct du commerce il faut, par peur de se salir, dirait-on, elle n'use jamais d'expressions triviales.

Ses deux fillettes lui ressemblent, blondes, figures ouvertes, de grands yeux brillants. Elles sont souriantes, écouteuses avec la mine de comprendre, mais gauches et peu parlantes.

Le contraste est curieux entre elles et Tata. Cette dernière, brUNETTE au visage étroit, — déjà une petite tête d'intellectuelle, — possède, à ravir, le don des manières et du langage.

Ses parents sont certainement de la meilleure classe sociale, où l'on observe les usages du monde. Quand elle approche quelqu'un, Tata salue comme une dame, — elle est « du monde » dans la façon de se tenir, de regarder, d'écouter, — son mouvement de politesse est charmant, quand on parle d'elle.

Eh bien, Suzanne a eu ce génie sentimental de faire que la petite riche fût très heureuse

dans son pauvre logis, dans sa pauvre société.

Chose essentielle, magnifique : elle a su respecter son rang, et cela, non par esprit servile, au contraire : par sens de l'élégance.

Savourez un peu cette nuance : la petite réfugiée est de la famille, mais avec un grade...

Ainsi, on écoute Tata pour les affaires « de style », on lui reconnaît un droit de donner son avis avec autorité.

Au retour du voyage, on a repris le chat hospitalisé par la concierge, et que les petites Bouclé appelaient simplement : Minet. Tata, toute maniérée, a réclamé : « Oh, ce chat!... » avec cette signification : « ayez pitié de moi! » le buste reculé, une main en avant, les paupières baissées :

— Oh! ce chat... il faut l'appeler Poussy... A la maison, je donnais les noms à tous les animaux.

On a accepté que Minet devînt Poussy.

Au bout de quelque temps, il a fallu rhabiller Tata. Suzanne lui a constitué pièce à pièce un coquet trousseau, approprié à son genre. Elle n'aurait jamais voulu, par exemple, lui faire porter des gros bas, des gros souliers, comme

en portent ses fillettes, — c'eût été un manque de goût et une offense à sa qualité d'origine.

Mais voici l'intuition la plus admirable.

Il est des circonstances où Tata trouve nécessaire qu'on la présente : les gens la regardent avec curiosité, il faut donc leur faire part de sa personnalité.

Suzanne s'arrange pour chuchoter à l'écart la douloureuse histoire, qui reste insoluble, malgré recherches et démarches. Mais Tata doit garder sa bonne confiance en le retour prochain de son papa et de sa maman. Alors, pour donner satisfaction à cette petite personne d'une si jolie drôlerie, il faut la présenter tout haut avec une jolie drôlerie aussi, qui nous fasse sourire, les yeux émus.

Et Suzanne a trouvé.

Vous ne sauriez imaginer un plus adorable tableau.

Elle décrit un geste arrondi qui annonce la présentation :

— Permettez, mesdames...

Aussitôt, Tata, digne et convaincue, lève le nez, prête à saluer d'une belle révérence.

Les deux petites Bouclé, graves, saisies de respect, bâillent en la regardant.

Et Suzanne, prenant une voix de spirituelle parodie, — la figure embellie d'une tendresse infinie, d'une réelle admiration, — prononce à la façon mondaine :

— Mam'zelle Tata, la marraine à not'chat...

LA PRIÈRE

Monsieur et Madame Dangérande n'avaient qu'un fils et, dans l'ingénuité de leur égoïsme, ils réclamaient qu'à vingt-cinq ans, cet enfant gâté répondit par une affection unique à leur sentiment jaloux.

Madame Dangérande, visage de Junon, brune assez bon teint, majestueuse par embonpoint, moralisante et imbue de hiérarchie, mettait ses droits maternels au premier rang des nombreux droits qu'elle s'attribuait.

Aussi reçut elle un coup suffocant à cette découverte : que Raymond avait une maîtresse, et de quelle catégorie méprisable, — la photographie dénonciatrice ne laissait aucun doute : une ouvrière, tout au plus une infime employée de magasin, avec un minois chiffonné de Parisienne du faubourg, des cheveux envolés, des yeux trop grands, un nez impertinent, une bouche gourmande. La vulgarité même de son

nom était choquante : Pauline Martin. Et cette créature, dans ses lettres d'une tendresse indécente, n'osait-elle pas parler à Raymond de « leur » enfant, qui naîtrait bientôt!

*
* *

Le drame se déchaîne quand Raymond repousse fermement l'ordre de rupture que lui signifie sa mère. Celle-ci tombe malade et jure qu'elle mourra d'une telle ingratitude, et surtout d'une telle honte !

Car enfin, Raymond, qui outrage la morale de sa mère, se montre également dénaturé vis-à-vis de son père, un architecte-juré, parvenu aux distinctions officielles : il compromet l'honneur du nom, par cet avilissement continu qu'il appelle de l'amour, et il n'a aucune excuse, puisqu'il dispose d'un argent suffisant pour se distraire au gré d'honnêtes caprices.

Madame Dangérande s'élève à un pathétique si virulent que « la famille » triomphe. C'est-à-dire que Raymond, persécuté sans trêve ni merci, devient d'une nervosité extrême et qu'un jour, par une confusion de sentiments, il se fâche avec sa bonne amie.

Mais, hélas! Madame Dangérande n'a pas plus tôt récupéré « le bonheur dans la dignité » que soudain la guerre éclate. Elle avait déjà éprouvé bien des transes au cours des deux années du service ordinaire, — cette fois, la voici en proie aux plus atroces cauchemars de l'anxiété : Raymond part à la frontière.

Tout de suite, elle se jette éperdûment vers la puissance divine; elle a reçu, en effet, une éducation religieuse et elle a toujours eu soin d'envoyer ses deux bonnes à la messe et d'y aller elle-même, en toilette, le dimanche.

Désormais, elle se rend à l'église matin et soir; elle récite de longues oraisons, les mains jointes, tantôt le front baissé, tantôt fixant les yeux de toutes ses forces sur les saintes images. Oui, « de toutes ses forces », car elle s'applique à prier, elle a le désir effréné d'exhaler une supplication qui touche le Seigneur : « Faites que mon enfant à moi soit spécialement épargné! »

Mais elle s'efforce en vain: nul symptôme de la protection divine ne vient adoucir son angoisse. Pourquoi cette disgrâce? Sans doute

a-t-elle trop souvent pénétré sous les voûtes bénites de Saint-Augustin avec l'indifférence de l'habitude; aujourd'hui, la grandeur du lieu ne la saisit pas. — ni les autels, ni les vitraux, ni les richesses orfévrées ne l'oppressent d'émotion pieuse, comme il conviendrait, — alors, il semble que faute de ferveur pure, son invocation reste sans écho. Alors, elle est comme l'acteur dont la tirade ne porte pas et qui sent que s'il n'émeut pas autrui, c'est que lui-même manque d'exaltation... Alors, alors, chose terrifiante, madame Dangérande en arrive à ne pas se sentir prier vraiment, à n'avoir pas la certitude d'être vraiment en prière!

Bien pis! au lieu d'être, selon son vœu, emportée hors de son angoisse, elle éprouve un malaise grandissant, un malaise de conscience, — comme si l'inquiétude épurait l'âme et la contraignait à la simple religion de la vérité...

*
* * *

Ce jour-là, madame Dangérande, affreusement désolée de n'avoir pas reçu de nouvelles au courrier du matin, prend son chapelet, son

livre de messe et se hâte vers l'église, encore plus tôt que de coutume.

A peine a-t-elle le front sur son prie-dieu que, sans le vouloir, elle s'abîme dans une intime confession : « Oui, tout de même, çà et là, quelques torts ont marqué sa vie. » Mais elle cherche à se persuader que son fils, lui, dont l'existence compte encore si peu d'années, n'a pas ce que l'on appelle « une mauvaise action sur la conscience ». Heureusement ! si elle en juge par cette impression pénible que lui causent ses propres torts... Oh ! oui, heureusement... Car, aux heures suprêmes du danger, sans doute arrive-t-il que le souvenir d'une mauvaise action devienne un poids, une tare, qui vous ôte la présence d'esprit, la confiance, *la chance* !... qui glisse en vous la vision d'une immanente justice, autrement dit la peur, et vous rende ainsi plus exposé aux coups du destin...

Tout à coup, elle tressaille, relève la tête, regarde effarée autour d'elle : où est-elle donc ? Cet autel... cette rangée de sièges... ces vitraux... elle est bien dans son église... Alors, alors que fait-elle ?... à quoi sert sa mémoire, à quoi servent ses prières apprises, et son rosaire,

et son paroissien, — elle n'arrive plus à prier!

Que devenir? elle ne saurait vivre dans un pareil égarement; dès son retour à la maison, elle enverra son mari chercher le secours d'un prêtre et le secours d'un médecin.

*
* * *

Monsieur Dangérande, assis à son bureau, est en train d'écrire à Raymond; elle s'approche, hésite, pousse un soupir profond et la voici qui s'étonne elle-même des paroles que ses lèvres profèrent :

— Écoute, mon ami, cette jeune fille, l'amie de Raymond, car enfin, elle l'aimait... il faut que tu t'informes; elle se trouve peut-être dans une grave détresse matérielle, — et il y a aussi la détresse du cœur...

Monsieur Dangérande pose sa plume :

— Je... J'allais... tu as raison... j'ai déjà son adresse...

— Oh ! merci.

Madame Dangérande prend la place de son mari et vite elle écrit à son fils : « N'aie pas peur, mon enfant... Dans ce cataclysme qui change l'aspect de l'univers, tu dois bien penser

que notre façon de voir a changé aussi... N'aie pas peur, mon enfant... »

C'est là-bas, dans un humble quartier, bien loin de la paroisse de Saint-Augustin.

La rue est vieille à la manière d'une vieille personne qui a beaucoup souffert, qui a vécu beaucoup d'événements. La maison est propre, — l'allée en est lavée, l'escalier net, — et cette décence fait davantage ressortir les meurtrissures du décor indigent.

— Mademoiselle Pauline Martin?

— Cinq étages et au fond du couloir. Je vais vous montrer, je suis la voisine et, justement, j'apporte tout ça pour soigner cette petite; croyez-vous qu'il en faut des paquets de deux sous!... Carelle est accouchée, madame, et bien entendu l'hôpital l'a renvoyée au bout de ses neuf jours.

A mesure qu'elle monte l'escalier, madame Dangérande sent battre son cœur.

C'est là... Dans un premier éclair, elle ne voit que le modeste ensemble; un lit, un ber-

ceau, deux ou trois meubles, quelques ustensiles, quelques hardes pendues, les murs... Elle est saisie d'émotion par le solennel de cette pauvreté.

Et puis, c'est l'impression des êtres : la petite accouchée au visage pâle, aux mains pâles sur la blancheur des draps, qui bouge pensivement ses grands yeux noirs ; le nouveau-né, encore sans regard, qui remue ses minuscules doigts roses...

Madame Dangérande, rendue toute simple par la sainteté du tableau, dit comme naïvement :

— C'est moi, je suis la maman de Raymond.

Et la voici qui enlève son chapeau, son manteau, ses gants. Elle interroge la voisine ; quels soins faut-il ? quelles choses préparer ?

Bien... cette casserole... cette tasse... ce réchaud.

Elle va, elle vient, elle arrange, elle s'affaire avec toutes sortes de minuties ; son visage prie, ses gestes prient, toute sa personne prie. Les mots mêmes de la plus belle prière s'exhalent de son cœur :

— Ma fille, ma fille, je suis votre maman à

vous aussi. — vous voulez bien?... Ma fille, voulez-vous que l'on vous aime?

Et la voici, toute pénétrée de respect et de charité, qui s'incline en grave dévotion et qui pose ses lèvres pieuses...

L'ATTENDRISSEMENT

Les cantonnements d'arrière-ligne sont occupés par des territoriaux et, à quelque cent mètres de distance, une colonie composée de vieillards, de femmes et d'enfants s'est installée dans des usines abandonnées. Ces réfugiés se sont accrochés aux troupes françaises, et ils attendent obstinément que l'ennemi soit chassé de leur bourgade, située à vingt kilomètres de notre front.

Mais ils sont dans le plus complet dénue-ment, et la région dévastée n'offre aucune ressource; leur existence dépend donc absolument de la charité des soldats.

Les officiers ont fait appel au bon cœur de leurs hommes et, à l'exception d'un seul, tous se montrent plus ou moins sensibles, plus ou moins donnants.

Le réfractaire à la pitié se nomme Gachot : un type de dur paysan, à figure ingrate, angu-

leuse; il économise jusqu'à son rire devant les farces des camarades. Pourtant, à proprement parler, ce n'est pas un mauvais homme; il manque de sensibilité, voilà tout. Les conditions de la vie lui ont fait cette enveloppe coriace : il a reçu plus de coups que de caresses de ses parents et il a toujours travaillé une terre avare qui ne lui rendait pas le fruit de ses peines.

Ni le mariage ni la paternité n'ont éveillé en lui de tendresse réelle. Son père, sa mère, un de ses enfants, sont morts; il n'a pas connu l'amollissement des larmes.

Pour l'instant, la vue des misérables réfugiés aurait plutôt pour effet de resserrer davantage son égoïsme, — n'arrive-t-il pas que certains spectacles de deuil accroissent notre attachement à la vie?

Et enfin, — argument sans réplique —
« puisque les autres donnent, il n'a pas besoin de donner. »

* * *

En sa qualité de braconnier aux ruses infernales, Gachot excelle à faire des reconnais

sances solitaires jusqu'aux abords des lignes ennemies.

Une nuit, il surprend si bien une sentinelle, que l'homme, à demi étranglé, se laisse emmener prisonnier sans proférer le moindre cri : un malfichu, à grosse tête blonde, jeune et résigné, — quelque ouvrier de ces exploitations allemandes où l'être humain est un bétail que l'on use férocement dans l'insatubrité, le surmenage, les privations.

Gachot le serre dans sa poigne de fer, et chemin faisant, il éprouve ce sentiment de paysan rapace : que sa prise est à lui, que ce gibier attrapé lui appartient.

De retour au cantonnement, il demande au lieutenant, comme la chose la plus naturelle du monde, l'autorisation de garder le captif en sa possession. Quoi ? Il y a bien le chien du bataillon, il y aura le prisonnier de la tranchée.

Chose bizarre, les camarades intéressés, curieux, ont l'air de trouver cette prétention juste et raisonnable.

Un sous-officier émet l'argument sérieux : — On ne peut pas faire l'envoi d'un seul prisonnier, il faudrait attendre d'en avoir plusieurs.

— En effet, dit le lieutenant, j'en référerai au capitaine.

*
* *

Gachot affuble l'Allemand d'une tunique rapiécée et d'un vieux képi « pour qu'il ne dégoûte pas la vue ».

Ensuite, il lui donne un nom : Guillaume, et, pour se faire comprendre il use des paroles et des gestes dont on se sert avec un chien intelligent.

En effet, Guillaume, sans être rampant, a une docilité canine : il apprend et il rend service. Gachot emploie ses moindres instants à le dresser, à l'instruire dans les plus diverses besognes : la cuisine, le raccommodage à l'aiguille, le dégraissage des vêtements. Non seulement, il est fier de son élève, mais il se sent une importance de maître : il est mieux qu'un officier ayant un ordonnance, — il est le seigneur châtelain suivi de son fidèle serviteur...

Ses camarades se font scrupule de respecter son droit :

— Prête-moi Guillaume, s'il te plait, pour nettoyer mon fourbi.

Guillaume se montre serviable, — mais son

attachement le ramène bien vite sur les talons de Gachot. Et celui-ci le commande avec autorité, mais aussi avec des regards attentifs, réfléchis.

Comme Guillaume reste muet, il donne aux militaires l'impression d'un animal capturé, qui n'a pas de nationalité. Le lieutenant l'oublie, les autres chefs ne le remarquent pas. Des semaines s'écoulent, — on n'imagine plus que Guillaume puisse être éloigné par ordre, pas plus que Ture, le chien adoptif.

*
* *

Un après-midi, le commandant et le capitaine parcourent à pied la zone des retranchements. L'accalmie est complète. — d'un geste bienveillant, ils font signe çà et là, que l'on continue à en profiter : repos, repos.

Sous un appentis aménagé entre trois arbres poussés d'équerre, Guillaume fait bouillir la soupe.

— Ça sent bon votre cuisine, mon garçon, dit le commandant avec affabilité.

Guillaume effaré se met au garde à vous, mais ne laisse-t-il pas échapper un mot :

— Ya!

Stupeur! Apostrophes véhémentes. Mutisme de Guillaume.

Le capitaine se précipite :

— Où est le lieutenant?... Sonnez aux sous-officiers!... Qu'est-ce que c'est, cette histoire-là?

Après explication, le commandant, sévère, trouve que la plaisanterie a trop duré :

— Immédiatement que l'on rende les vêtements à ce prisonnier qui va être conduit au poste de la prochaine gare.

Rassemblement et alignement sous les armes, comme pour l'exécution d'un condamné. Gachot immobile au premier rang, crispe sa figure de paysan buté.

Et voici Guillaume entre deux soldats, baïonnette au fusil, sous les ordres d'un caporal.

A quelques pas du groupe formé par les officiers : halte!

Le commandant, face au front du bataillon, lance quelques phrases de martiale admonestation. Puis, un sabre s'abaisse : en avant, marche!

Les yeux de chien du prisonnier envoient un adieu désespéré au visage pierreux du paysan qui ne répond pas.

*
*
*

Après la soupe, Gachot s'éloigne du cantonnement, à pas lents, la tête basse, les mains derrière le dos. Quand il n'a plus devant lui que l'immensité déserte des champs sans culture, il s'assied au revers d'un talus.

Le soir commence à venir.

Et voilà que, pour la première fois de sa vie, Gachot éprouve l'impression du soir, de l'espace : l'horizon démesuré se couvre d'un linceul d'ombre mystérieuse, — un jour s'achève, un jour n'est plus... Une tristesse nostalgique descend de l'infinie solitude du ciel, — elle envahit la terre, elle envahit le cœur de Gachot.

Il a l'illusion qu'un fluide pénètre sa rude écorce, comme l'eau imbibe le sol durci et l'attendrit peu à peu. Il songe en exilé à sa maison, à sa femme, à ses enfants; il souffre de son abandon, il se sent tout seul, égaré, dans l'univers insensible. Une faim nouvelle, une faim d'affection caressante tourmente sa poitrine.

Voilà que, pour la première fois, il sent cette chose humaine la plus déchirante de toutes :

la séparation, le jamais-plus... une partie de votre être vivant qui s'en va, qu'un autre emporte... Il pense à ses parents défunts.

De plus en plus, il a la perception physique d'un amollissement de son enveloppe corporelle. L'air malheureux, il se met à tourner la tête à droite, à gauche : une âme vient d'éclorre en lui, qui cherche à se montrer, à connaître les autres âmes.

Des pas sur le chemin. Deux petits réfugiés, un garçon et une fille de cinq à six ans, pâlots, minables, s'avancent en quêtant du museau, comme des animaux affamés. Gachot qui les a souvent heurtés du regard avec indifférence, est pris aujourd'hui d'une curiosité attendrie en les voyant. Eux, souvent aussi, ils ont aperçu Gachot. — leur instinct, alors, ne les a pas trompés : jamais ils n'ont eu la velléité de s'approcher, comme ils faisaient avec les autres soldats. Cette fois, ils sont attirés par une sorte d'aimantation, les pauvres gosses faméliques...

— Ah! ah! voyez-vous ça! bonsoir, qu'ils vous disent, et ils grimpent d'autorité sur vos genoux, ils se pelotonnent de chaque côté contre votre poitrine et ils vous reluquent en

riant, à petits yeux, le bec en l'air, — les fins matois!... C'est qu'il a du bon pain dans ses poches, Gachol, — et aussi du biscuit!... Fameux ça, hein?... Et aussi, tenez donc, au coin de son mouchoir, du sucre! des beaux morceaux de sucre!... Et demain, et toujours, il en aura encore, du bon pain, du bon nanan... Alors il faut faire adieu à ses grandes joues, toutes enfoncées, qui piquent un peu, mais qui sont bien amiteuses tout de même... C'est ça, gentiment... frottez vol' nez les petits toutous... adieu... adieu!...

FAIBLES ENFANTS

Le médecin-major Libois à sa femme.

MA BIEN AIMÉE ROSE,

Quand la mobilisation m'a appelé à la frontière de l'Est et que nous avons recherché sur nos carnets d'adresses quelles familles de connaissance je pourrais bien rencontrer dans cette région-là, nous avons oublié la principale famille. Réfléchis plutôt. Le recrutement a toujours affecté aux garnisons de l'Est la plupart des Parisiens et notamment les conscrits de notre quartier de Ménilmontant. Alors, compte sur tes doigts : ils sont là-bas, ils sont « de l'active » aujourd'hui, les garçons qui avaient cinq ou six ans, quand tu étais à l'école maternelle de la rue des Plâtriers, aux environs de l'année 1900.

Et ma fonction de délégué cantonal m'en a fait connaître une telle quantité de ces mioches,

que j'ai déniché plusieurs amis d'autrefois, parmi les blessés de mon hôpital.

Oh! mais, fais-y attention, — ce n'est pas un imagination littéraire, ce n'est pas par probabilité, par des rapprochements de souvenirs et de ressemblances que j'ai retrouvé des « petits de la Maternelle » : j'ai bel et bien retrouvé, *par leurs noms*, quelques-uns de tes élèves à toi.

A la vérité, ce sont eux qui m'ont nommé les premiers, — parce que moi, dans l'espace de trois lustres, de trente à quarante-cinq ans, j'ai beaucoup moins changé qu'ils n'ont fait, eux, de l'enfance à l'âge viril.



L'événement date de ce matin.

Un chasseur à pied avait eu le haut du bras presque arraché par un éclat d'obus, — je recousais les chairs, — mon travail devait lui causer d'atroces souffrances, — une syncope était à prévoir. — stupeur! il me contemplait en souriant ineffablement.

— Qu'est-ce que?... fais-je tout ahuri.

Le patient m'adresse un clignement câlin :

— Vous êtes Monsieur Libois ?

— Oui.

— Moi, je suis Adam... Vous savez bien, Adam, de la rue des Plâtriers ; — il y a aussi Tricot, dans le lit là-bas ; — regardez donc comme il allonge le bec, il vous a bien reconnu, aussi, allez !... Et Madame Rose, elle n'est pas venue avec vous ?

— Oh ! non, mon ami, Madame Libois est restée à Paris.

— Je disais ça parce que des fois... comme y a ici des dames de la Croix-Rouge qui sont de Paris...

Tu imagines si je me suis souvenu d'Adam, ce meneur de récréations, brutal et justicier, promoteur des ribouldingues défendues, — le cauchemar et le préféré de ces dames, — et que la directrice, non sans quelque admiration, avait surnommé « L'Exempt de bien faire ». Il a conservé ces traits distinctifs : le cou engoncé, la face large, tauresque, joviale. Remémore-toi l'intonation traînée de Ménilmontant, humoristique par excès de placidité, et tu vas le revoir tout de suite :

— A Paris, moi et Tricot on était machinistes au théâtre du Châtelet; — on montait des pièces à grand spectacle, branle-bas et tremblements de terre; — mais ici, la guerre, comme numéro, ça dégote encore! Ah! sans blague, c'est pas raté!... Mais un sale personnage, alors, c'est le père Guillaume! Vous savez, les Boches, pour garder un empereur pareil, eh bien! ils ont du goût!... les cochons n'en ont pas du tout!... Dites donc, — sitôt guéri, je retourne sur le front, pas vrai? Alors je rigolerais d'être tué sur leurs lignes, à eux, parce que, c'te poire qu'ils feraient, ces voleurs-là, quand ils me fouilleraient! Qu'est-ce qu'ils trouveraient dans mes poches? La peau! même pas un mouchoir! juste la toile sur l'os de ma cuisse. Comprenez? On se dépêche de dépenser son prêt, pour pas laisser d'héritage... Ah! ce qu'on est légers! ça me rappelle quand j'étais môme, et encore non, j'étais plus rupin que ça : j'avais toujours des bouchons, des clous, des noyaux de pêches dans mes poches...

*
* *

Ensuite, je suis allé panser Tricot. Il est d'une espèce plus menue qu'Adam, — une vraie

tête de Gavroche, un peu grosse par rapport au corps, un grand front, des yeux fufés, une figure pointue. avec une encolure trop mince.

Le renouvellement de connaissance effectué, il a eu la même curiosité que son camarade :

— Elle n'est pas venue avec vous, Madame Rose ?

Puis, comme le vagemestre passait le long des lits, Tricot s'est mis à méditer, pas triste, mais songeur, un peu dans les nuages. (N'était-il pas déjà philosophe à cinq ans !)

— Nous, on n'a pas de lettres, ... on n'a pas de maman... Y a de quoi se fêler : à Paris, le long du temps ordinaire, — et même là-bas, dans la bataille, on n'y pensait pas qu'on n'avait personne... Et puis ici, étendu, au chaud, plus heureux qu'on ne sera jamais, on y pense tout d'un coup ! Dame ! les jours, les nuits d'hôpital, ça n'en finit plus, — on a belle de réfléchir. Et à cause « qu'on a passé au dur », votre idée cherche des souvenirs, quelque chose de doux pour se caresser, comme vol'tête après l'oreiller... Et puis, et puis..., on est si changé de ses habitudes, censément qu'on déménage pour un nouveau monde... Alors, on fait ses paquets... on regarde autour du temps qu'on a vécu, comme

si vingt ans c'était une chambre... On n'y trouve pas grand'chose de bon, plutôt des toiles d'araignées, de la poussière... Si! tout de même, on fait attention, dans sa mémoire, à un portrait, une image gardée du temps qu'on était petit... on s'aperçoit que cette image, c'est ce qu'on a eu de meilleur. Pas vrai? On était si mal fadé comme famille, on était presque tout préparé à tourner du mauvais côté... Et puis, non! Et sûrement, c'est de loin, loin, de quand on était petit, un souvenir, une image qui vous a retenu... Moi j'aurais pu, comme tant d'autres, mériter d'aller aux Bat' d'Alf... et pas du tout, j'ai été aux chasseurs à pied comme un aristo, comme un veinard qui a eu père et mère...

Tricot se tait, le regard occupé à suivre le va-et-vient d'une infirmière au fond de la salle, puis ses yeux m'effleurent et il prend un ton négligent, le ton d'un pauvre qui ne veut pas qu'on croie qu'il convoite la part des riches :

— Alors, elle va bien Madame Rose ?

* * *

Alors, oui, n'est-ce pas? tu as senti, Rose,

ma chère et tendre femme. — il faut que tu viennes ici.

Tu ne m'as pas suivi, au jour de ma convocation, parce que, d'un commun accord, nous avons estimé que d'être infirmière à Paris « c'était aussi bien » de ta part que de l'être dans l'Est. Au fond, avouons-le, tu trouvais préférable de ne pas quitter nos chers trésors, Julien et Germaine, qui s'inquiétaient déjà de voir partir leur papa.

Et vraiment, non, ce n'est pas « aussi bien », ton service à Paris. Il faut laisser les blessés que tu ne connais pas et, mon Dieu! que tu ne dois pas soigner mieux qu'une autre, — pour venir soigner des blessés que tu connais et qui se croiront mieux soignés par toi que par une autre.

Il faut laisser les enfants de ta chair et venir auprès de ceux « d'avant », auprès de tes petits de la Maternelle.

Laisse Julien et Germaine seuls avec Nanette, laisse la maison, les proches, les amis, — tout cet ensemble peut se passer de toi; — mais tes pauvrets d'autrefois ont tant besoin aujourd'hui d'une illusion familiale! Imagine à la façon dont ils m'ont reconnu, en souvenir de toi.

imagine s'ils t'invoquent dans leurs souhaits ! Tu es, pour leur rêve qui s'en retourne en arrière, le peu de douceur qu'ils ont eue en partage ; tu leur rappelles l'école, le préau, la cour de récréation et cette chose si émouvante : qu'ils ont été de simples êtres, espiègles sans méchanceté.

Viens, ma tendre amie, tu retrouveras leur figure terreuse, leur maigre chair cotonneuse, — et ces regards de chiens battus. — et le sourire résigné des matins d'hiver où ils t'apportaient à guérir leurs dolentes mains bleuies de froid.

Viens ! Avec Adam et Tricot, il y en a un tas d'autres que nous n'avons peut-être pas connus réellement, mais qui sont de la même origine, de la même détresse.

Certes, les femmes les plus dévouées, les plus capables, les plus inspirées s'empressent autour d'eux, — mais si tu savais quel petit enfant est un « grand blessé » !

Alors, à cette faiblesse d'enfant, il y a des aides si difficiles à porter ! Il y a de ces assistances qu'une femme, fût-elle une sainte,

tremble tout au moins de donner à un soldat impotent, — mais toi, Rose...

Toi, si gracieuse dans ta naturelle majesté, je te vois devançant quelque collègue embarrassée :

— Voulez-vous me permettre, Madame, *j'ai l'habitude...*

Ah! que nous rirons, de ce vieux rire français, qu'on ne tuera jamais! Car ce sera vrai, exact à la lettre, ma fière et noble femme : « *Tu as l'habitude* », — et ces chétifs mômes, présents ici, tu les as aidés autrefois.

Et certes, d'autres dames seront plus diplômées, plus intelligentes, plus sublimes que toi; — mais pour cette spécialité, nulle n'aura la pratique, à toi personnelle.

Non! tous les brevets du monde, tous les dons du cœur et de l'intelligence ne prévaudront pas contre ceci : qu'au premier jour de ton arrivée à la Maternelle de Ménilmontant, — jeune fille dépaysée cherchant à accorder ton ingénuité à la manuelle besogne, — tu n'aies appris d'un tout-petit la vérité universelle : « L'enfance qui ne rougit pas ne peut pas faire rougir; il n'y a qu'à avoir un visage clair pareil à son visage une âme claire pareille

à son âme. » Non ! rien ne prévaudra contre ceci : que Cricri. — quatre ans, campé, mains dans les poches, regard limpide, bleu comme ciel, — ne t'ait, de sa candeur impérieuse, donné pour toujours le sacre de pure maternité :

— Eh bien ! quest-ce que tu attends ? Sors-moi ma bête !

.....

LES DEUX RUPINS

Tricot et Adam, blessés en même temps, ont été soignés par la femme du major Libois — Madame Rose, comme ils l'appellent — venue tout exprès de Paris pour retrouver ses anciens élèves de la maternelle.

Elle les a reconnus sans hésitation : Adam, blond, un peu engoncé, la face joviale ; Tricot, brun, le cou mince, la figure pointue, plus pensif. Dame ! ils étaient de Ménilmontant le plus pur — le plus purée, faut-il mieux dire. Et, en dépit du vieillissement, du dépaysement, du déguisement, ils ont gardé leur petit cachet des fortifs. ils ont gardé quelque chose des « pauv'gosses » qu'ils étaient autrefois.

Tricot notamment dégottait les plus marmiteux à cette maternelle des Plâtriers qui semblait être une succursale du marché aux puces. Parfois, l'hiver, un complet-journal remplaçait ses frusques mises à la lessive. Il venait à l'école, habillé de papier, uniquement, du chef

aux extrémités. En toute saison, il en bouchait un coin aux visiteurs étrangers, si blasés fussent-ils sur les merveilles des cinq parties du monde : ils bâillaient devant son chic d'enfant mort, en rupture de cercueil, qui se promène tout de même.....

Leurs blessures guéries, les deux camarades doivent rejoindre le front, en passant par le dépôt de leur régiment. Vous pensez bien que Madame Rose s'est arrangée avec les comités, les Croix, les associations, pour que ses « petits » soient comblés de présents à l'heure des adieux.

*
* *

Quand ils sont assis en vis-à-vis dans le train et enfin libres de leurs pensées, ils s'esbaudissent sur leur richesse.

« Ils sont des rupins » — voilà un fait certain, un fait même *palpable* et comment ! Geste à cette poche de droite : cigarettes ; geste à cette poche de gauche : menue galette ; autres goussets, regalette, retabac ; descente dans les profondes du pantalon : mouchoirs, objets divers, couteau, porte-monnaie, porte-crayon :

caresse aux vastes musettes posées sur la banquette : lainages et provisions.

— Tu parles qu'on va bien économiser tout ça, dit Tricot.

— Et prendre bien garde qu'on nous rabote rien, ponctue Adam.

Dans leur coin, près de la portière du wagon, ils font une moue oblique vers ces voyageurs douteux que l'on est obligé de coudoyer en troisième classe.

Seulement, comme ils sont plutôt liants de leur nature, cette façon conservatrice de garder leur quant-à-soi ne tarde pas à diminuer leur jouissance de possédants. Préoccupés de leur avoir, ils ressemblent à des gens affublés, contre leur habitude, de beaux vêtements « qu'il faut faire attention de ne pas abîmer soi-même ou de ne pas laisser abîmer par les autres. »

Le premier embranchement leur offre deux heures d'attente au milieu d'une cohue lamentable de réfugiés, d'évacués, de soldats fourbus renvoyés en réparation.

Cette promiscuité modifie quelque peu l'opinion avantageuse qu'ils ont d'eux-mêmes : ils sont des rupins évidemment, mais il y a à cela

une certaine restriction. Ils entrevoient confusément qu'avec leur richesse, pour être tout à fait à la hauteur, il leur faudrait... la générosité.

Eux qui viennent d'être traités avec une extrême générosité, ils savent par expérience l'effet que les vrais rupins font sur le monde ordinaire et purotin. Alors, après avoir savouré le rôle de régales, d'enrichis, ils sont sollicités par l'autre rôle : celui de rupins bienfaisants qui inspirent de l'admiration, de la gratitude.

Ils regardent autour d'eux dans la gare immense et bien vite leur bon cœur s'accorde avec leur ambition. Au déclin du jour, les gens affalés çà et là font de petits tas de misère sur le quai — comme on voit de petits tas de fumier dispersés dans un champ.

Sur un banc, Adam et Tricot avisent un poilu maigre et jaune, recroquevillé dans ses fringues poussiéreuses.

Asseyons-nous. Adam tire de sa musette un sachet de chocolat, il le présente à Tricot qui prend une pastille puis, négligemment, il prolonge son geste jusqu'au poilu qui avance deux doigts.

— Ouvre donc la main.

Il lui verse la moitié du sac dans sa large

paume. Aussitôt v'là mon Tricot et mon Adam qui sont épatés du bien que ça leur fait de voir briffer le pauv'poilu. Dame! ils n'avaient jamais donné — tout au moins de cette façon-là, en rupins — alors ils ne savaient pas l'effet que ça vous faisait à vous, de fader comme ça, par idée, sans qu'on vous demande...

Mince de nouveauté! C'est rien pépère!

Alors ils s'en payent de la sensation d'être de vrais rupins.

Ils s'en vont frôler un autre poilu, planté immobile, tête basse, comme un cheval de fiacre en station, et qui crache, crache... signe qu'il a envie de fumer.

— Cigarette?... Ah! tiens, garde donc le paquet.

D'emblée, ils chipent la manière pas humiliante : censément, leur manège n'est pas prémédité. Non : ils sont très occupés à causer et par hasard ils s'arrêtent...

Une bonne femme s'appuie à un pilier, auprès de ses quatre gosses posés sur des paquets. Pas brillants les mêmes. Tricot et

Adam connaissent leur maladie : ça vous prend en naissant... Voilà le moment de sortir les sandwiches et les gâteaux.

Effarant ! Les gens vous font des têtes qu'ils n'avaient pas avant ; vous-même, ça vous donne des quinquets que vous n'aviez pas avant. Sans blague, les gosses fanés, reviennent comme des chicorées qu'on arrose, et vous, tout plein d'idées vous radinent dans l'intérieur...

Faut distribuer aussi des poignées de sous... Tiens, coco, pour t'acheter une poupée.

Tricot sentencieux explique à son copain :

— Dans le grand monde, c'est le genre : on distribue des sous aux gosses. Une supposition que le propriétaire de la Banque de France fait une visite à Rothschild, qu'est-ce qu'il donne à ces gosses ? des sous.

— Je vas changer toutes mes pièces à la marchande de journaux, dit Adam.

Et plus ça va, plus Tricot et Adam subissent un afflux extraordinaire de pensées, de sentiments. Ces deux pauvres, — leur propre mistoufle les empêchait de beaucoup sentir les autres, — devenus des rupins, ils sont comme débarrassés d'eux-mêmes...

Finalement, ça devient tellement « au sacre », qu'ils ne peuvent plus que secouer la tête en se regardant :

— Crois-tu, mon vieux !



Après plusieurs jours de voyage, Adam et Tricot rejoignent le front. Ils ont tout donné — ah ! mais, ce qui s'appelle tout : jusqu'aux musettes et aux porte-monnaie vides — et pourtant ils demeurent des rupins. Il leur reste cet acquit : de comprendre avec émotion la générosité, le sacrifice, d'être capables du plus beau geste, en toute conscience.

Le fameux jour de l'offensive, les deux camarades marchent côte à côte.

— En avant les enfants ! pour la France et pour l'humanité !

Une bataille acharnée. Quand on a assez avancé, il s'agit de se maintenir, on y parvient : sous la mitraille, dans la fournaise, on donne jusqu'au bout. Tant et si bien que l'ennemi bat en retraite.

L'accalmie venue, Adam retrouve Tricot inanimé, étendu, face au ciel.

Pour lui, Adam, c'est une suite à la révélation, le dernier mot, l'épilogue à l'art d'être rupin. Voilà : il y a des degrés... Tout en haut, tout en premier — (pas moyen de faire plus) — il y a le don de soi...

Et le pauvre Tricot des fortifs, Tricot qui venait à l'école habillé en papier, est arrivé en haut de tout, à la dernière limite de l'élégance — on ne peut pas imaginer plus rupin que lui.

En effet : dans la grandeur de sa mort, le front large, la figure mince et pâle, tel un aristocratique intellectuel, Tricot regarde son copain.

Et Adam, secouant la tête, les yeux éblouis, lui répond comme à l'ordinaire :

— Crois-tu, mon vieux !

LA DIRECTRICE

— Entrez!... Vous désirez, Monsieur?... Mais, c'est Janet! Ah! mon grand garçon, te voilà dans un bel état!... Parbleu, je m'en doute que tu reviens de la guerre : un bras de moins, et le droit, encore!... Ah! quelle horreur! On me les arrange bien, mes anciens élèves; mon pauvre Tricot qui a été tué, Adam blessé, et toi maintenant!

Il y a six semaines, pas plus, que cela t'est arrivé, et tu ne souffres plus, la section est complètement cicatrisée! Comme tu dis : « Cela prouve que la camelote dont tu es fabriqué n'a pas moisi, malgré l'humidité. » Toujours ton langage drolatique!

Ton régiment d'infanterie se trouvait dans le Nord et vous « en mettiez » depuis le début de la guerre. Tu avais reçu deux, trois balles, — des petits « amochages » qui ne comptaient pas, — deux, trois, tu ne sais plus au juste. Seulement, cette fois-là, vous avez eu affaire

à de la cavalerie, — et tu as encaissé un coup de sabre, « quelque chose de malabar » ! — ce qui peut s'appeler : « ramasser une gadiche empoisonnée » !

Toutefois, ton bras n'était pas un bras de saindoux, et l'ennemi avait salement trinqué auparavant. Ça ne m'étonne pas : tu étais bien insupportable, mais tu avais du cœur... Si ! si ! tu avais du cœur.

J'ai une mémoire phénoménale : je me souviens de tous tes mauvais tours... tiens par exemple, il y a un carreau de cette porte-fenêtre que tu m'as cassé, en lançant un cail-lou, du fond de la cour... Mais je me rappelle aussi que tu prenais volontiers la défense des camarades qui avaient raison... Les enfants, comme les gens, sont de deux sortes : les uns ont l'oreille juste, les autres chantent faux... Toi, tu entendais assez juste... Et je peux parler avec certitude, — ce n'est pas si loin le temps où tu étais ici, à la Maternelle, — quatorze, quinze ans, quoi ? tu viens d'avoir ta majorité.

* * *

Ah, tu as quitté l'hôpital hier. — et tout de

suite, tu as eu l'idée de venir me dire un petit bonjour. Ça c'est gentil. Tu comptais donc que je te reconnaîtrais?... Parbleu! j'espère bien que, de ton côté, tu m'as reconnue immédiatement, — mes cheveux ont blanchi, v'là-t-il pas une affaire!... L'ironie pourtant est que, toi au contraire, les tiens ont foncé : tu étais d'un blond plus clair étant petit, — mais tu as toujours ton air gamin de Paris, tes yeux rieurs, ton nez large de bon chien gourmand... et n'aie pas peur, j'apprécie ta moustache gauloise, — laisse-la tranquille, tu vas l'arracher...

*
* *

Mais, au fait, assieds-toi donc, Janet, — pendant la conversation, j'aime bien voir les gens de près... Te voici revenu, eh bien, et Félicie Marrain?... Oui, Félicie, ne prends pas cette mine imbécile, — tu ne tombes pas de la lune, puisque tu arrives de l'armée.

Dire que je vous ai eus tous les deux, dans cette cour de récréation, à me faire enrager... Félicie gouvernait un clan, parce qu'elle était une jolie petite fille, — les enfants subissent l'influence du caractère, de la race, de la

beauté. Toi, tu gouvernais un autre clan, à cause de tes défauts, de ton effronterie, vilain pantin... laisse donc ta moustache... vous échangeiez des claques, au nom de vos commettants. C'était un signe, il faut croire, — car, ensuite, vous vous êtes retrouvés et ça n'a plus été pour vous battre.

Vraiment! tu étais trop jeune pour te marier, seulement tu ne l'étais pas trop pour avoir un enfant... Oui, en faisant un nouvel effort de mémoire tu vas peut-être te souvenir de ce détail : que tu as gratifié Félicie d'un enfant... A dix-neuf ans, tu t'es engagé, — rien ne t'y forçait d'abord, — et ensuite tu aurais pu quand même régulariser la situation.

Passons. Et maintenant quelles sont tes intentions?... Naturellement, il faut vivre, — et tu étais plombier-couvreur, — en effet, je ne te vois pas carapatant sur les toits, désormais.

Alors, pas possible! Tu ne veux pas te marier, parce que l'on dirait que tu as calculé de te faire nourrir par ta femme... Tu as trop de délicatesse, mon garçon, je vais rassurer ta conscience : il y a d'autres métiers que celui de couvreur, et nous en trouverons un qui te

permettra de gagner la vie, — d'une seule main.



Parlons d'abord de Félicie. Il a bien fallu qu'elle se débrouille, avec son mioche, au lendemain de la mobilisation, quand son atelier a été fermé. Tout aussitôt, elle est passée devant l'école, par le plus pur des hasards, — et l'idée lui a pris, comme à toi, d'entrer me dire bonjour, — histoire de s'informer de ma santé qui aurait pu, en effet, s'altérer en l'espace de quinze ans. Puis elle a été amenée à me confier incidemment... Au fait, ça ne te regarde pas... La chose intéressante, c'est qu'elle s'est mise marchande au panier et que les affaires marchent à souhait, car elle est courageuse, avenante et entendue.

Eh bien, mon garçon, le commerce est un mode d'activité utile, honorable et qui s'accommode on ne peut mieux de l'association. Supposons que tu épouses Félicie, qu'est-ce qui vous empêche de prendre une voiture des quatre-saisons ! Tu t'y attelleras, tu la tireras à la bricole. — et tu te chargeras aussi de crier la marchandise, — je m'en rapporte à toi.

tu brailais assez en jouant dans la cour !

Quant à l'achat de la voiture, à la première mise de fonds, ne l'en préoccupe pas : une certaine dame de mes amies se fera un plaisir de vous procurer ce « fonds de roulement ». C'est le cas de dire... assez, assez, tu me diras merci une autre fois, je n'ai pas le temps...

D'autre part, le mioche n'est pas gênant, il a sa place ici dans la journée : où les parents ont beuglé, beugle fort bien l'enfant.

Seulement, j'aimerais que ce mariage ne traîne pas... Mon principe est celui-ci : « Fais ce que tu fais. » Il me semble que, dans quinze jours au plus tard, je peux vous conduire à la mairie.

*
* * *

Quoi? il y a encore quelque chose, un obstacle?... Qu'est-ce que tu oses me chanter là?... Savoir si Félicie voudra d'un estropié, — quand cet estropié est un blessé de la guerre! Ah! prends garde, Janet, tu tiens là un propos insultant et qui m'atteint non moins que Félicie.

Espèce de vaurien, c'est bon pour toi, pour un garçon, de ne plus vouloir d'une fille qui a,

qui aurait... je ne sais quelle anicroche. Mais, nous autres femmes, c'est justement parce qu'un homme sera souffrant, mutilé, — que nous serons disposées à l'aimer davantage.

Une minute. Voici les rangs qui arrivent le long de mon bureau, pour la récréation. Attends que j'ouvre ma porte et que je donne le coup de sifflet.

Et puis, dis donc, tu m'ennuies avec tes objections... Regarde là-bas, près du marronnier, ce petit bonhomme de deux ans, tout blond, tout frisé, — il s'est bien passé de père jusqu'à présent, — tu sais, on ne te force pas...

Quoi! quoi! Veux-tu rester là!... Je te défends bien de te précipiter dans la cour!... Janet! veux-tu m'obéir, ou bien je, je... je te fiche en retenue!

LE SACRIFICE

A Gandreville, une sage petite ville de Normandie, l'on a transformé l'ancien séminaire en hôpital militaire. Au rez-de-chaussée, se trouve le service du docteur Leduc : la chambre d'opérations, — la salle des blessés, une immense pièce à piliers où s'alignent cent vingt lits — et une pièce divisée en deux par un long paravent : d'un côté, le bureau du docteur et de son secrétaire; de l'autre, l'armoire et la table de pharmacie.

Médecin en chef de l'hôpital civil avant la guerre, le docteur Leduc est un homme de soixante ans, pas grand, maigre et alerte. Grisonnant, hirsute, la moustache tombante, des yeux métalliques braqués derrière ses lunettes, il a du vermillon au nez et aux pommettes. Avec son vêtement noir mal brossé et sa cravate mal équilibrée, il a l'air d'un vieil antiquaire.

C'est un chirurgien sans pareil : d'abord un devin prodigieux, puis un opérateur infailible.

Il faut le voir chercher le gîte d'un introuvable projectile. Il commence par pétrir le blessé avec ses mains courtes et poilues ; elles semblent exhorter le corps de place en place : « Allons, voyons, il faut répondre... » Puis il les laisse réfléchir longtemps, immobiles sur la localisation présumée ; lui, il guette le projectile, on jurerait qu'il l'écoute remuer. — il se tend comme un chat prêt à bondir, — et, brusquement, il crie : « Passez-moi mes outils ! » Il a trouvé ; son acier ira droit au but.

Il tutoie doucement, presque tendrement, le patient qu'il fait tenir par des bras solides, sans jamais l'endormir :

— N'aie pas peur, ami ; ce sera vite fait.

Les hurlements les plus atroces ne le font pas sourciller — à croire qu'il se rend sourd à volonté, par contraction nerveuse. Et nulle fatigue, nulle négligence ne ralentit son admirable dévouement : il est toujours là, il travaille la chair à toute heure de nuit, selon l'arrivée des trains sanitaires.

Dans la salle des blessés, trois infirmières en titre le suivent comme son ombre.

Mademoiselle de Frolonge. — en religion sœur Ursule, — ex-directrice d'une institution congréganiste, quarante ans, une figure pâle et mince, un air aristocratique rebelle à l'effacement de l'humble costume ecclésiastique.

Mademoiselle Blon-Coligny, de la riche et austère bourgeoisie locale, vingt-cinq ans, brune, assez grande, une beauté de marbre, un pur visage sans un défaut.

Mademoiselle Rachel Valdès, fille du député de la circonscription ouvrière, diplômée de l'enseignement secondaire, vingt-cinq ans également, rousse, grande, l'air énergique, une figure à lancer la *Marseillaise*, devant la foule, sur une estrade.

Chaque matin, le docteur visite les cent-vingt lits, et, au passage, en un clin d'œil, il fait de menues opérations.

— Passez-moi mes outils... Là, mon petit, ça y est... Tu vois, c'était rien du tout.

Les trois infirmières, derrière lui, portent la trousse de chirurgie, le sublimé, la teinture d'iode. Sans un mot, fascinées, hypnotisées, elles marchent dans ses pas, les yeux sur lui, répétant ses mouvements de tête, le souffle prêt à s'arrêter.

Quand le quatuor s'avance au milieu du complet silence, on a l'impression d'acteurs extraordinaires, mystérieux, qui improviseraient un numéro, çà et là, devant la terrasse des blessés. On dirait que les trois femmes accompagnent un chef de troupe à qui il faut donner la réplique à l'improviste : « Attention ! gare à nous ! Quelle scène de pansement, quel jeu de bistouri va-t-il entamer ? »

*
* * *

Les mérites de notre maître opérateur ne font tout de même pas qu'il soit parfait. N'a-t-il pas la déconcertante manie de raconter des histoires gauloises — oh ! non point obscènes, ni même grossières — mais enfin des histoires de la plus hilarante gaillardise. Naturellement, il les dit dans son cabinet, soit à son secrétaire, soit à l'économiste, soit aux majors des services voisins. Toutefois, attendez : comme il vocifère à plaisir, et comme un simple paravent sépare son bureau de la pharmacie, il lui arrive souvent d'être entendu de force par des personnes dont il feint d'ignorer la présence involontaire.

Et attendez encore : ces personnes, ce ne sont jamais les trois infirmières en titre, qu'une pudeur sacrée, qu'un effroi invincible garde d'entrer dans la pièce aux moments dangereux, ce sont généralement les « dames auxiliaires », une demi-douzaine de péronnelles, plus poseuses que charitables, qui viennent à leur fantaisie se distraire à l'hôpital, et qui aiment mieux doser des médicaments que renouveler des pansements. Elles agacent le docteur, et il éprouve une joie sans bornes à les scandaliser. Au surplus, ses histoires n'acquièrent leur formidable drôlerie qu'à la condition de tomber ainsi dans des oreilles pudibondes.

Maintenant, une considération bien curieuse. Chez beaucoup d'artistes, d'inventeurs, de poètes, l'inspiration créatrice est une sorte d'ivresse qui a besoin d'être provoquée; les uns fument, les autres ont recours aux liqueurs, au café, au thé; d'autres se grisent d'espoirs amoureux. Eh bien! par analogie, la gauloiserie du docteur Leduc correspond à un besoin absolu; c'est l'excitation indispensable qui met ce prodigieux praticien en possession de son génie.

La preuve : immédiatement avant l'heure

fixée pour une intervention grave, toujours « il en a une bien bonne à conter », et, aussitôt déclenché l'effet drôlatique, il bondit hors de son fauteuil, les yeux luisants, la figure illuminée, il s'esclaffe bruyamment, il se frotte les mains, il se précipite dans la chambre d'opérations : « Passez-moi mes outils ! » Et ça y est ! Il obtient une réussite fantastique.

Il faut même croire que ce magicien, dont la précision phénoménale résiste à toute atteinte de sensibilité, est en réalité un sensible qui se galvanise. Au moyen du rire, il se garantit contre l'angoisse, contre l'hésitation, il s'immunise contre la vue de la souffrance.

*
* * *

Cette fois, le patient qui attend l'opération est un pauvre petit héros de vingt ans, dont tout le monde dit qu'il est perdu : les médecins qui l'ont envoyé, les infirmiers qui l'ont amené, les majors des services voisins. Pensez donc : une hernie du cerveau ! Oui : la boîte crânienne est rompue et une partie de la matière cérébrale fait saillie au dehors.

Il ne parle plus, mais il a encore toute sa

connaissance. Sa jolie figure imberbe n'est pas déformée, elle exprime, d'une tension émouvante, surhumaine, l'amour de la vie. Ses yeux bleus, ses yeux d'enfant accrochent leur supplication aux personnes qui s'approchent : « Ne me laissez pas mourir; je me suis battu pour vous; j'ai été bien brave, allez!... Avez-vous appelé maman?... Je veux maman!... »

Quelle tristesse! Le premier blessé qui succombe dans le service du docteur Leduc, il faut que ce soit cet enfant! Mais enfin, voyons, n'y a-t-il pas le moindre espoir? Il y a cette dérision : s'il survivait à l'opération, il serait sauvé; seulement on ne peut pas toucher à la hernie sans déterminer la mort.

*
*
*

— Ce sera pour trois heures, a dit le docteur.

A trois heures et demie, une rumeur court d'étage en étage, aux quatre bouts de l'hôpital : cette fois, c'est un miracle, un vrai, — comme une apparition de la Vierge, — le docteur Leduc a travaillé en riant tout seul, d'un gloussement ininterrompu, sans desserrer la bouche.

tant et si bien que (l'on ne sait pas comment ça s'est fait, puisque c'était impossible, mais enfin le résultat est là) : il a sauvé le petit blessé.

Tout le personnel médical, ébahi de curiosité, envahit la chambre d'opérations : le rescapé, à demi-étendu sur une chaise longue, commence déjà à reprendre l'usage de la parole. Alors quoi?... Comment?... Qu'est-ce qu'il y a eu?...

Ah! voilà...

Dans un coin sont blotties les trois infirmières : sœur Ursule, Mademoiselle Blon-Coligny, Mademoiselle Rachel Valdès; elles se regardent comme étonnées elles-mêmes d'avoir survécu; des larmes mouillent leur sourire craintif; elles tremblent comme des opérées, sans trouver à poser leurs yeux effarouchés. C'est que... c'est que...

N'est-ce pas, l'heure approchait. Les trois saintes ont senti qu'elles ne devaient pas laisser mourir le malheureux enfant sans faire une tentative désespérée, sans offrir, sans sacrifier tout ce qu'elles pouvaient, tout ce qu'elles avaient...

Le docteur s'apprêtait... peut-être que s'il avait une griserie sans pareille, il atteindrait au miracle, à l'impossible; et puisque, paraît-il,

tout au monde n'est qu'influence de sexe, peut-être que, par une immolation d'innocence, elles allaient le diviniser.

Alors, elles se sont prises par la main, les trois saintes. Toute leur chasteté palpitant à leur front, tout le pur, le féminin, l'inviolé d'elles frémissant à leur visage, elles sont entrées dans la pharmacie.

Et là, éperdues, hagardes, cramponnées, elles ont tenu jusqu'au bout, la religieuse, la bourgeoise, l'intellectuelle, — plus héroïque l'une, plus héroïque l'autre, — elles ont subi, jusqu'à l'éclat final, l'histoire attentatoire de l'Invalide à la cheville de bois.

LES AMES LOYALES

Tout se tient : nous nous battons pour le plus bel idéal. — pour la cause de la justice et de la civilisation; — par suite, l'on constate chez nous un admirable progrès de la moralité publique. Chacun éprouve le besoin de mettre d'accord la vie et les principes.

Par exemple, depuis la guerre, d'un bout du pays à l'autre, les unions précaires se régularisent par le mariage. Et l'intérêt matériel ne guide nullement les contractants : ils obéissent à un souci de bon ordre et aussi à un sentiment généreux de protection réciproque. On veut être meilleur, on veut se montrer digne de la grande Histoire.

* * *

Faulette Minot est mère d'un enfant de trois ans, elle a vingt-deux ans; une petite brune jolie, fine, mais légèrement disgraciée — une

coxalgie mal soignée lui a laissé cette difformité : la hanche déviée, une épaule plus haute que l'autre.

Elle a l'air loyal comme certaines gens ont l'air bête, c'est quelque chose de criant. Et précisément parce qu'elle porte sa loyauté visible comme de l'argent dans la main ouverte, elle s'est fait attraper.

Un beau parleur s'est présenté à elle, jurant ses grands dieux qu'il la recherchait pour le bon motif, — que dis-je? plus que pour le bon motif : non seulement il avait en vue le mariage, mais il n'en envisageait que les fins supérieures; s'il prenait femme, c'était, avant tout, pour avoir des enfants. Et voilà bien pourquoi un léger défaut physique ne le rebutait pas, — qu'importent les dons fragiles de la nature!

— Vous ferez une mère de famille aussi bien qu'une autre.

— Je le pense.

Au bout de quelque temps, le bon apôtre avait paru soucieux. Ses protestations captieuses avaient porté sur un autre point : évidemment il supposait bien que Paulette était aussi apte qu'une autre à la maternité, — oui,

il avait confiance, — mais enfin, tout de même... Bref, il avait amené l'innocente à croire qu'en toute honnêteté, elle devait une garantie avant le mariage. Qu'elle devait « faire une concession » qui n'aurait pas été nécessaire si elle avait été bien constituée. Seulement, une fois la preuve acquise de son aptitude à la maternité, il avait renoncé, lui, à son grand projet de paternité.

Paulette s'était mise bravement à élever son enfant, sans même se plaindre.

*
* *

Mais voici la guerre.

Paulette prend Toto par la main et va se présenter au bureau des mariages.

— Monsieur, je viens pour la régularisation de mon enfant.

— Bien. Ces papiers suffisent pour vous, il faudra ceux du futur.

— Oh! monsieur, le père est disparu, je n'en ai aucune nouvelle.

— Alors?...

— Alors, je vois mes voisines qui reviennent de la mairie avec un livret de famille où leur

enfant est inscrit, je demande la même chose. Puisque voici le petit, et puisque j'ai des lettres du père, signées de son nom, et aussi comme en ce moment on simplifie les formalités, je pensais que vous pourriez...

Pour les bonnes gens de cet arrondissement excentrique, « le monsieur de la mairie » préposé aux mariages est un personnage omnipotent, qui réunit en lui les attributions du juge, du confesseur, du législateur, du pouvoir exécutif, — à qui l'on peut demander conseil, appui, absolution, entremise, — tout.

Aussi l'employé — un vieil homme chevelu, à tête de poète — essaie-t-il en vain de démontrer à Paulette l'impossibilité d'un mariage sans mari. Elle s'obstine posément :

— Je gagne ma vie, — je suis repasseuse... Le petit joue sur le trottoir devant la boutique de la patronne, quand il fait beau; sans ça, il reste sous l'établi avec le chat. Ce n'est donc pas pour moi que je réclame, c'est pour lui...

L'employé, au cours de sa longue carrière, en est arrivé à pratiquer cette pitié : même quand il s'agit de l'impossible, ou plutôt *surtout* quand il s'agit de l'impossible, ne jamais

prononcer de refus définitif, ne jamais enlever complètement aux malheureux l'indispensable espoir.

Comme Paulette ne s'en va pas, il use du procédé ordinaire : les yeux au plafond, il semble chercher, réfléchir, puis, sur un ton évasif :

— Écoutez, vous reviendrez... Je vous convoquerai..., on verra...

*
* * *

Ce jour même, apparaît dans son bureau un artilleur d'une trentaine d'années, l'air d'un Bourguignon à la figure joviale, ouverte :

— Les mariages, s'il vous plaît ?

— C'est ici.

— Je m'appelle Horace Langret, j'ai quinze jours de convalescence avant de retourner au front, — et vous savez, ça chauffe dur, là-bas, — mais c'est notre bon droit qui triomphe. Alors, puisque l'on va remettre tout en ordre dans le monde entier, j'ai donc voulu profiter de ces quelques jours pour en faire autant. J'avais une personne que je connaissais, à qui je viens d'aller dire que c'était l'occasion de

nous marier, — voilà qu'elle ne veut plus, sous prétexte que depuis des mois que je suis parti, elle s'est fiancée à un autre...

L'employé ne demande même pas : « Alors, qu'est-ce que vous voulez? », car évidemment, Horace ne sait pas au juste; il veut, il veut..., qu'il a besoin de parler au monsieur de la mairie.

— Eh bien, faites comme cette personne : épousez-en une autre.

— C'est que je n'en connais pas.

— Écoutez, j'en connais peut-être une... Elle a un défaut physique, une déviation de la taille..., oh! mais attendez! Comme compensation, elle a un enfant de trois ans, un vrai petit amour: de plus, elle gagne sa vie.

— Alors, si elle gagne sa vie et si elle a un joli enfant, elle n'a pas besoin de moi.

L'employé a fait l'article à contre-sens. Horace veut qu'il y ait un motif louable et généreux à son mariage. Toutefois, il ne s'en va pas, lui non plus.

— Écoutez, revenez demain... on verra...



Et, ma foi, l'employé met Horace en présence de Paulette accompagnée de Toto.

Mais il regrette bien vite cette charitable invention, car les deux personnages posés sur une chaise ne trouvent pas un mot à se dire, — ils s'appliquent à le regarder fixement dans l'attente d'une solution satisfaisante qui viendra de lui seul. Or lui-même, après avoir commenté la situation et reconnu qu'elle était délicate, qu'il y avait lieu à réflexion de part et d'autre, ne sait vraiment plus quoi ajouter. La sueur lui perle au front : comment va-t-il sortir de là !

Toto seul est tout à fait à son aise ; quand il a suffisamment inspecté les quatre coins du bureau, il se campe devant Horace et lui frappe sur le genou.

— **J'veux un mouton.**

Sa mère intervient en manière d'excuse :

— C'est un mouton qu'il a vu au bazar.

Dans les cas désespérés, on s'accroche à n'importe quoi ; l'employé s'adresse précipitamment à Horace :

— Voilà une considération qui justifierait

amplement le mariage : aujourd'hui, ce petit veut un mouton, ensuite ce sera autre chose — jusqu'à ce qu'il soit élevé...

Le brusque éblouissement de l'évidence.

— Oui, dit Horace émerveillé, comme ça, j'aurais un motif à me marier : à cause des choses qu'il voudra, cet enfant, et qui me regarderont plutôt que sa mère.

Paulette aussi bâille d'un air admiratif.

Mais, tout aussitôt, nouveau malaise, nouvelle attente d'une solution qui incombe encore au monsieur de la mairie. Vu le temps nécessaire pour les formalités, Horace rejoindra l'armée au lendemain du mariage, — lui et Paulette ont cette impression qu'il ne peut y avoir entre eux qu'un accord légal, et qu'ils ne sauraient honnêtement cohabiter ensemble pour quelques heures.

— Bien entendu, déclare l'employé, pour l'instant, il ne s'agit que de l'inscription du petit sur le livret de famille; votre mise en ménage n'aura lieu qu'après la guerre.

A la bonne heure! Ils osent respirer, — leur sens de la moralité est satisfait.



La cérémonie à la mairie.

L'employé a bien voulu être un des témoins du marié, avec qui, à l'entrée, il échange un clignement amical. Seulement, comme il doit lire l'acte, debout devant un pupitre, auprès du maire, on permet à Toto d'occuper le deuxième fauteuil, à droite du marié.

Toto suit avec beaucoup d'intérêt la lecture du document qui contient sa légitimation, puis la lecture du code. Il redouble d'attention quand Monsieur le Maire demande aux futurs époux s'ils veulent se prendre pour mari et pour femme. Puis, ma foi, l'union prononcée au nom de la loi, Toto profite du silence pour s'adresser à son tour à ce monsieur si obligeant :

— J'veux un mouton.

Le maire, par habitude, porte vers l'employé le regard interrogateur qui signifie : « Vous avez entendu? Pouvons-nous faire droit? » L'employé, par habitude aussi, répond : « Parfaitement, Monsieur le Maire », — et il tire un objet de dessous son pupitre :

— Voici, mon petit...

Le maire, après des milliers de célébrations

nuptiales, est un officiant que nul incident ne peut étonner. Il se met donc simplement à examiner le couple nouveau encore assis devant lui; aussitôt il secoue la tête avec admiration, comme on fait devant un tableau de maître : il vient certainement de célébrer un de ses plus beaux mariages.

Horace et Paulette avaient prononcé le « oui » pour le livret de famille, sans le moindre sentiment; c'était bien uniquement la loi qui déclarait leur union accomplie. Mais voici Toto qui serre le mouton dans ses bras. Les mariés se tournent l'un vers l'autre, leurs visages s'attendrissent, la clarté de l'un se mire dans la clarté de l'autre. A la loyauté comme palpable de Paulette, répond, comme tangible aussi, celle d'Horace : « Vous voyez, il en sera comme nous avons convenu — je commence par le mouton... »

Dès lors, ils se connaissent à jamais — leurs deux âmes sont vraiment unies par le mariage. Il ne s'agit plus d'un accord fragile, précaire. — ils peuvent se séparer : lui, repartir à la guerre, elle, retourner à son ouvrage... Dans la candeur de leur sourire, ils ont fait échange de l'éternel.

COMMISSIONS DE NOËL

Un après-midi de décembre, dans un quartier peuplé au bout de Paris. Le préau de l'école maternelle, un vieux local administratif, gris et nu, avec des piliers de fonte et des hauts vasistas. On a réuni là une soixantaine de « grands », filles et garçons, âgés de cinq à six ans, et dont l'aspect minable s'harmonise parfaitement avec la purée du décor.

Ils sont rangés sur des bancs et tendent leurs regards vers le couloir du fond qui conduit au bureau de la directrice. Attention ! La voici qui apparaît en compagnie d'une belle dame, souriante, jeune et toute parée de fourrures.

— Silence !... Il y a assez longtemps que les papas font des surprises aux enfants le jour de Noël, — cette année, nous changeons : à chacun son tour... Écoutez, mes enfants... chacun de vous va envoyer un cadeau de Noël à son papa qui est à la guerre. Madame de Monrenard, que vous voyez auprès de moi, vient tout exprès

pour inscrire vos commissions et elle se chargera de les faire porter à leur adresse. La mairie où vos mamans touchent leurs indemnités nous a fourni tous les renseignements nécessaires.

Munie d'un carnet et d'un stylographe, la dame s'assied devant une table.

*
x v

Tout de suite une observation s'impose : chaque enfant, d'un mot, révèle sa situation, l'histoire de ses parents. Les commandes formulées expriment l'état et la vertu du peuple, ses détresses et ses tendresses, le positif et le rêveur.

Bien entendu, c'est la brave insouciance, la généreuse imprévoyance qui s'affiche tout d'abord. Le premier qui parle est un garçon à l'air gouailleur et cocardier ; il désire envoyer à son papa des cigarettes. Et il entraîne à sa suite tout un lot de camarades à l'imagination superficielle, à l'esprit imitateur, qui demandent la même chose que lui : du tabac, des pipes.

Mais ensuite, combien a de valeur le dire des autres enfants qui ne se laissent pas influen-

cer, le dire personnel, réfractaire à l'instigation moutonnaire.

Voici Riquet, un petit vieux de cinq ans, aux pommettes saillantes, frileux, ratatiné, — tout en frissonnant, les yeux dilatés, il souhaite pour son papa cette chose de rêve que les anges doivent avoir dans le ciel : un tricot.

Puis s'avance un autre avorton, à figure pointue, le sang si pauvre que le bout de son nez seul est un peu rose, on dirait qu'il sort de dessous une roche qui l'écrasait, il voit enfin la lumière du jour, son cœur bat trop, il souffle avant de parler : à son papa, madame, il veut envoyer « de l'argent ».

Et l'on se représente le malheureux mobilisé qui est parti la poche vide. On entend les douloureuses réflexions de la femme : « Dire qu'il est là-bas sans un sou ! » On devine l'irréalisable envie qu'elle a fait partager à l'enfant : « Si seulement je pouvais lui envoyer un peu d'argent ! »

*
*
*

Suzette, frisée, drôlette, un profil de chèvre, montre des mollets nus, minces comme des bougies ; il lui manque aussi de la chair et de

la chaleur à elle. Mais ça n'a aucune importance. On se rend compte : ses parents ne sont pas mariés, ils en profitent, ces irrespectueux, pour faire un ménage tout plein sentimental. Et Suzette transpose les exclamations émues de sa mère aux soirs de jeûne : « Ah ! tout m'est égal, pourvu que je reçoive des nouvelles souvent, bien souvent ! » — Les mains croisées, d'un ton d'affection dévotieuse, elle demande comme envoi : « des affaires pour écrire, du papier à lettre, des cartes postales, un crayon ».



Embarras. Loulou, un bon vivant à face ronde, n'a pas de papa ; il affirme avec indifférence qu'il n'en a jamais eu ; à quoi que ça sert ? Cependant il ne veut pas être traité autrement que les camarades, il s'avance près de la table :

— Je pourrais demander pour Rosier qui est malade.

En effet ! Si Rosier est absent, ce n'est pas un motif pour que son père ne reçoive rien. Et dans cette idée de Loulou on reconnaît l'obligance mutuelle entre locataires du même

palier, la solidarité des mères qui se remplacent les unes les autres.

— Alors tu le connais, son père à Rosier; qu'est-ce qu'il fait ?

— Non, j' le connais pas; j' sais qu'il l' bat des fois.

— Passons. Si Rosier était là, qu'est-ce que tu crois qu'il voudrait envoyer à son papa ?

Sans doute, Loulou est gourmand et choisit comme pour lui-même :

— Du chocolat.

Toutefois — sait-on la quantité de malice contenue dans l'âme enfantine ! — Loulou accompagne sa réponse d'un sourire de coin, d'un haussement d'épaules : c'est peut-être une leçon ironique pour le papa de Rosier, peut-être une réminiscence de ces réconciliations-express pratiquées par Mademoiselle : « Il l'a battu, c'est un vilain, il ne le fera plus... embrassez-vous ».

La nichée de souris ! Ce sont les trois petites Lambert que l'on ne sépare jamais, menues, propres, avec des museaux vifs et curieux.

L'aînée s'approche, l'air posé, un peu ma-

niérée ; elle regrette beaucoup, mais elle a mieux que toutes les richesses de la dame :

— Merci, madame, maman y avait déjà pensé, au Noël de papa : ce sera un petit frère, qu'il trouvera en revenant.

Évidemment, toute générosité est éclipsée par un tel cadeau, mais, ma foi, on enverra tout de même quelque chose. L'ainée, bien contente, lance un coup d'œil vers les pattes de souris, un coup d'œil de ménagère continuellement préoccupée par l'usure la plus ruineuse dans les familles :

— Alors, madame, des chaussures pour papa, s'il vous plaît.

Ces dames échangent des signes de connivence.

Benoît ne sait pas que son père a été tué : on doit donc le laisser parler comme les camarades. C'est le type de l'enfant sage, pas bruyant, qui ne déchire pas ses vêtements, visage régulier, cheveux ras à l'ordonnance, il garde la croix d'un bout de l'année à l'autre.

Il a vu pleurer sa mère, et il a l'obscur pressen-

timent d'une réalité avec laquelle ça n'irait pas, l'envoi de tabac ou de chocolat.

Son choix n'est pas fait. Selon son habitude d'écolier docile, avant de parler, il consulte du regard Mademoiselle et Madame la directrice : leur front est grave et fier. Aussitôt, l'on dirait que sa figure à lui comprend et répète ; il sollicite :

— Si vous vouliez porter ma croix à papa, madame.

* * *

Ninie a l'air bien portant et pas malheureux. Elle, c'est sa mère qui est morte. Un des drames de la mobilisation : le saisissement à « tourné le sang » de la femme déjà malade.

Ninie, confiée par l'Assistance à des voisins qui la soignent bien, n'a qu'un chagrin d'enfant vague et intermittent. Or, voici que le fait de penser à son papa enfonce en elle ce sentiment que sa maman n'est plus là. Elle regarde la dame et reste muette.

— Tu ne trouves rien ?

Ninie baisse les yeux, comme si elle répondait : « Sa femme est morte, à cet homme, quoi diable allez-vous lui offrir ? »

— Je vois, dit la dame, tu n'oses pas...
Allons, tu veux envoyer à ton papa...

Ninie soulevant les paupières :

— Sa petite fille.

Et, pas d'erreur, il ne s'agit pas d'un portrait, il s'agit bel et bien de porter la petite fille à embrasser à son papa.

Geste impuissant de Mademoiselle et de la directrice. Mais la dame :

— Pardon, je consens.

Instantanément tous les enfants comprennent ; ils battent des mains, ils ont le sentiment d'une compensation au sort injuste, ils voient avec ravissement une auto filer le long des routes.

— Attendez, attendez, monsieur le militaire, vous avez encore à Paris quelqu'un qui vous aime bien...

*
* *

La dame se lève pour s'en aller et l'on a cette impression que, dans son manchon où est le carnet des commandes, et aussi dans toute sa personne, elle emporte les cadeaux à distribuer aux papas. Mais on dirait qu'il y a encore une commission à lui confier : tandis qu'elle

s'éloigne lentement, en parlant à la directrice, les enfants se penchent, allongent le cou vers elle, la bouche ouverte, la figure tendue. Et, sur le seuil, comme elle se retourne une dernière fois, c'est l'aînée des trois souris qui traduit l'impulsion générale : d'un geste naturel, comme si elle prenait effectivement quelque chose pour le remettre à la dame, elle porte la main à sa bouche et envoie tout son cœur.

Aussitôt, les autres enfants refont ensemble son geste ailé, son bruit joli de petit bec :

— Voilà! voilà! madame! emportez bien cela aussi, cette chère caresse, « cette bonne bise » qui s'envolera du beau Noël de nos papas.

LA MAMAN

— Oui, mademoiselle, de l'eau oxygénée, s'il vous plaît... Je vais lui défaire son pansement.

C'est égal, on peut dire que j'ai été la plus mal partagée dans l'attribution des blessés : quel sauvage celui-ci ! Pas un mot de français. De quelle Westphalie, de quelle Poméranie vient-il?... Qu'est-ce qu'il faisait de son métier?... Un apache, peut-être... Oui, oui, tu peux me contempler avec tes calots immobiles, tu n'es qu'un sale apache, voleur et assassin.

Oh ! doucement, mademoiselle, je vous en prie... vos mouvements sont trop saccadés, vous lui faites mal, j'en ai des crispations...

Ce sale individu !... n'est-ce pas une ironie abominable : mon fils a été blessé par une main allemande, non seulement je ne peux pas aller le soigner, mais je suis forcée de soigner un meurtrier allemand !... Attends un peu, je

L'en ficherai, moi, du dévouement, des précautions...

S'il vous plaît, mademoiselle, ne nous pressons pas... na... na... laissez-moi faire...

Ces odieux brigands n'ont même pas le cœur de ramasser leurs blessés!... En temps de paix, déjà, ils nous supplantaient dans notre propre pays, et aujourd'hui encore en voilà un qui prend la place d'un soldat français... Si ce n'est pas révoltant...

Oh! mademoiselle, je vous en supplie, vous me faites mal! je vous jure, c'est moi qui vais crier si vous ne le tamponnez pas plus légèrement...

Combien en as-tu tué des nôtres?... C'est peut-être toi, misérable, qui as blessé mon fils... Et dire que je n'ai même pas ce soulagement qu'il comprenne mes malédictions!... Admirez plutôt son état de somnolence, monsieur repose, les paupières à demi baissées...

Profitons-en, mademoiselle, je vais continuer de vous lire la lettre de mon fils.

« ... Moi qui étais déjà enflammé par ce sentiment : l'affection aux miens, à l'ensemble des gens, des choses de mon pays, alors une sainte furie a soulevé tout mon être. à celle

pensée que des barbares fourbes et féroces viendraient porter le meurtre et la ruine chez nous, sans un juste prétexte... Car, il n'y a pas d'erreur, va ! l'essentiel de notre tempérament, c'est bien la révolte contre l'injuste...

« Ceci dit, je suis contrarié par cette communication de mon capitaine si flatteuse pour ma bravoure intrépide. Je ne voudrais pas me parer d'un héroïsme usurpé. Et il ne faut pas non plus que tu te trompes sur la gravité de ma blessure, en te référant au bulletin qui note de la fièvre, de l'insomnie.

« Écoute, mère chérie, j'ai un aveu à faire, que je ne puis faire à personne d'autre qu'à toi, pas même au docteur qui me questionne attentivement. Ce n'est pas ma blessure qui m'empêche de dormir, un autre lancinement est en moi et les potions n'y peuvent rien... la cause de mon insomnie fiévreuse, c'est que j'ai transpercé un homme à la baïonnette... je me suis senti tuer...

« Bien sûr, je t'entends : il le fallait ! Et tu vas tout de suite excuser mon état de sensibilité : les bêtes de nos halliers, cerfs et chevreuils, ont bien des larmes qui émeuvent les chasseurs...

« Que veux-tu !... A peine assoupi, je bondis vers l'ennemi, l'homme bondit aussi, c'est moi qui l'atteins, et alors nos yeux se rencontrent...

« Est-ce qu'un regard qui meurt ne contient pas tous les regards humains ?

« Parfois, c'est un épouvantable adieu : l'homme pleure sa maison, ses parents, son village... Parfois, c'est un regard immense de malheureux : dans l'instant d'expirer, l'homme revoit d'un trait sa pauvre chienne de vie...

« Parfois, dans un centième de seconde, nous avons le temps de penser, il hésite : frapperons-nous ? il espère, à ma figure songeuse, que je ne frapperai pas...

« Parfois, son regard s'emplit d'une interrogation désespérée... Si tu savais, maman : de ma toute petite enfance, j'ai gardé certaine vision de toi qui m'émeut encore. Après quelque sottise, tes doux yeux pensifs m'ont exprimé leur affliction : « comment ! toi... toi, tu as fait cela... toi que j'aime si bien, en qui j'avais tant confiance... » Parfois, lui aussi, il montre cet irréparable étonnement de pardon et de désolation : « comment ! toi... pourquoi ? pourquoi ? »

*
*
*

Qu'est-ce qu'il a à remuer dans son lit, celui-là!... Hein, mademoiselle, jamais un individu de cette espèce n'atteindra à un tel pathétique d'honneur et de bonté! Mon pauvre enfant a perdu la paix de ses nuits, parce qu'un ennemi, dans l'éclair de sa mort, l'a peut-être pris pour un barbare sans pensée, sans humanité... sais-je moi, parce que le spectre de la Justice pure visite sa conscience...

Mais, permettez, voici quelqu'un qui entre.

*
*
*

Vrai, monsieur, vous connaissez l'allemand. Oh! je vous en prie, demandez-lui son pays, son métier.

... Ah! un Bavarois... vingt ans... il était typographe...

... il dit qu'il me remercie?... Je n'en veux pas de son remerciement, je n'y ai aucun droit, il a tout juste de moi les soins que je donnerais à une bête égarée.

... Quoi? quoi? « Je suis un spécimen de la plus noble race. » Voyez-vous le cuistre, la

pédanterie tudesque... spécimen, toi-même, imbécile !

... Quoi encore ? « Il éprouve une grande consolation, parce que cette chance lui est échue de n'avoir pas tué... » Faites-le taire ! faites-le taire ! ce misérable a l'âme tellement basse qu'il se figure avoir besoin de plaider l'innocence pour qu'on le traite avec miséricorde... Et dites-lui donc, monsieur, qu'il en a menti !... Les soldats reçoivent des projectiles sans voir l'ennemi, sans être vu de lui, s'il a tiré un seul coup de fusil, sa parole est une imposture...

Évidemment, je ne vous force pas... au revoir, monsieur, au revoir...

*
* *

Cet imposteur ! Vous comprenez, mademoiselle, il a deviné que cette lettre était de mon fils... Mais mon bonhomme, quand bien même tu n'aurais pas tué, ça ne te donnerait pas l'avantage sur lui... Si tu n'as pas tué, c'est que tu étais trop lâche pour le faire, c'est que ton cœur de boue n'était capable d'aucun transport, d'aucun enthousiasme.

Et soit ! tu as dit vrai, qu'est-ce que ça prouve ! Il ne suffit pas de n'avoir pas volé pour être un galant homme... Mon fils a tué, n'empêche qu'il est bon, humain, généreux... il *aime* plus que toi, et je suis fier de lui. Et toi, l'inoffensif, tu as l'âme abjecte et cruelle, avec tes mains nettes de sang, tu n'es qu'un lâche gremlin, et je te méprise!...

Mais voyons, mais voyons, mademoiselle, qu'est-ce qu'il a ? Il a peur!... Il se laisse aller?... il pleure?... Arrangeons-le, mademoiselle, plaçons les oreillers plus haut... Ah ! mon Dieu, des suffocations d'enfant qui a un gros chagrin... Vous croyez?... maman!... c'est le déliré... n'est-ce pas, il appelle maman?... allons, allons, méchant enfant... ah, mais non ! qu'est-ce que je viens de faire!... C'est sans le vouloir, je vous jure, mademoiselle, parce qu'il tendait vers moi sa misérable figure... Je ne sais pas... une hallucination... J'ai pensé à mon fils... Mais comme le voici calmé, comme la paix du ciel semble descendre sur lui!...

Et moi, et moi... oh ! mon dieu, regardez donc comme je suis désarmée !... J'ai beau vouloir, j'ai beau chercher... l'on dirait que je n'ai

plus qu'un pauvre instinct de mère, un pauvre instinct asservi à la souffrance, et qui ne peut pas... j'ai beau me tordre les mains... non, qui ne peut pas distinguer entre les sanglots humains...

LE CHER IDÉAL

Le petit Paul est toujours malade.

— Fièvre maligne, dit le docteur, — à cet âge fragile de sept ans, la guerre a trop agi sur lui.

Il a toujours été un enfant délicat, — effet d'hérédité : son père, un savant ingénieur, est mort d'une méningite causée par le surmenage, quelque temps même avant sa naissance.

Sa mère l'a élevé avec des précautions infinies, dans la petite ville bourgeoise, riante et calme, où elle vivait d'un modeste commerce de journaux et de papeterie, auquel était adjoint un cabinet de lecture.

Il a fait un petit garçon à figure de fille, encadrée de boucles dorées, un peu trop allongée, un peu trop pâle. Sa bonne, pour toute sortie, le conduisait sur le cours planté d'arbres, d'où il apercevait la devanture garnie de publications illustrées. Sa maman devait

venir sur le pas de la porte lui faire signe, à chaque instant : « je suis là, je te vois... »

A vivre dans la société de grandes personnes amies des livres, il s'est imprégné de leur sérieux et de leur expérience. Son intelligence cultivée comme dans une serre a été d'une extrême précocité. Tout en réclamant continuellement la protection maternelle, il a senti d'autre part combien sa mère elle-même avait besoin de lui, — et qu'il était sa compagne indispensable, et qu'il serait dans l'avenir son soutien, son défenseur. Et même, il n'a pas été sans surveiller avec jalousie les regards masculins qui s'attachaient trop attentivement à sa jolie maman, mince, fine, élégante, pareille à quelque blonde princesse de conte de fée.

*
* * *

Puis, la guerre déclarée, l'on s'est aperçu que petit Paul se rendait compte de la tragique situation. Il savait écouter les gens réfléchis, il discernait les impressions de chacun à la voix, aux jeux de la physionomie; les journaux étaient là, il lisait et il questionnait.

Ainsi a commencé l'excès fiévreux.

Petit Paul a d'abord éprouvé dans son cœur cet attentat à l'humanité que constituait la guerre par elle-même, substituant à la loi d'être bon et d'aimer la loi de haïr et de détruire. Puis, l'angoisse de la cité, voisine de la frontière, est passée en lui; il a, comme tout le monde, cherché à scruter l'horizon, à entendre les lointaines rumeurs; il est resté, la nuit, les yeux ouverts, à méditer.

Et à mesure que le danger s'est approché de l'agglomération inoffensive et impuissante, petit Paul a eu cette impression que la Justice était suspendue, que le Bien ne comptait plus, n'avait plus raison, — alors, chose affreuse, il a senti s'en aller de lui sa confiance en la vie, sa croyance au vrai, ce je ne sais quoi d'indispensable à l'être humain pour qu'il puisse vouloir, agir, se guider.

Il a porté dans sa frêle enveloppe d'enfant un instinct d'homme naufragé, sans boussole. Il a compris qu'il faudrait s'enfuir, abandonner tout ce qu'on possédait; que sa maman serait, avec lui, une épave, — une pauvre veuve sans ressources, sans domicile.

Et quand s'est formé le lamentable troupeau des réfugiés — quand sont venues les terreurs,

les privations, les cruelles fatigues, petit Paul a souffert aussi pour les autres mères, pour les autres enfants, — là encore, il a trop palpité, trop douloureusement vécu.

*
* * *

A Paris, le médecin a pensé que l'école offrirait une distraction favorable à sa santé.

Et, de fait, petit Paul a été content d'aller se mêler à la population enfantine du quartier ouvrier qui remplaçait sa ville natale. On a coupé ses boucles dorées et comme ses souliers fins étaient percés, ça l'a amusé de mettre de grosses galoches pareilles à celles des camarades. Mais, par ailleurs, il a trouvé bien triste de laisser, pendant la journée entière, sa maman toute seule, enfermée dans une chambre, en haut d'une grande vilaine maison, — sa maman, vieillie, maigrie, et qui devait coudre sans répit des pèlerines pour les soldats.

Et malgré qu'il prît un intérêt passionné aux débats scolaires, il n'a pas recouvré l'appétit, il a continué d'avoir les yeux trop brillants, les pommettes rouges, les mains brûlantes. Au bout de quelques semaines, il a fallu essayer du repos complet, le garder couché.



C'est la fin de la journée.

Petit Paul, immobile dans son lit, observe des yeux sa mère qui est debout près de la fenêtre à guetter la venue du docteur et qui reste bien longtemps silencieuse, la figure tournée. Il songe intérieurement, tel un grand malade parti à revivre son passé, à mettre de l'ordre dans ses souvenirs.

Il revoit, dans le lointain déjà, l'école où il a été si fraternellement accueilli. Comme les grands et les petits lui ont fait fête à la première récréation ! C'était à qui lui demanderait son nom, à qui lui donnerait une poignée de main, à qui sortirait de sa poche quelque offrande inattendue.

Ceux qui n'avaient aucune richesse disponible pour le moment s'évertuaient en royales promesses :

— Bientôt, mon vieux, j'aurai un bonbon, ou un sou peut-être, ce sera pour toi !

Gustin avait marché près de lui, le bras autour de sa taille :

— Si t'as plus de maison, plus de lit, rien.
— faut venir chez nous. Moi et mes deux petits

frères, ça fait trois; eh bien! figure-toi, on a deux lits! alors, tu vois, y a juste encore une place...

Petit Paul avait refusé avec beaucoup de remerciements les précieux bouts de fer et de bois, les vieilles plumes, les osselets, les éclats de porcelaine qui auraient percé sa poche minuscule. Pourtant, il avait été obligé d'accepter le plumier de Benoît, un pauvre aux joues affamées, au tablier mal raccommodé. C'était le plus minable de l'école, — mais il avait été si heureux d'être un instant le plus riche de tous! Il s'était avancé tout rayonnant, avec un geste magnifique, une bouche épanouie d'infinie générosité :

— Tiens! petit Paul, prends-le, — c'est madame Poincaré qui me l'a donné!

Il était là, sur la cheminée, le superbe plumier.

Mais ce sont les grands qu'il fallait voir, dans la cour, s'occuper de petit Paul et veiller à ce qu'il ne restât pas en dehors du jeu. Dans la bataille de la Marne, par exemple, comme il ne pouvait pas courir, chacun, à tour de rôle, le prenait sur ses épaules pour faire la charge de cavalerie.

Toutefois, le meilleur souvenir, c'est encore

la classe : Mademoiselle à son bureau, — une mademoiselle avec des cheveux noirs, avec des yeux noirs, un corsage noir. On est forcé de la regarder tout le temps, — on trouve qu'elle est belle, qu'elle vous aime bien et qu'il faut bien l'écouter.

Chaque jour, elle racontait des histoires au sujet de la guerre, — des histoires d'autrefois et de maintenant. Comme les yeux luisaient, comme les fronts se redressaient quand elle parlait de l'Honneur, du Droit, de la Justice, — comme les cœurs battaient quand elle disait les fiers espoirs de l'avenir!

Et ces belles poésies qu'elle apprenait à ses élèves! A ce propos, le petit Paul avait même remarqué une chose bien étonnante : celui qui montait au bureau pour réciter sa poésie, s'il la savait bien, — on aurait dit qu'il avait la voix et les gestes, et la figure, les airs de Mademoiselle, — et de l'entendre, ça vous faisait presque le même effet que d'entendre Mademoiselle.

Ainsi va la rêverie de petit Paul.

Tout à coup, dans l'éclairage pâissant de la fenêtre, il croit voir briller une perle à la joue de sa maman : si elle ne se retourne pas vers lui, c'est qu'elle pleure.

Aussitôt, une angoisse nouvelle naît en son cœur. S'il n'est plus là, un jour, — que deviendra sa maman? Est-ce qu'elle pleurera tout le temps? Si elle n'a plus son enfant à aimer, restera-t-elle abattue, sans rien qui la soutienne, sans rien qui lui fasse tout de même lever le front, regarder le ciel?

Petit Paul se demande quel secours, quelle consolation il pourrait bien inventer? Sa recherche a cette chère et navrante signification : quoi donner? quoi de précieux, d'attendrissant, d'éternel sortir de moi pour laisser à maman?

Quoi donner?... Mais oui, le remède à toute détresse, c'est « d'offrir ». Fût-on un pauvre enfant malade, étendu dans son lit, — si quelqu'un souffre près de vous, votre bonté d'âme devient quand même l'impulsion de donner.

Et voilà que petit Paul sourit pensivement ; il s'assure, les paupières baissées, de bien posséder sa trouvaille. Mais oui...

Alors, il réunit toutes ses forces, il s'assied en s'appuyant aux oreillers, il appelle :

— Maman, viens donc, prends la chaise à côté de moi.

Sa mignonne figure s'éclaire de grave et délicate autorité :

— Fais bien attention, ne pense pas à autre chose...

Et voilà qu'il lui vient adorablement la voix, la palpitation, la flamme de Mademoiselle :

— Écoute, petite maman, — veux-tu que je te récite : « Notre bonne France... » ?

L'INSENSIBLE

— Juste! monsieur, je vais sur mes trente ans, — et vous pouvez trouver que j'ai le teint coloré d'un Bourguignon; je suis du Morvan, à la lisière de la Bourgogne... Les anciens de chez nous portent la moustache et la barbiche, alors je fais comme eux... Oh! je connais mon portrait, — n'essayez pas de me flatter. Mes yeux paraissent vifs, surtout parce qu'ils sont enfoncés, — et en fait de mâchoire énergique, je passe pour avoir la bouche gourmande: on veut même que mon nez large soit encore signe de gourmandise...

Quant à ça, vous vous trompez, si vous croyez que j'ai reçu beaucoup d'instruction: le certificat d'études, — voilà mon bagage, — en y ajoutant toutefois de la lecture et de l'observation, du bon sens... N'est-ce pas, je suis menuisier de campagne, faisant tous les travaux du bois, — charpente, ébénisterie, carrosserie au besoin, — alors, par la diversité des choses

qu'on nous demande, on apprend à réfléchir, à imaginer, — on finit par attraper du goût, des idées, du coup d'œil...

Maintenant pour ce qui est du caractère, — évidemment j'ai mon caractère...

Ainsi, le soir de la mobilisation, je réparais la voiture au boulanger, dans son hangar, le martelage m'avait empêché d'entendre les bruits du dehors — il a fallu que ma femme vienne me chercher... Eh bien, presque aussitôt, comme une horloge s'arrête, je me suis arrêté d'être sensible : il fallait partir le soir même, c'était le devoir qui n'admet pas de regret... J'ai rangé mes outils, compté un peu d'argent, — ma femme a préparé mes affaires, — on s'est embrassé... et allons-y gaiement!

Et plus ça a été, plus je me suis endurci.

Vous dites que je suis vraiment un héros à l'âme bien trempée, — pour avoir participé, sans peur ni faiblesse, à tant d'effroyables batailles... En voilà des grands mots!

Je suis soldat, voilà tout.

Quand vous m'avez demandé de vous raconter mes plus fortes émotions de la guerre, je l'ai déclaré nettement : « de l'émotion, il n'en faut pas. — et je me refuse à en avoir ».

Quoi?... Vous prétendez que tout le monde en éprouve bon gré, mal gré, — comme tout le monde est soumis à la sensation extérieure du chaud et du froid : l'émotion c'est un saisissement intérieur, — et qui laisse des impressions durables.

Mais voyons, vous ai-je dégoisé des impressions, moi!

En m'interrogeant, vous avez bien fait sortir de ma tête, — (si brouillée par les bombardements que je la croyais vide), — pas mal de souvenirs : les camarades tués, blessés, — le sang humain en ruisseaux, — les charges à la baïonnette, — les villages dévastés, — mais vous avez été épaté vous-même de ma tranquillité : « une petite phrase, comme négligente, pour chaque chose ». Ce sont vos propres termes...

Écoutez, — je ne voudrais pourtant pas me donner plus de mérite que je n'en ai réellement, — la vérité c'est que nous avons un officier d'une bravoure terrible, réfractaire à toute émotion, — et qu'il nous a rendus presque pareils à lui...

Le lieutenant Garnier, qu'il s'appelle, — le même âge que moi à peu près, — un Parisien

probablement, — mince, avec un faux air maladif, — une figure barbue, maigre, anguleuse. Vous parlez d'un type instruit! Il était professeur... de quoi? je ne sais pas, ma foi...

Il faut le voir faire son front menaçant et ses yeux d'acier. « Un soldat ressemble à un chirurgien. Le patient a beau hurler, essayer de se débattre, — le chirurgien poursuit son opération sans pitié, — et en somme le salut est là, uniquement, dans son insensibilité... »

Voilà mon maître, monsieur.

Certainement! je suis fier d'égaliser, sous certains rapports, la rudesse de mon lieutenant, — et le curieux de l'affaire c'est que lui, de son côté, je crois qu'il m'estime assez...

Non, non! il n'y a pas d'indiscrétion... Seulement c'est toute une histoire...

Après l'un des derniers grands combats en Argonne, le capitaine a donné l'ordre qu'un sergent de l'active, — en plus des infirmiers et majors, — accompagne les prisonniers blessés jusqu'à un embranchement de la ligne de Lyon, — figurez-vous, à 2 kilomètres de chez moi!

J'ai signalé au lieutenant Garnier cette coïn-

évidence extraordinaire, — notre compagnie était au repos pour deux jours, — il a bien voulu me désigner au capitaine.

Il faut vous dire qu'à la mobilisation, ma femme était près d'être maman. Et je savais par ses lettres, que l'accouchement s'était bien passé, que l'enfant était un garçon.

J'arrive donc, ayant trois heures à passer à la maison ; je revois mon intérieur tel que je l'avais laissé : la salle à manger, la chambre, les meubles, chaises, table, armoire, — rien de changé. Mais je vois aussi ce quelque chose qu'il n'y avait pas avant : un berceau, avec un petit enfant dedans, — un enfant de dix mois, déjà plein de connaissance, déjà « une personne » ayant de l'importance !... J'avais beau me figurer à l'avance comment il était, ce petit, — ça m'a saisi de le voir : je tremblais, je tremblais, je n'osais pas avancer...

Ma femme me poussait :

— Eh bien, voyons, c'est à toi, c'est ton fils...

Voilà précisément ce qui me bouleversait : penser que ce petit être, venu en mon absence et déjà si avancé dans la vie était pourtant à moi ! On aurait dit d'une richesse trop

belle, venue de succession, — je n'osais pas y toucher...

Et je sentais des choses à n'en plus finir : le temps long, long, écoulé depuis mon départ... Cet enfant à moi que je ne connaissais pas!... Censément, il y avait une part de mon existence qui aurait dû être dans mon village, qu'on avait transportée ailleurs... il y avait une lacune, — le passé ne se raccordait plus avec maintenant...

Quand enfin je l'ai pris dans mes mains, ça me fichait envie de rire et de pleurer. Je répétais : « le mien, le mien! à moi! C'est-il possible! »

Et ce goût que ça avait de l'embrasser... ce goût si nouveau, si inattendu, — et en même temps la douceur de sa petite chair était naturelle à mes lèvres, comme l'eau à la bouche quand on a soif...

Mais alors, ma femme s'était dépêchée de lui crier : « papa! voilà papa! »

Croiriez-vous qu'il s'est mis à rire, à remuer les bras dans une explosion de joie, — croiriez-vous qu'il avait l'air de me reconnaître!

Et ma femme qui riait aussi :

— Parbleu! bien sûr qu'il te reconnaît!... Je lui raconte papa tout le temps... Je le vois

bien, moi, sans que tu sois là... il te voit sur ma figure, dans mes yeux, à mes mains en l'air... papa c'est beau, c'est bon!... Ça fait clair... Ça fait heureux...

Je sanglotais, monsieur, je sanglotais...

Et puis, la salle à manger donne sur notre jardin par une porte, — et contre le mur du dehors, il y a un banc de pierre. A un moment, ma femme s'assied là, sous la vigne, pour donner le sein au petit. Moi j'avais l'air très occupé à examiner si les arbres auraient beaucoup de fruits cette année.

Elle se tenait immobile, les paupières baissées, la figure ciselée sans un défaut, comme une statue... le petit non plus ne bougeait pas, — le soleil passait à travers les feuilles et tombait sur sa tête blonde et sur la chair blanche de la poitrine... pas de bruit, pas de vent, — ça faisait un tableau... comme si, par exemple, on voulait représenter la force vivante, féconde, éternelle de la patrie.

Et comme l'enfant rassasié devait s'endormir, — la mère s'est mise à chanter, — oui! à chanter doucement, joliment, — et ça donnait aussi une idée de grandeur et d'éternité ..

Mais, sapristi, me voilà en extase et vous

attendez que je vous parle de mon lieutenant...

Dès mon retour, je lui rends compte de ma mission et lui, de son côté, il me pose des questions, sur le ton habituel, bref, autoritaire, — le vrai ton militaire, — mais qui vous paraîtrait brusque à vous.

— C'est bien!

Et tout aussitôt, changement de voix, de manière, de figure :

— Asseyez-vous donc, Meunier.

Il s'assied à côté de moi, tout près, il se penche et haletant, timide, en prière :

— Alors, vous avez vu le vôtre?... Vous l'avez pris, vous l'avez tenu dans vos bras?... Comment est-ce grand, un enfant de dix mois?... pas bien lourd, hein!... Est-ce qu'il babille un peu?... Est-ce qu'il a les traits façonnés?... Démêle-t-on déjà une ressemblance?...

Je réponds à ma façon, des choses toutes simples... Quel étonnement! mon lieutenant se penche de plus en plus, avance le nez, ouvre la bouche, écarquille les yeux, pour mieux happer mes paroles, — sa barbe tremblotte à son menton, et il fait : « ah! ah! » par secousses bondies de son cœur.

Puis, le voilà qui tressaille, qui m'agrippe par ma manche.

— C'est vrai?... un si petit enfant a déjà une conscience qui s'éveille?... et quand on appelle : papa, — il s'agite de bonheur !... C'est, dites-vous, qu'il voit son papa, — tout ce qu'il y a de beau, de bon, de brave, — sur la figure de sa maman... Et alors, il l'aime sans l'avoir vu, son papa... et s'il ne le voyait jamais, il l'aimerait quand même, toute sa vie !...

Là-dessus, — je ne sais pourquoi, le lieutenant m'a saisi les mains :

— Je vous remercie, Meunier... je vous remercie beaucoup !

Et, dans sa voix, j'ai senti un frémissement qui m'a tout remué, — mes larmes en ont jailli...

C'était le soir, — un ordre nous a interrompus, — et, ma foi, sans nous être donné le mot, pourtant, — nous avons mené l'attaque de nuit d'un élan si rude, si emporté, tous les deux, que nos braves ont cru un instant qu'ils n'arriveraient pas à nous suivre...

LE CŒUR TRAGIQUE

Dans la campagne dévastée par les hordes allemandes, un troupeau de femmes s'enfuient avec leurs enfants. Ce sont des villageoises de la même région, — il n'y a, venant derrière elles, qu'une inconnue habillée en ouvrière de ville : une belle grande fille, avec un visage de déesse et des yeux farouches. En guise de trésor à sauver, elle emporte son enfant mort, un tout petit, enroulé dans des langes. Rien d'autre.

La femme qui marche en tête s'appelle la Marie Vandurand : une trentaine d'années, pas grande, maigre, la figure pointue éclairée de deux prunelles noires instables, — l'air d'une mère poule vigilante.

Elle ne sait pas où elle va et les autres émigrantes la suivent, simplement par ce fait que son instinct est plus agissant que le leur.

C'est qu'elle a cinq enfants à sauver. la Marie Vandurand : les deux aînés trottinent près de

sa jupe: elle en porte deux sur son dos, la tête émergeant d'une poche faite d'un drap de lit, — quant au dernier qui a deux mois, il est arrangé, en plus de quelques nippes, dans un torchon noué aux quatre coins, qu'elle tient au bout de sa main droite, tandis qu'un autre paquet pend à sa main gauche.

*
* * *

Le jour décline, — et l'on n'aperçoit pas un toit, pas un clocher à l'horizon. Les chemins, les sentiers se croisent dans l'immensité plane des terres, sans aucune indication. Il faut renoncer à tout espoir d'atteindre, pour la nuit, un pays habité. Les enfants pleurent d'épuisement et personne ne possède plus la moindre bribe de nourriture.

La Marie Vandurand s'arrête à l'orée d'un bois qui constitue tout au moins un abri contre le rude vent d'automne, et une cachette contre les regards malveillants. Chaque femme s'écroule sur le sol jonché de feuilles mortes et ne fait bientôt plus qu'un tas grisâtre avec ses enfants qu'elle serre dans ses bras.

La Marie, tout en posant ses paquets, s'age-

nouille pour que les deux cadets, tirés par les aînés, sortent de leur poche. Puis elle dénoue le baluchon de droite où dort le tout petit... oui, le tout petit, au-dessus des quelques nippes... Hein! quoi! Voyons!... Elle a donc changé de main, sans faire attention?... L'autre baluchon, alors?... Mais non! Au secours!... Il n'y a plus d'enfant!

Et aussitôt s'impose l'évidence : dans la course affolée, le tout petit a glissé du paquet, à la secousse d'un faux pas, sans que la mère y sente rien, sans que personne y prenne garde. Mais où? mais quand? Sûrement presque tout de suite, dès le départ, — sans ça, voyons, il aurait crié famine depuis longtemps. Il ne serait pas resté ainsi trimballé pendant des heures, sans se faire entendre.

*
* *

La Marie devient folle : voilà qu'elle veut retourner sur ses pas! D'abord, ni elle, ni personne ne saurait reconnaître le chemin parcouru, — ensuite les ténèbres rendraient ses recherches vaines, la feraient même s'égarer et perdre les quatre enfants restants.

Pour le coup, les autres femmes retiennent de force la malheureuse qui hurle, qui se débat, — suppliciée par cette atroce vision de son tout petit écrasé comme un raif au creux d'une ornière.

On attend pour la lâcher que domptée, anéantie, elle ne fasse plus entendre qu'un râle continu d'agonisante. Et seulement alors on remarque une chose étrange : cet enfant que la grande belle fille emportait, il n'était donc pas mort tout à fait ? Il est donc « revenu » en route ? — puisqu'on l'entend gémir, puisqu'on l'aperçoit, elle, qui cherche à l'alimenter, assise à l'écart, mal dissimulée derrière un arbre.

Qu'est-ce qu'elle fait donc ! Son sein est tari comme celui des autres mères depuis tant de jours que dure la famine. Hé quoi ! Chose incroyable, elle a, par prévoyance maternelle, conservé un croûton au fond de sa poche ! Et voilà qu'elle en mâche des miettes et les pousse du bout de sa langue sur les lèvres téteuses de l'enfant. Mais il faut croire que, de résister à avaler ce pain délayé dans la bouche, cela atteint la dernière limite de la torture supportable, car on voit la misérable affamée se tortiller comme une brûlée, et de sa main libre gratter frénétiquement la terre.

Et soudain, la Marie Vandurand tressaille, cesse de râler, se met toute tendue aux aguets : l'ombre ne lui permet plus de rien distinguer, mais le vent, le souffle de l'air lui apporte une révélation ; elle bouge par secousses successives pour bondir vers la grande...

Mais on la retient de nouveau, on la persuade à voix basse :

— Hé oui, parbleu ! C'est lui, c'est le vôtre ! La grande l'a ramassé à la place de son enfant qu'elle aura enterré dans quelque trou. Mais pensez donc ! si vous le repreniez maintenant, votre petit, il serait mort de faim d'ici à demain, — la belle avance ! Les gosses plus grands peuvent durer un jour ou deux sans manger, mais un tout petit, déjà si privé !... Alors, il faut le laisser pour l'instant à la grande, elle ne se sauvera pas avec.

. . .

Le lendemain matin, le troupeau lamentable arrive dans un village où déjà, depuis des semaines, passent tous les fugitifs de la contrée supérieure. Aussi, le pays est-il à bout de ressources, mais à bout, à bout : on n'y trouvera

bientôt plus de consommable que l'eau de la rivière, au bas de la grand' rue.

Devant cette nouvelle avalanche de misère, une terrible parole se propage de bouche en bouche, — non pas une parole de refus, de mauvais cœur, — au contraire, le cri désespéré d'une population généreuse qui n'en peut plus malgré sa charité :

— Ah mais, ces réfugiés, — *il y en a trop ! il y en a trop !*

Néanmoins, la municipalité s'empresse d'ouvrir la porte de l'immense bergerie aménagée pour hospitaliser les pauvres gens. Et tout de même, on parvient à fournir le ravitaillement d'un premier repas, — mais dame ! le soir, chaque femme s'arrangera comme elle pourra.

La grande a choisi un coin de mur, derrière des mangeoires empilées et elle a fait un nid — un vrai nid de paille, comme une bête des bois, — où elle a caché son petit et elle ne l'a pas quitté de la journée. Mais au crépuscule, pendant qu'il dort, elle s'en va chercher la pâture.

C'est l'instant que guettait la Marie Vanduraud : ça a bien duré une nuit, une journée, cette sagesse de laisser « l'autre » nourrir son

enfant, — maintenant, elle en a assez, elle court le reprendre.

« L'autre » de retour pousse un cri d'assassinée : le nid est vide, — et son regard tragique se précipite vers la Marie. Parbleu! se dit-on, — elle sait bien, elle n'est pas folle.

Après un balancement éperdu, la grande baisse la tête comme une pauvre condamnée.

Elle rapportait des bribes de nourriture, elle les pose quand même près du nid. Oui, avec son atroce sourire de famine, elle les laisse, pour que l'innocent les ait tout de même... Car maintenant, puisqu'elle n'a plus d'enfant, elle ne reste pas parmi ces mères qui ont leurs petits...

Elle regagne la porte de la bergerie.

— Hélas! mon Dieu, où donc que vous allez, qu'il fait si noir dehors!

Mais la grande, un doigt sur la bouche, fait signe : « Chut! » et elle répète tout bas, mystérieusement, la terrible parole : « On est trop! »

Où va-t-elle? On l'entend s'éloigner par la rue qui dévale en pente rapide... des pas, des pas... et puis un grand murmure sur la rivière... Et puis le silence, le lugubre, l'impénétrable silence.

L'ESPRIT NOUVEAU

En 1914, à la veille du centenaire de sa création, la maison Ribelmont, — produits industriels, — fondée en 1814, rue des Lombards, conservait en partie sa vieille organisation.

A part l'installation du téléphone et de l'électricité, l'agencement du magasin et des dépendances n'avait pas été modifié. Les rapports avec la fabrication n'avaient guère varié, non plus que les rapports avec la clientèle. Le nombre des employés chargés des mêmes attributions restait le même; les us et coutumes qui les régissaient demeuraient immuables.

Et cette conservation voulue de l'état ancien servait à attester de façon visible le maintien des bons principes qui donnent confiance et justifient la réputation.



Dans le personnel, notamment, figurait tou-

jours un apprenti, nourri et couché, que l'on tutoyait, que l'on désignait par son prénom, et qui, à la vérité, n'apprenait rien du tout; il faisait le ménage des vastes locaux, les courses et aussi des commissions domestiques. Comme l'habitation patronale occupait le premier étage, il était un précieux gardien de nuit pour le rez-de-chaussée.

A cet effet, il logeait dans un réduit attendant au magasin — un endroit innommable, sans fenêtre, complètement noir, avec des murs envahis de toiles d'araignées, jamais badigeonnés depuis la construction de l'immeuble — avec, pour mobilier, une planche, support d'une cuvette ébréchée, et un lit de fer dont les patrons actuels, tout au moins, pouvaient se vanter de n'avoir jamais fait renouveler le grabat de varech.

L'apprenti entra à treize ans, sur le vu de certificats qui dispensaient de le regarder, lui, attentivement, et il disparaissait, à l'âge militaire, sans laisser de souvenir, aussi ignoré qu'au jour de son introduction.

*
* *

Les Ribelmont s'étaient d'abord succédé de

père en fils; mais, en dernier lieu, Aline, fille unique, avait dû épouser son cousin, pour que la maison ne changeât pas de nom.

A trente ans, les nouveaux époux avaient déjà un air de maturité. — ils étaient grands et corpulents, avec un visage placide, arrondi, modérément coloré, qui affichait leur morale de caste, fondée sur le respect des choses établies.

Quand l'héritière était encore enfant, on avait mis l'apprenti d'alors à sa disposition, c'est-à-dire qu'Adolphe, le matin et l'après-midi, conduisait Mademoiselle au cours et allait l'y chercher; il devait porter son car-table et s'abstenir de conversation personnelle.

Devenue maman à son tour, Aline décida, selon la tradition, que sa fille Régine, le jour où elle entra au lycée, aurait à sa disposition l'apprenti du moment nommé Julien.

On venait de l'engager, avant même qu'il eût ses treize ans révolus; pupille de l'Assistance publique, choisi parmi les meilleurs, il était extrêmement doux et serviable. Il se pliait à toutes les exigences, avec un naturel sourire d'acquiescement, sans ironie et sans niaiserie.

Son nullisme obéissant comportait une sorte de philosophie. Il sentait particulièrement qu'il n'avait aucun appui, aucune défense, aucune valeur dans le monde, — et que, s'il voulait vivre, il devait se montrer auprès de Mademoiselle Régine débonnaire et passif, comme un gros chien qui se laisse tirer les oreilles, les paupières, les babines, par un tout petit marmot.

Régine, de son côté, si enfant qu'elle fût, avait conscience qu'elle était la maîtresse, — que l'existence de Julien dépendait de ses parents, par conséquent d'elle-même, — et qu'alors d'invisibles liens le ligotaient, empêchaient qu'il pût tenter la moindre rebuffade.

Régine, point méchante au demeurant, trouva d'emblée à exercer une véritable faculté héréditaire de despotisme. Elle traitait Julien, de la voix et du geste, comme un petit pauvre dépourvu de tout discernement. Elle ne lui permettait même pas d'obéir spontanément aux instructions données par ses parents ; elle y ajoutait son propre commandement. Dans la rue, par exemple, une tape sur le bras et une apostrophe impérieuse :

— Allons, étourneau, donne-moi la main

pour traverser; tâche un peu de ne pas me faire écraser.

A l'imitation des grandes personnes, jamais elle ne répondait ni au bonjour, ni au bonsoir de l'apprenti; jamais elle ne lui disait merci.

Toutefois, comme elle aimait parler, — mais parler égoïstement, avoir tout le temps la parole, — quand Julien la conduisait au cours, elle lui racontait ses démêlés avec certaines condisciples. A l'improviste, elle l'arrêtait, soupçonneuse :

— Tu écoutes!... Répète voir un peu ce que je viens de dire!

Telle était la bonne composition de Julien, qu'il répétait, sans irritation et aussi sans air de bêtise ni de lâcheté.

A douze ans, Régine trouva une façon de rendre l'étude moins ennuyeuse : Julien devait apprendre ses leçons à elle, — et elle l'interrogeait avec le livre pour les apprendre à son tour. Les manques de mémoire lui faisaient hausser les épaules :

— Quel serin tu fais!

*
* *

La guerre.

Julien a dix-neuf ans ; il n'attend pas de savoir si la maison gardera ou non son personnel ; il s'engage dès le premier jour, comme s'élançait un homme de cœur qui a entendu crier au secours.

Toutefois, il ne s'en va pas sans faire ses adieux. Monsieur Ribelmont répond distraitement : un hochement de tête, une poignée de mains, sans le regarder. Régine éclate de rire et tourne le dos :

— T'es donc un homme !

Peu après le début des hostilités, les Ribelmont reçoivent une carte postale militaire signée : J. Marcelin.

— Nous ne connaissons pas, disent-ils.

Puis, après maintes suppositions :

— Ce doit être Julien, l'apprenti.

En jetant la carte au panier, Madame Ribelmont excuse l'expéditeur :

— Il n'a personne à qui écrire ; le port est gratuit ; il nous a envoyé ça pour faire comme les camarades.

La guerre passe d'une phase à une autre. Une seconde carte arrive. Cette fois, on s'avise de regarder à quelle arme appartient l'apprenti :

— Tiens ! il est aux chasseurs à pied.

Une période angoissante : pourvu que les nôtres tiennent bon ! Heureusement que notre infanterie est la première du monde.

Puis les événements prennent une meilleure tournure ; l'espérance renaît rapidement. Certain jour, les Ribelmont ne sont pas fâchés de montrer, d'un air d'importance, une carte qui vient de « là-bas », de la ligne de feu la plus avancée.

Par un fait du hasard, ils n'ont personne de parti sous les drapeaux, même pas un neveu, même pas un fils d'ami intime. Il en résulte pour eux comme une pauvreté spéciale : tout le monde a au moins un militaire à mettre dans la conversation. Alors, ma foi, à un moment, ils ramassent le vague souvenir qui leur reste de l'apprenti ; Julien, pour les besoins de la causerie, devient : « notre employé qui est sur le front », l'enfant de la maison en quelque sorte.

Et après tout, pourquoi pas ? On se décide à lui répondre, — on lui adresse de temps en temps quelques mots conformes au sentiment intéressé que l'on éprouve : « Hardi, mon garçon ! bon courage ! continue !... »

Les semaines s'écoulent. Après l'optimisme, la bonne confiance, on en arrive à la certitude de la victoire. Grâce aux sublimes sacrifices accomplis pour repousser l'envahisseur, le pays a recouvré sa vitalité, les affaires reprennent.

La vieille maison Ribelmont retrouve son traditionnel fonctionnement. Monsieur, Madame et Mademoiselle récupèrent leurs habitudes morales, leur sérénité supérieure — pas totalement leur sérénité. D'abord, les trois personnes ont leur part de l'universelle préoccupation, et puis, on dirait que vit en elles, mais de façon bizarre, l'obsession de sentir quelqu'un de proche en danger. Vous savez : quelqu'un envers qui l'on n'a peut-être pas fait tout ce que l'on aurait dû faire, se trouve gravement exposé ; on a peur d'avance, par imagination, de remords que l'on éprouverait si malheur lui arrivait.

Cette angoisse ne peut pourtant pas venir de ce fait : qu'aucune carte postale militaire n'a plus été reçue depuis longtemps. Les trois personnes bafoueraient leur propre conscience, si

le soupçon se précisait que leur malaise se rapporte à ce que l'on est sans nouvelles de Julien, l'apprenti, dont on ne savait même pas le nom avant la guerre, dont la figure n'avait jamais été attentivement regardée. Non, pas possible ! Du reste, les conversations familiales affectent la bonne humeur, le souci exclusif des intérêts communs.

* * *

A table, un soir, — puisque les choses se réorganisent complètement — l'on envisage la nécessité de reprendre un apprenti. Négligemment, M. Ribelmont laisse tomber une réflexion :

— Je vais faire percer une fenêtre dans le local de l'apprenti ; cela nous rendra le service, quand on ouvrira la porte, d'éclairer le fond du magasin.

Madame Ribelmont approuve, oh ! bien distraitement :

— Alors, tu feras aussi peindre les murs en couleur claire.

Et Régine, pour dire son mot :

— Il faudra, là dedans, un mobilier convenable, de nuance claire, aussi.

Régine, qui approche de ses quinze ans, est devenue tout à fait une demoiselle du monde. Jolie, distinguée, parée selon une richesse de bon goût, déjà pourvue d'une culture brillante, l'héritière des Ribelmont, avec son visage à la Sévigné, a vraiment un air de haute bourgeoisie.

Et voici le nouvel apprenti. Pour le recevoir, M. Ribelmont juge à propos d'appeler sa femme et sa fille dans son cabinet.

Une épave de la guerre, le pauvre garçon : blême, la mine affamée, mal accoutré. Ses parents n'étaient pas mariés ; son père est mobilisé, on ne sait où ; sa mère a disparu.

Madame Ribelmont prend les papiers :

— Ah ! voici votre bulletin de naissance : Latour, au moins c'est facile à retenir ce nom de famille ; et, comme prénom, Maurice... Tu entends, Régine : Maurice Latour... Et vous avez votre certificat d'études, depuis l'année dernière déjà !... On voit, du reste, qu'il a une figure intelligente, n'est-ce pas ?

Monsieur Ribelmont intervient :

— Nous désirons vous bien connaître, non

par esprit d'inquisition, mais par sollicitude réelle : on doit s'intéresser à qui l'on a chez soi.

Et il ajoute, sentencieux, un peu sévère, comme si le malheureux petit bougre, muet et transi, n'avait pas l'air convaincu :

— Tout le monde se tient : il n'y a pas d'indifférents dans la grande famille des Français... Ceux qui sont là-bas, par exemple, se battent pour nous tous : pour moi, afin que ma maison subsiste ; pour vous, afin que vous y ayiez une place aujourd'hui et plus tard une situation.

Un employé entre et pose le courrier sur le bureau. On s'assure d'un coup d'œil que tout est correspondance commerciale. Un silence préoccupé.

Puis on emmène l'apprenti voir « sa chambre ».

Le jour nouveau, venu par la fenêtre percée dans le vieil immeuble, situe en beauté les trois personnes qui font la présentation du mobilier neuf et des murs éblouissants. Hélas ! le chétif enfant, ratatiné dans son accoutrement grisâtre, reste près de la porte, étranger, lamentable, sans cohésion avec le milieu.

Mais ces dames s'en vont. Alors, Mademoiselle Régine Ribelmont, forcée de passer devant

L'apprenti, fait d'un seul mot ce miracle de l'élever à niveau, de le mettre en famille. Elle tend vers lui son visage, avec un rire de grande sœur qui fait joujou, mais avec tout de même une vraie révérence, et elle dit gentiment, d'un ton bien appuyé :

— Pardon, monsieur Maurice.

LE FAILLI

MON CHER COLLÈGUE,

J'ai bien reçu votre lettre où vous m'annoncez que, grâce à votre esprit débrouillard, en fait de service armé, vous grattiez du papier, confortablement abrité dans le fond inexpugnable d'un bon dépôt méridional.

Sachez tout de suite que, chose bizarre, votre affectation « loin du danger » ne m'a pas étonné ; je m'y attendais en quelque sorte. Pourquoi ? Ne me le demandez pas : une intuition, inexplicable, en vérité.

Car enfin, rappelez-vous nos éternelles controverses du bureau. Depuis nombre d'années, vous étiez partisan de la guerre pour elle-même. La Revanche vous importait peu ; vous dépassiez cela ; une haute sévérité vous faisait lancer des déclarations sans réplique :

— Une bonne guerre ! voilà ce qu'il nous

faut ! Nous avons besoin de ça... Ça nous fera du bien !

Et j'avais beau protester en faveur de notre santé morale, vous couliez à fond mon argumentation pacifiste :

— Taisez-vous donc !... une bonne guerre, je vous répète !...

Une fois que je n'ai plus été mobilisable par raison d'âge, la différence de situation militaire vous a encore bien mieux donné l'avantage sur moi.

Et cette guerre, si nécessaire selon vous, est arrivée...

*
* * *

Excusez-moi d'avoir tant tardé à vous répondre ; je ne voulais le faire, ni d'une façon hypocrite ni d'une façon désobligeante, et les idées me manquaient.

Par chance, aujourd'hui, un incident me tire d'embarras : j'ai à vous donner des nouvelles de notre chef de bureau, M. Le Tonneur.

Sur son compte, au moins, nous étions d'accord, vous et moi : il nous était sympathique et nous ne nous faisons pas faute de nous moquer de lui. Les deux manières vont

parfaitement ensemble, — et l'on aurait tort de voir là une marque du caractère parisien : « qui aime bien, achète bien... » N'est-il pas très humain que l'affection et la plaisanterie se tiennent étroitement ? Le meilleur échange d'amitié entre camarades consiste souvent dans l'envoi de moqueries réciproques. C'est qu'il y a le rire cruel et le rire aimant.

Par suite, on peut dire que le respect, l'admiration, c'est le degré suprême du sentiment, — le point culminant où cesse le rire, même le rire aimant.

Donc, nous avons la sympathie, mais pas le respect grave. D'abord nous trouvions M. le Tonneur quelque peu ridicule de sa personne : un grand échassier, avec une grande figure basanée, des yeux jaunâtres, un long nez, une touche de gentilhomme rococo : les cheveux divisés par une raie jusque sur la nuque, des cols rabattus, des gilets anciens, des guêtres claires. Sa façon de comprendre l'existence nous donnait l'occasion d'être spirituels. Célibataire, riche d'une assez grosse fortune personnelle, il s'incrustait dans l'administration. Nous vantions, d'une verve ironique, son goût des dossiers, mémoires et rapports, opposé au

goût des arts, des voyages, de la campagne. Une certaine dose de mauvaise foi n'était d'ailleurs pas exclue de notre critique, car il était notoire que les revenus patrimoniaux de notre chef avaient été affectés par lui-même à une fondation charitable, et que, de ce fait, il vivait de ses appointements, ni plus ni moins que les autres fonctionnaires.

Enfin, nous nous amusions de « l'insatisfaction générale » en quoi se résumaient ses opinions personnelles. Comme il daignait parfois les exprimer devant nous, d'un ton, il est vrai, un peu sec et hautain, nous lui attribuions cette maladie mentale : le tracassin.

Grand lecteur de journaux et de revues, il aimait les articles « de fond », les études philosophiques, sociales, politiques. Les menées de l'Allemagne le préoccupaient depuis longtemps. Était-il pour, ou contre la guerre ? Il était patriote et, pareil à bien des gens, il enrageait que les affaires nationales ne marchassent pas à son idée.

Rien là que de l'histoire ancienne, me direz-vous. — j'en viens donc à la nouveauté promise.

Tout récemment, un soir, il m'est arrivé d'accompagner M. Le Tonneur à la sortie du bureau.

Selon son habitude, il a acheté le *Temps*, il a parcouru des yeux la « dernière heure », puis, soudain :

— Excusez-moi, je passe chez mon bottier.

— Si je ne vous gêne pas...

— Nullement.

Je suis donc entré avec lui chez son bottier. Attention ! Vous avez bien présent le personnage avec son port de tête majestueux et tout l'impérieux de sa physionomie.

Il pousse la porte, salue d'un signe et jette le *Temps* sur le comptoir :

— Complètement vide ce communiqué.

Puis, brusque, péremptoire, inflexible :

— Vous me ferez des chaussures à clous, Grégoire... *Je m'engage ! Il faut en finir !*

Soyez tranquille, mon cher collègue, j'ai perçu le monumental de cette proclamation. Et quant à ça, moi qui étais auprès de l'acteur, je vous concède que toutes les analogies de la littérature m'ont paru dépassées — dépassées comme d'une énormité mathématique, étant donné l'écart de plus en plus immense entre la force d'un homme, laquelle n'a pas augmenté, et la force devenue gigantesque des armements modernes.

Naturellement, bouche ouverte, prêt à éclater, j'ai contemplé M. Le Tonneur. Immobile, droit, maigre, sculpté par son demi-siècle d'âge, il projetait sa passion dans l'infini, tel un héros d'airain... Or, à ce moment précis, j'ai pensé à l'emploi de sa fortune ; je me suis reporté à l'époque où il a recueilli la succession familiale et où il suivait d'un esprit soucieux les ravages de la tuberculose, — il m'a semblé le soir, l'entendre, et qu'il eut certainement une attitude pareille à celle d'aujourd'hui :

— Cette lutte contre la maladie n'avance pas, — je fonde un sanatorium, — il faut en finir !

Et tout à coup, — connaissez-vous ce frisson, ce serrement aux tempes que donne parfois l'apparition du sublime ? — tout à coup, j'ai mesuré, j'ai compris, — j'ai eu l'impression d'être tout en bas et de devoir lever la tête pour regarder tout en haut ce personnage qui *sentait* qu'en allant se joindre à l'armée, il hâterait jusqu'à l'immédiat l'heure de la victoire.

Sur cet extrême bord où le sublime côtoie de tout près le comique, un réel grandiose tuait l'impression comique. Cet homme portait en

lui l'âme, la force, l'élan suffisants pour vaincre nos millions d'ennemis. Bien sûr, c'était dérisoirement peu que ses deux bras pour servir cette vaillance, — mais il l'avait la vaillance, il la donnait, — et de quel cœur désintéressé, de quel cœur débordant ! L'on devinait la longue ulcération, toute une accumulation de frémissements aux peines de la patrie, jusqu'au suprême éclat : « En voilà assez ! je ne peux plus vivre ainsi, — j'abandonne toute attache égoïste, — mon devoir est là-bas ! »

* * *

Et hier, je vous affirme que je ne me moquais pas en conduisant à la gare l'engagé volontaire, muni de son ordre de route, — qui marchait pesamment avec ses grosses chaussures, — toute sa personne contractée, durcie d'intrépidité. Les hautes considérations de race, de tempérament fascinaient ma pensée : Monsieur Le Tonneur n'est-il pas l'unité qui, multipliée, fait un peuple?... Et nous connaissons une nation chevaleresque qui s'est dressée dans son armure :

— Assez de culture barbare ! assez d'oppres-

sion! je m'engage à changer la face du monde! Il faut en finir!

* * *

Sur le quai, Monsieur Le Tonneur m'a serré la main solidement :

— Allons, bonne santé, vous!

Puis, le croiriez-vous, à la dernière minute l'ironie a voulu qu'il pensât à un seul de tous les employés mobilisés, — oui, à un seul et avec, sans doute, l'idée de le retrouver, — je vous laisse à deviner auquel, — mais là, alors, il y aurait eu de quoi rire :

— Et... Chose savez-vous où il est?

— Chose... non, je l'ignore, — ai-je balbutié, désolé de ne pas le satisfaire, — mais gêné, rougissant, comme s'il s'agissait de livrer l'adresse d'un failli.

Et, j'y songe maintenant : si par hasard vous, mon cher, vous désiriez aller retrouver Monsieur Le Tonneur, — l'adresse d'un « chic type », je la donne avec joie...

ARTICLES FRANÇAIS

— Oh! Madame, je vous demande bien pardon! Vraiment, je ne sais où me fourrer... Tais-toi, Lolo... Nous n'allons pas vous déranger, nous repartons bien vite, Madame, nous repartons...

« Il s'agit de mon mari qui a été sauvé là-bas, sur le front, par le vôtre, Madame, — il me l'a écrit, avec votre adresse, en me disant d'aller vous voir, vous remercier... Mais il ne se doutait pas, ni moi non plus... Je m'attendais à trouver une personne comme moi, une ménagère, — autrement, jamais une pareille visite ne me serait venue à l'idée! Je vous aurais remerciée tout de même, bien sûr, — mais par un mot d'écrit, apporté poliment à votre concierge.

« Je ne connaissais pas ce quartier de Paris, — et en me trouvant devant une si belle maison, j'ai pensé que vous y étiez domestique, — de sorte que le grand escalier, le tapis, les

statues d'en bas, rien ne m'a arrêtée, — et j'ai demandé votre nom tout tranquillement.

« Enfin, puisque me voilà, permettez-moi... Oh! mais non, Madame, je ne veux pas entrer davantage... Ah! bon, c'est vous qui ne tenez pas à rester là debout, dans l'antichambre... en effet, excusez-moi.

« Lolo! veux-tu bien ne pas t'asseoir!... Oh! vous êtes trop bonne, Madame...

« Mon mari était relieur, il travaillait chez lui, — et moi, comme l'atelier est très grand, depuis la guerre j'ai pu entreprendre des habillements militaires... sans ça, notre logement aurait été trop petit, — surtout avec les enfants... J'en ai trois et ils vont à l'école maternelle, — Lolo est l'aîné, — j'avais cru bien faire de l'amener... Veux-tu rester tranquille... Ne l'écoutez pas, Madame, avec son bouquet de deux sous..., nous avons vraiment besoin de votre indulgence.

« Donc, mon mari est en Argonne... Oui, je l'ai sur moi sa lettre, mais ce n'est pas la peine que je vous la lise...

« Ah ! je vous demande pardon : en effet, ce récit est très intéressant pour vous !... Rien de plus naturel que vous teniez à savoir comment votre mari a été si brave et généreux... Et je ne peux pas refuser de vous donner tous les détails. Mais quelle affaire insensée ! Mon mari prenait M. Dubreuil pour un travailleur comme lui : alors sa lettre, comparée à la réalité, devient affreusement ridicule...

« Oh ! pardon encore, Madame, à chaque instant il m'échappe des choses insolentes, sans mauvaise intention. Je m'en doute bien que M. Dubreuil travaille beaucoup, quoique ce ne soit pas comme ouvrier, — souvent un chef de maison se donne plus de mal que ses employés.

« Alors, tant pis, je suis bien obligée de lire ce qui est écrit :

« MA CHÈRE MARGUERITE,

« Je suis pour quelques jours un peu à l'arrière, dans une ambulance d'éclopés. Figure-toi que je l'ai échappé belle, grâce à mon copain Dubreuil, un Parisien dans les trente-

cinq ans, tout gringalet. avec une figure maigre, sérieuse, et qui est tout le temps à sortir des blagues impayables. Tu parles d'un numéro pas ordinaire!...

— Ah! Madame, vous voyez s'il y a de quoi rougir!...

« ... Donc, avant-hier, nous trouvant seuls dans une fichue situation, derrière un petit bout de mur, nous avons échangé nos adresses : « Si j'y reste, tu préviendras chez moi. Et moi, chez toi. » Pas moyen de quitter notre abri avant la nuit et les Boches avançaient dare-dare. C'était le jeu, d'ailleurs, de les laisser se fourrer dans ce bas-fond, pour mieux les canarder après. Enfin, nos cartouches tirées jusqu'à la dernière, et l'obscurité commençant, nous décidons de nous trotter à quatre pattes... Juste, je suis touché par la même balle au bras et à la jambe. Rien de bien grave, mais sur le moment, ça me rend incapable de bouger. Je dis à Dubreuil : « Au revoir, mon vieux, patine-toi, il va être trop tard, et n'oublie pas ma commission. » Il me répond : « Monsieur veut rire?... Attends un peu que je vais te laisser comme ça! Je vais t'enterrer, et quand on les aura rechassés d'ici, je viendrai te cher-

cher. » Il m'a donc couvert de branches, de terre, de plâtras du mur, avec une lucarne pour moi respirer... Il a fait ça au risque de sa vie, car les Boches lui arrivaient dessus, quand il s'est résigné à me laisser.

« Ils radinent donc toute la nuit dans la souricière, mais au petit jour, qu'est-ce qu'ils prennent ! Si bien que le soir, ils étaient repartis ; seulement, l'endroit restait sous leur feu. Et je me croyais bien condamné à crever là, car j'avais beau avoir une volonté désespérée, je n'arrivais qu'à remuer un peu la tête, tout le reste du corps était paralysé.

« Mais voilà que, dans le milieu de cette seconde nuit, j'entends un trainement par terre ; c'était mon Dubreuil, venu en rampant : « Toc, toc, peut-on entrer, cher ami ? Je ne vous dérange pas ? Comment ! pas encore levé ! moi qui venais vous chercher pour faire un tour... souffrez que je vous défasse vos couvertures, — et vous prendrez bien un bon coup de café au rhum. » Tu parles, si j'en pleurais ! oui, mais j'étais raide comme une planche, et il fallait ramper au moins deux kilomètres : il a été obligé de m'emporter étendu sur son dos, moi qui ai la tête de plus que lui.

« Ah! ma pauvre chérie, ça ne se raconte pas! Il avait les mains, les coudes, les genoux et même la figure en sang, car il s'aidait jusqu'avec son menton pour avancer! Enfin, il était dans un tel état qu'il a fallu l'envoyer à l'hôpital, tandis que moi, l'ambulance m'a suffi. Qu'est-ce que tu dis de ça? Il ne s'agit pas là d'un coup de bravoure que tu fais parfois sans y penser, il s'agit d'un dévouement acharné pour un pauvre bougre de camarade qui n'a souvent pas une cigarette à offrir.

« Comme je sais que Dubreuil aime bien sa femme et ses enfants, voilà l'adresse pour aller les voir. Il est imprimeur, — un bon métier, où les journées sont fortes, mais où on n'est pas regardant à dépenser. Alors sa femme, quand même que ce serait une pas grand'chose, fais-toi amie avec elle, rends-lui service comme tu pourras. Souviens-toi que jamais tu n'approcheras de ce que Dubreuil a fait pour moi.

« D'abord, inutile de m'envoyer le petit colis habituel, emploie déjà ces quelques francs pour un jouet aux enfants par exemple. Et tu verras ce que le ménage a besoin. Retire ce qui nous reste de la caisse d'épargne, tu sauras

bien venir en aide, semblant de rien; fais croire que tu as le moyen, que les parents sont établis... »

« — Croyez-vous, Madame! C'est comme une dérision! au point que je voudrais pouvoir rentrer sous terre... Le restant de la lettre, il est question de nos enfants...

« Alors, je vais bien vite annoncer à mon mari ce qu'il en est... Et vous Madame, — ah! que je suis donc honteuse, — vous allez écrire de votre côté à M. Dubreuil...

— Oh! non Madame, je ne suis pas honteuse d'être une simple ménagère, — je suis honteuse de cette erreur de mon mari et d'être venue comme ça, avec ces violettes et ce petit paquet...

« Ah! vous me proposez un échange bien facile, selon vous, puisque nous ne dirons toujours que la vérité.

« Vous écrirez à votre mari que vous m'avez vue, que vous m'aimez bien, que vous me trouvez d'un sentiment admirable... Oh! Madame... A condition que j'écrirai, moi, à mon mari, que vous ne me déplaisez pas trop, — et

que j'ai soin de lui obéir : par conséquent, que je suis amie avec la femme de son camarade Dubreuil et que je lui rends service.

* * *

« Oh ! Madame, de la façon dont vous présentez ça, je ne peux pas refuser. Si vraiment c'est pour vous désennuyer, pour bavarder, changer vos idées, que vous voulez venir m'aider un peu à coudre, l'après-midi, bien sûr, j'accepte, puisque, par bonheur, l'atelier est grand.

« Et vous, vous acceptez de grand cœur le petit bouquet et les jouets. Vous trouvez que ces brimborions ont une valeur immense... Cela vous représente la nature affectueuse, reconnaissante, de toute une classe de braves gens, — comme certains bibelots de rien du tout font admirer le génie de l'ouvrier français...

« Eh bien, moi, alors, Madame, — qu'est-ce que je dirai ? Votre mari, ce monsieur riche qui a tant souffert pour sauver mon pauvre mien !...

« Oh ! non, Madame, je ne saurai pas, je

n'essaierai même pas... Mais vous entendez bien, Madame, ce qu'il a fait là, votre mari, c'est beau, c'est beau et c'est beau!... C'est surtout quelque chose qui ne se fait pas chez l'ennemi!... C'est de l'article de luxe qu'on ne trouve pas ailleurs qu'en France!...

« Oh! mais, je crie à tue-tête, je gesticule comme une possédée, — et vous qui penchez la tête en me souriant si gentiment... Viens-nous-en vite, Lolo, — c'est sans doute que j'ai encore dit une impolitesse... »

LE LOUP

M^{lle} Lucienne, la plus jeune des institutrices de l'école maternelle, est une blonde mignonne, si douce de physionomie qu'elle fait penser à une jolie bergère de gravure vouée à des moutons frisés, enrubannés, — et que l'on s'étonne de la voir en fonctions dans un quartier de Paris aux ouailles plutôt mal peignées.

Ses élèves l'aiment à la façon tyrannique; elle leur appartient, bien plus qu'ils ne dépendent de son autorité : ils l'obligent à jouer sans repos pendant les récréations, ils la retiennent dans le préau, les soirs où c'est son tour de partir à quatre heures. Bien mieux : ceux qui offrent des traits de race, qui montrent un tempérament, une personnalité l'influencent positivement. Il y a, par exemple, Jeanne Minois, une brunette de six ans, aux yeux vigilants, au visage maigre et jaloux, — Lucienne ne peut pas s'empêcher d'examiner

« l'air qu'elle a », chaque jour, un peu comme le subordonné se préoccupe de l'humeur de son chef. Sait-on quelles aubes nouvelles promet au monde l'âme des tout petits ?

*
* *

L'année dernière, Lucienne habitait dans le voisinage de l'école, chez une vieille parente qui devait lui remettre, en dot, un assez riche héritage.

A la veille de sa majorité, un jeune homme lui fut présenté dans une famille amie : M. Carl devait faire un excellent mari ; chevelu, barbu, il était d'un roux agréable qui allait avec son visage coloré, avec son titre savant d'ingénieur-chimiste. L'élégance naturelle lui manquait, mais il savait s'habiller ; il y avait de la lourdeur dans son esprit, mais on pouvait prendre pour de la naïveté sympathique les maladresses de sa galanterie tantôt humble, tantôt hardie.

Lucienne hésita longtemps avant de l'accepter pour fiancé ; elle était fascinée, plutôt que prise par les sentiments. Et même, quelques signes douteux surpris çà et là : un froncement de sourcils, un regard aiguisé, une brusque avancée de mâchoires lui faisaient soup-

çonner que le prétendant n'apportait pas, en partage, cet élément indispensable de bonheur qui s'appelle la bonté.

Mais, d'un autre côté, on l'étourdissait d'appréciations favorables et de couplets attendrissants sur le bienheureux temps des fiançailles. Bref, nature poétique, elle céda au mirage littéraire, à défaut de penchant véritable. M. Carl fut agréé.

Or, au lendemain de cet accord officiel, il s'excusa plaisamment de n'être pas tout à fait de nationalité française, lui qui, déjà, en termes ambigus, s'attribuait une situation industrielle mal définie et hors de contrôle.

Mais quoi? Les grandes capitales se ressemblent, et leurs citoyens sont compatriotes, peut-on dire. M. Carl était un Parisien de Vienne. Au surplus, il allait achever de se franciser, — les formalités de naturalisation ne seraient peut-être terminées qu'après le mariage, mais ça n'avait aucune importance...

La petite Jeanne Minois avait cette chance

d'habiter « juste en face de Mademoiselle », et, la rue étant étroite, de pouvoir, à l'occasion, lui adresser des bonjours aimables, des sourires affectueux.

Au mois de juin, le premier soir où elle vit M. Carl assis devant la fenêtre ouverte, et qui faisait des grâces pour sa fiancée et pour la vieille parente, elle montra un tel visage effaré, indigné, que Lucienne s'amusa beaucoup de cette explosion de jalousie enfantine.

Oui, mais il arriva qu'à l'école, le lendemain et les jours suivants, Jeanne persista dans son attitude bizarre : plus d'expansion, plus de mines souriantes. Elle était si changée que son anxiété se communiqua à toute la classe ! Sans qu'il fût besoin de paroles, par simple effet de magnétisme, les camarades prenaient un air malheureux pour regarder Mademoiselle.

*
* * *

Lucienne en vint à méditer sérieusement : « Voilà un fait vraiment curieux. » Ce rien de réflexion contribua tout de même à ce qu'elle résistât fermement aux instances de M. Carl, qui cherchait à bâcler le mariage le plus vite possible :

— Mais non ; l'époque des vacances est toute indiquée ; je désire attendre le mois d'août... Pourquoi tant se presser ?

Au mois d'août, ce fut la guerre. M. Carl dut s'en retourner dans son pays d'origine, afin de prendre les armes contre la France. Il jeta le masque avec une cynique brutalité :

— Rendez-moi ma bague, et que ne puis-je vous arracher l'argent perdu de mes bouquets !... Ah ! vous pouvez vous flatter de l'avoir échappé belle, vous et votre fortune...



Lucienne, atterrée, considéra de mémoire le personnage, et il lui apparut soudain que tout était mensonge et ruse malintentionnée dans ses propos et dans ses manières. Mais quels dons innés de dissimulation ! La directrice, les collègues de l'école, les bonnes femmes du quartier le trouvaient charmant, d'un avis unanime. La maman même de Jeanne Minois s'extasiait du matin au soir sur les mérites certains de ce monsieur si poli, si prompt à saluer le monde.

Et comment alors expliquer l'extraordinaire animosité de l'enfant ! Il y avait là bien autre

chose que de la jalousie : une sorte de flair infailible avait éventé le mauvais individu.

Lucienne, sincèrement reconnaissante, fut prise d'une palpitante curiosité : quel était le sentiment profond de la petite Jeanne ?

Elle essaya de questionner :

— Tu n'aimais pas M. Carl?... Ça te faisait de la peine de le voir auprès de moi ?

Le « non » et le « oui » sortaient sans hésitation ; mais à cette demande précise : « Pourquoi ? » il ne venait, en fait de réponse, que des crispations de figure, des mouvements d'épaules pénibles : on devinait l'insaisissable impression pour laquelle il n'existe pas de mots appropriés, l'avertissement intérieur qui échappe à toute définition, à toute interrogation directe.

Et le problème n'en était que plus angoissant, — problème de psychologie enfantine et aussi d'atavisme féminin. Car Lucienne ne doutait pas que la petite Jeanne ne dût à l'hérédité sa prodigieuse clairvoyance : c'était un émoi venu des profondeurs de la race qui lui avait dénoncé l'aventurier, l'homme de proie, dans le personnage si habilement déguisé.

Plus le milieu social est d'un humble niveau,

plus la créature femme est exposée aux mauvaises chances, et aussi plus se développe en elle le sens divinatoire des pièges de la vie. Certainement, il y avait, dans la lointaine ascendance de l'enfant, quelque drame de rapt, de violence, de meurtre...

Lucienne, en secret, interrogea la maman :

— De quel pays êtes-vous donc, madame Minois ? Jeanne n'a pas pu me le dire.

— Est-ce qu'on raconte ça aux enfants?... Je suis des Cévennes, un rude pays, où, dans l'ancien temps, il y avait encore des bêtes sauvages et où, à l'âge de Jeanne, on s'en allait dans la montagne garder les troupeaux.

— Vous connaissez quelques événements de la vie passée ?

— Oh ! ma foi, non.

Un soir, on vient chercher tous les élèves les uns après les autres, Jeanne reste la dernière dans le préau.

— Ah ! nous voilà seules toutes les deux, s'écrie Lucienne enjouée, c'est toi qui me gardes,

tâche que je ne m'ennuie pas... Tiens, au fait, raconte-moi une histoire.

Elle s'assied sur un banc d'enfant. La petite Jeanne, debout, la regarde fixement, puis, tout à coup, elle baisse les yeux et parle à demi-voix, comme si elle retrouvait peu à peu dans sa mémoire un souvenir très lointain :

— Y avait une fois un beau monsieur qu'on se figurait qu'il était pareil à tout le monde, et qui s'approchait en guelant une gentille mademoiselle qui gardait tout plein de petits enfants... On aurait dit qu'il avait des yeux en velours et des dents blanches exprès pour rire, mais en dessous c'étaient des yeux mauvais et des dents exprès pour faire du mal... Et un jour on a crié : « La guerre! la guerre!... » Alors le méchant monsieur s'est ensauvé et les enfants de Mademoiselle ils ont été bien contents... bien... bien...

La petite Jeanne, suffoquée de sanglots, cache sa figure contre le corsage de son auditrice.

Louienne la serre dans ses bras, et, toute impressionnée, se met à rêver à l'ancien temps, au rude pays des Cévennes hanté de bêtes sauvages : à quelque petite garbouse de troupeau qui, assaillie, n'aurait pas été secourue à temps...

LES MERES

Dans un coin de son salon immense où n'entrent plus que les intimes, Madame Le Rumeur cause avec sa cousine, Madame Chartron-Bovincourt, — elles sont du même âge, quarante-cinq ans, l'une blonde, l'autre brune, et leur beauté aux traits nobles est encore ensoleillée de jeunesse.

— En effet, soupire Madame Le Rumeur, toi et moi, nous n'avions jamais ensemble de conversations maternelles.

— Il a fallu la guerre, le départ de nos fils...

— Et pourtant, je t'assure que mon bonheur était de dépenser le plus d'argent possible pour Robert : instruction, élégance, distractions...

Madame Chartron sourit avec mélancolie :

— Un fils est comme une propriété où l'on ajoute continuellement de coûteux embellissements.

Après un silence, elle reprend :

— Très bien la dernière lettre de ton petit Robert. Quelle est donc cette personne qui me l'a apportée ?

— Mélanie, ma cuisinière, que tu connais depuis des éternités.

— Non ! une femme, plus très jeune, avec une physionomie digne, un peu sévère, pas une dame, et cependant l'air de quelqu'un. J'ai été embarrassée : savoir si je devais lui donner, non pas la gracieuseté numéro un, mais la gracieuseté deux ou trois.

— Comment ! tu as donné ta gracieuseté numéro deux à Mélanie !

— Appelle-la donc, que je la revoie.

*
*
*

Madame Le Rumeur sonne sa femme de chambre :

— Julie, voulez-vous dire à Mélanie de venir me parler.

Mélanie entre : figure bretonne, corsage noir, col blanc, une personnalité physique d'un dessin agréable — mais enfin, on voit que c'est une femme qui travaille. Les mains sont

fortes, — la quarantaine à peine sonnée, elle s'épaissit, les épaules sont lourdes.

Après deux ou trois questions d'ordre culinaire, — la porte refermée, — Madame Le Rumeur paraît toute ébaubie :

— Tu as raison ! Mélanie est autre que je ne croyais ! son aspect a vraiment changé... Parbleu ! j'ai aperçu des cartes postales militaires... Elle aussi a un fils qui est soldat !

La cousine réfléchit :

— Alors, est-ce à cause de cela ! on dirait qu'elle porte une dignité sur son visage.

Madame Le Rumeur, de son côté, secoue la tête, devant une étonnante vision intérieure :

— Mélanie était une fille-mère, et — que veux-tu ? — sa maternité de hasard m'avait toujours semblé être une tare qui la reléguait très à distance, presque dans le mépris... Et maintenant, considère cette autre réalité : comme Mélanie a bien fait d'avoir un enfant ! comme elle est louable d'être une fille-mère ! Elle a créé un homme, elle donne un soldat au pays, à l'exemple des autres femmes... Non, pas dans les mêmes conditions que les autres mères : au prix de vingt ans de servitude, elle a fait un homme.

Le front de Madame Le Rumeur s'illumine. Elle est de ces personnes qui vivent intensément l'actuelle tragédie et chez qui, dès lors, il n'y a plus de petits sentiments, chez qui, dès lors, les facultés de bonté, de justice, s'exaltent au sublime. Elle médite tout haut :

— On est une pauvre fille, on travaille chez les autres, on n'a rien à soi, on n'a l'affection de personne... Si ! on a un enfant, — et je ris, — c'est bien la propriété où l'on fourre tout son argent ! Seulement, cet enfant, élevé au loin, on ne le voit pas autant dire, on n'en profite pas ; pourtant il a successivement ces âges si émouvants : cinq ans, dix ans, quinze ans... (Les nôtres, nous les avons eus à gambader, sous nos yeux, selon leur âge : il y a quelques mois à peine, Robert et le tien dansaient là, au milieu de ce salon). Enfin, un jour, on est une mère qui a un fils de vingt ans, et tout aussitôt, la voix du canon, égale pour tous, nous le réclame... la voix égale...

*
* *

La cousine médite aussi :

— As-tu remarqué sa façon d'apparaître ?

Comme si tu avais ordonné : « Dites à Mélanie de m'apporter sur sa figure tout son amour et toute son angoisse. »

Madame Le Rumeur acquiesce :

— Nous sommes deux mamans. Mélanie savait bien que nous parlions de nos fils... Alors, ça me semble épouvantable que nous l'ayions laissé sortir d'ici sans lui accorder la moindre marque d'intérêt. Moi surtout ! Hein, tu imagines ! Une femme qui vous sert depuis vingt ans, qui, un jour, s'approche de vous, l'air meurtri, toute en détresse, et à qui vous ne demandez même pas : « Qu'est-ce que vous avez, Mélanie ! » Tu imagines cela : une mère qui a son fils là-bas, dans la fournaise, la mère d'un soldat de France, comparaisant devant deux mères, trop grandes dames pour écouter battre son cœur !

La cousine se lève :

— Eh bien, va tout de suite près de Mélanie, mais prends garde !...

— Sois tranquille, je n'aurai pas l'air de lui offrir la charité.

.
.

Madame Le Rumeur entre dans la cuisine,

chose qui lui arrive à peu près deux fois par an. Elle tient un papier à la main :

— Dites donc, Mélanie, je ne veux pas négliger ma commission : Monsieur Robert, dans sa dernière lettre, envoie son bon souvenir à tout le monde, à toutes les personnes auprès de qui il vivait si choyé, si bien soigné... alors, naturellement, il y a votre part...

Mélanie remercie, oppressée d'émotion et prouve qu'il y a aussi une part non égoïste dans son anxiété.

Et voilà Madame Le Rumeur qui s'appuie au dossier d'une chaise et qui continue à parler, qui se met à bavarder plutôt tout bonnement :

— Hein? qui est-ce qui aurait cru ça, que nos fils partiraient!

Elle appuie sur « nos fils », et, sans la moindre affectation, elle répète à tout bout de phrase :

— Moi, le mien...

Ce leit-motiv donne à Mélanie l'impression d'une invite, d'un appel, d'un sentiment qui en cherche un autre. Vrai! Madame a une façon de la regarder qui se frotte à elle, en quelque sorte, quand elle prononce : « Nous, les mères, nous les femmes. » On dirait, en effet, que Madame

est « toutes les femmes ». Elle est madame, et elle est la ménagère d'à côté qui a tant besoin de faire échange d'inquiétudes.

— Moi, le mien...

Alors Mélanie ne peut plus se retenir ; son visage s'ouvre, on croirait que sa poitrine s'ouvre : ça jaillit avec un rire, avec un sanglot, avec toute sa vitalité :

— Moi le mien, Madame...

Seulement Mélanie, simple personnage, d'origine peuple, ne sait pas faire autrement que de mettre toute une vie dans un récit :

— Moi, le mien, Madame, quand il est né.....

Son existence a contenu si peu de choses diverses qu'elle raconte les faits d'il y a vingt ans comme s'ils dataient de la veille.

Et, çà et là, elle prononce de ces mots qui illuminent d'un seul jet l'histoire d'une race. Après avoir dit, par exemple, qu'elle avait dû confier son enfant à une nourrice sèche, elle sourit doucement, avec une secousse d'épaules à l'adresse de l'inaccessible Fortune, et elle ajoute cette incommensurable constatation :

— C'est cher, le sein.

Mais finalement, son auditrice affirme tout à fait la justice nouvelle, cette justice de guerre

qui reclasse maintenant les plus humbles femmes, même les pas mariées. Quand Mélanie en est à son fils devenu un homme, Madame Le Rumour, bien en face, sans aucune restriction, donne sa figure, ses yeux, sa palpitation à prendre à Mélanie — et elle prend la figure, les yeux, la peine de Mélanie : le plein partage, le plein échange des sentiments, — *l'égalité des mères.*

LA PETITE SŒUR

Mademoiselle Lili, une blondine de cinq ans, sort avec sa bonne. Comme la propriété de ses parents a une longue façade sur l'avenue de Neuilly, Lili se retourne plusieurs fois pour faire « au revoir » d'un signe de main gracieux. Puis elle dit en riant :

— Dépêchons-nous, Sophie, maman a encore oublié de nous dire où qu'il fallait aller.

C'est que l'on s'amuse mieux lorsque la promenade n'a pas un but déterminé. On s'en va flâner près du pont voisin, dont l'entrée est gardée par un piquet de soldats. Sophie a fait connaissance de leur sergent et Lili aime bien le spectacle des cyclistes, des voituriers, des automobilistes obligés de s'arrêter pour montrer leurs papiers.

Le sergent est à son poste habituel ; tout de suite, une conversation importante s'engage entre lui et la bonne. Alors, ma foi, Lili, à

l'autre coin du parapet, se met à parler à un simple soldat. Elle se campe les mains derrière le dos, le nez en l'air, — ravissante poupée au teint rosé, au minois futé, — avec un chapeau blanc à brides, une pimpante robe blanche à lisérés rouges, — les mollets nus, des chaussettes bleues, des souliers décolletés. Et le tableau est tout plein joli, des choses et des personnages, en cette matinée de septembre où la lumière un peu estompée par des nuages légers rend la rivière chatoyante et crayonne au loin des massifs mystérieux de verdure.

Lili, mi-sérieuse, mi-souriante, regards levés, regards baissés, copie d'une façon impayable la mimique de sa bonne en coquetterie avec le sergent.

— Bonjour... vous avez beaucoup de barbe, on voit que vous êtes vieux... Vous restez longtemps à cette place-là, chaque fois qu'on vient vous y êtes... Quel beau temps! un peu de vent tout de même, et déjà les feuilles qui tombent... Je n'ai pas sorti ma poupée, crainte qu'elle s'enrhume... Et vous, pas d'enfant?... Si, une fille... Ah, vous avez une demoiselle aussi et juste grande comme moi... C'est votre femme qui la garde?... Ah! votre femme est

morte... Mais pendant que vous êtes ici, elle n'est pas toute seule, votre demoiselle?... Vous espérez, vous ne savez pas où elle est... Tiens ! tout pareil à moi : de temps en temps, j'ai une poupée abîmée qui disparaît, je ne la retrouve plus... Oh ! mais vous avez du chagrin, beaucoup de chagrin ! Je vois bien, allez ! vot' figure n'est plus pareille à tout à l'heure, et deux grosses larmes qui coulent dans votre barbe... Ah ! mon Dieu ! .. mais voilà ma bonne qui m'appelle... Au revoir, au revoir...

*
* *

Les parents de Lili se sont mariés, passé la première jeunesse : la mère a trente-cinq ans, mais le père en a cinquante. C'est pourquoi ils entourent leur fillette d'un véritable culte ; elle est adulée, à ce point qu'ils auraient éprouvé quelque regret à avoir un second enfant. Ils auraient trouvé criminel de partager une tendresse, une dévotion entièrement due à Lili.

Et ils veulent garder Lili « nature » le plus longtemps possible. On reculera à l'extrême le moment de lui apprendre à lire, de lui donner une instruction livresque et de lui dévoiler la réalité de la vie. Le moindre développement

appliqué ne ferait qu'altérer sa merveilleuse intelligence. Elle est si délicieuse, si attendrissante dans sa puérilité imitatrice, avec cette façon de s'assimiler, elle, aux grandes personnes et de mettre les grandes personnes au niveau enfantin. Ah ! l'heureux aveuglement qui consiste à n'avoir aucune notion des distances de toute sortes existant entre les gens ! Et « la vision de l'enfance » est-ce bien de l'aveuglement ? n'est-ce pas plutôt une sorte de génie, en parenté proche avec celui des plus grands artistes ?...

*
*
*

Au déjeuner, après la promenade, on se délecte à l'écouter, car elle rapporte toujours d'inattendues notations.

Aujourd'hui, elle paraît soucieuse. On l'interroge du regard.

— Ah ! soupire-t-elle, j'ai un de mes amis qui est bien ennuyé.

Évidemment, il s'agit d'un petit garçon avec qui elle a joué. Mais on rit parce qu'elle a eu absolument l'intonation, l'expression de visage qu'aurait eues son père, pour prononcer pareille phrase.

Et la maman s'efforçant d'être grave :

— Ah ! tu as un de tes amis...

Lili continue :

— Oui, ça ne va pas... Il a une petite fille de cinq ans et il ne sait pas ce qu'elle est devenue, — elle est perdue...

Exclamations, questionnaire. L'amusement se mélange de curiosité sérieuse. Tout de suite, on reconnaît qu'il s'agit d'une histoire réelle et suffisamment intéressante pour que le papa de Lili se dérange et aille s'entretenir avec le militaire placé de faction à l'encoignure du pont.

Les informations recueillies, Lili interroge à son tour : « Qu'est-ce qu'il va arriver ? Comment mami va-t-il faire ? »

* * *

Les parents de Lili n'ont pas été sans subir l'influence des terribles événements qui bouleversent notre vieille civilisation ; ils ont senti, ils ont compris. Ils ont constaté l'espèce de transformation générale qui a fait avancer la société de cent ans en quelques semaines.

Alors, ma foi, ils changent d'opinion au

sujet de l'éducation de Lili. Ils passent d'une extrémité à l'autre.

Vu les circonstances, puisque Lili est si intelligente, si disposée, sous certains rapports à « avoir plus que son âge », — on décide de la rendre effectivement « très avancée », — de la faire pénétrer dans la réalité qui appartient aux grandes personnes.

Son papa, gravement assis en face d'elle, lui explique ce que c'est que la guerre. Et il arrive à lui exposer comment il se fait que le réserviste veuf, « son ami », ne retrouvera peut-être jamais sa petite fille.

— Il habitait loin d'ici; son métier était d'amasser au fond de grands trous le charbon que l'on met dans les calorifères. Comme la maman était morte, lui, le matin, en allant travailler, il conduisait sa fillette à l'école maternelle et il la reprenait quand la journée était finie. La soirée était le bon moment pour le papa et la petite Marie qui savaient bien s'arranger dans leur pavillon en briques rouges; ils faisaient le ménage, ils préparaient le dîner ensemble.

« Un soir, justement, tout à coup, on entend le tambour. Vite! tout de suite, il faut que le

papa s'en aille, il faut qu'il laisse sa maison, son enfant et qu'il prenne le chemin de fer pour se rendre dans une caserne où on l'habillera en soldat...

« Bien sûr, la petite Marie a dû aller chez des voisins et une maman bien bonne lui a fait place à table et lui a installé un lit... Mais oui, elle l'a embrassée au moment de la coucher et aussi en la levant...

« Et cela a duré ainsi pendant quelques jours. Mais voilà tout plein d'hommes méchants, que l'on appelle des Allemands, qui arrivent avec des sabres et des fusils. Ils démolissent les maisons, ils jettent dans la rue les chaises, les tables, les lits et ils y mettent le feu. Ils font du mal aux personnes qu'ils peuvent attraper.

« Les pauvres gens du village sont obligés de se sauver, ils n'ont pas de voiture pour emporter leurs affaires, la mère court devant avec des paquets et elle crie :

« — Suivez-moi, suivez-moi, les enfants !

« Alors, ils marchent, les pauvres gens ! ils carapatent le long des routes, dans la campagne où il n'y a pas d'abri, — tant pis s'il pleut, tant pis s'il fait nuit, tant pis s'ils n'ont rien à manger. « Sauvons-nous ! Sauvons-nous ! »

Quand ils sont trop, trop fatigués, qu'ils ne tiennent plus debout, ils se couchent par terre. — et le lendemain et pendant beaucoup de jours, ils recommencent à marcher... Dès enfants trop petits, qui ont de trop petites jambes, s'égarent en chemin, — ils suivent en pleurant d'autres pauvres gens qu'ils ne connaissent pas... »

Lili écoute, immobile, tendue, écarquillée ; l'énormité la pénètre, — effectivement elle prend le regard, le visage, le souffle d'une grande personne. Puis, tout à coup, elle éclate en sanglots ; une douleur infinie, inapaisable, — la misère d'une âme innocente qui a perdu sa confiance en la vie.

Les parents, qui savent pourtant le danger de la croissance trop précoce chez les enfants, ne se sont pas méfiés des effets d'une éclosion sentimentale trop brusque.

C'est qu'il ne s'agit pas seulement d'une révélation instructive, — Lili est d'une espèce, d'une race bien caractérisée, elle a des sentiments innés, elle a un cœur, une substance frémissante. La petite Marie qui n'a plus

de maman, plus de papa, plus de maison — la petite Marie dépouillée, perdue, qui est victime des méchants sans aucune raison, — Lili l'évoque, elle l'imagine, elle la *sente*, — et, phénomène admirable, de par un appel de race palpitant, l'enfant si affreusement malheureuse devient soudain pour Lili *une petite sœur*.

Alors, le sentiment du mal injuste attaque Lili dans sa vitalité même : pour certains êtres, il y a une dose de bonté indispensable à la vie, comme il y a une dose d'oxygène indispensable à la respiration. Il y a une dose d'injustice impossible à supporter comme le serait, dans l'air, une dose de poison... Lili cesse de pleurer, mais elle ne mange plus, elle ne parle plus, elle ne bouge plus, — elle reste assise pendant des heures, accablée devant l'abîme de son imagination. Et rien n'y fait, — ni soins, ni caresses, elle ne peut pas se remettre à vivre normalement, du moment que le crime dure toujours. Il faut réparer le mal, cela seul peut sauver Lili ; il faut partir à la recherche de la petite sœur, sinon une consommation sans remède emportera Lili avant peu.

*
* * *

Pendant des jours et des jours une auto sillonne les routes sans trêve ni repos, — poussiéreuse, boueuse, à n'être plus qu'une masse grisâtre. Les voyageurs, — un monsieur, une dame et une petite fille arrivent aux hôtels à la nuit tombée, ils s'en vont au jour levant. De place en place, ils s'arrêtent, ils entrent dans les maisons, ils interrogent, ils prennent des notes, — dix fois ils refont les parcours déjà faits, jamais rebutés, jamais découragés...

Mais la tourmente a si bien dispersé les épaves humaines que l'on ne retrouve pas la trace de l'enfant recherchée.

Lili est minée par la fièvre. En désespoir de cause, les parents se décident à un pieux subterfuge.

De connivence avec quelques bonnes gens, ils choisissent une petite Marie bien peuple, bien dolente, bien misère. C'est aisé, il y a tant de victimes éparses de tous côtés ! Puis, à l'heure dite, on joue la scène préparée.

— Vous cherchez une petite fille appelée Marie Durand, elle est ici, on l'a ramassée une nuit, dans un fossé.

On se demande comment Lili va prendre ça !

Ah, mes braves gens ! C'est bien la bonne race de France qui crie en elle ! A l'aspect de la pauvre créature si chétive, si misérable, — Lili a un élan de tout son sang ; les bras tendus, les lèvres offertes, elle se précipite, elle ne dit rien, elle ne peut rien articuler, mais d'heureux sanglots lui tiennent lieu de paroles : au rythme bondissant de son cœur, elle promet de toujours aimer, de toujours défendre la chère petite sœur que l'infortune lui a donnée.

LE CHATIMENT

— Hé bien, la classe, — alors c'est le départ?

Comment dites-vous? « On va se donner ça avec les Boches! » A la bonne heure, mon ami, vous avez la bravoure calme, gouailleuse. — telle qu'on la fabrique à Paris, quoi!

Cigarette?... Prenez-en plusieurs... Bon! entendu, vous repiquerez tout à l'heure... C'est promis...

Et personne pour vous accompagner?... Vous n'êtes pas aussi veinard que ceux-là .. regardez donc!... Croyez-vous qu'ils l'ont, la gaieté!... Bien sûr! leur famille part de cœur avec eux : en avant pour la grande Libération!...

Et quelles fricassées de museaux, — mes bonnes gens!...

En effet, vous avez raison : la guerre rend les pères aussi caressants que les mamans... D'ordinaire, les embrassades au fils, c'est ré-

servé à la mère, — le père, lui, donne plutôt des poignées de main, — mais aujourd'hui, l'homme emprunte à la femme jusqu'à son tendre langage : « Au revoir, mon enfant, mon cher enfant. »

Et je me rends compte que, dans un jour comme celui-ci, l'orphelin doit particulièrement sentir son infortune...

Ah ! votre mère vit encore... Mais il vous a semblé préférable de lui dire adieu à la maison, — crainte que, malgré sa vaillance, la séparation ne soit trop pénible ici, à la gare... Car il lui est permis, plus qu'à une autre, d'éprouver de l'émotion...

Et vous-même, vous avez voulu éviter un attendrissement qui, — je l'avoue, — n'irait pas avec cette solide carrure, — avec cette fière moustache, ces yeux droits, cette figure à la d'Artagnan...

« Ça fait tout de même du chagrin, dites-vous, de laisser sa mère absolument seule, — surtout quand on est du petit monde, — et qu'on n'a pas été gâté par le sort. »

Parbleu ! si la maman est restée veuve de bonne heure, — ou bien encore, — vous avez raison, — si, n'étant pas mariée, elle a été

lâchement abandonnée par un vilain monsieur, parjure et sans cœur...

Oh! soyez tranquille, — je sais l'indulgence qu'il faut avoir : dans le petit monde, les jeunes filles sont plus exposées, plus facilement attrapées que dans la société aisée, — il y a tant de pièges où peut succomber la meilleure honnêteté, — et aussi, je vous l'accorde, il y a des hommes si infâmes!... Quel ressentiment tragique vibre dans votre voix, mon ami!...

En effet, votre animosité est bien légitime : vous avez été le petit garçon qui a vu souffrir sa mère, injustement accablée, vous avez compris qu'elle était admirable de courage, de dignité même, et qu'elle se dévouait à défendre votre part de bonheur, à vous maintenir au plus haut niveau possible. Puis, devenu grand, c'est-à-dire vers la quinzième année, — il vous a été doux d'assumer le rôle protecteur, de faire que votre mère, à son tour, goûte un peu de bien-être, de sécurité... Et vous étiez au-dessus de la rancune... Mais aujourd'hui, il vous semble, en voyant la détresse de la pauvre femme, que le trompeur de jadis manque une seconde fois à son devoir...

*
* * *

Excusez mon air de curiosité indiscret. Figurez-vous qu'un de mes collègues (je suis sous-chef de bureau dans un ministère) a été autrefois « le vilain monsieur » qui a délaissé une femme et un enfant...

Je... il m'a fait ses confidences, — et, en bonne équité, il faut admettre quelques excuses du côté masculin.

Si vous saviez comme la vie même est traîtresse !... Mon collègue, à vingt-cinq ans, était commis-rédacteur, c'est le plus beau grade, dans l'administration : sous-chef, chef de bureau, ça évoque déjà trop « l'ancienneté », mais rédacteur !... on est un fonctionnaire, un personnage, sans la tare de l'âge !... On est le maître heureux du présent, de l'avenir, — on n'a qu'à mordre à même l'existence, sans souci des échéances, ni des responsabilités...

Donc, mon collègue avait une situation, il pouvait se permettre une certaine élégance, il était d'un physique agréable... un jour, dans la rue, à l'occasion d'un de ces accidents de circulation où l'on échange des avis entre passants, — il a fait connaissance d'une jeune fille, —

une jolie midinette de Paris, sage et laborieuse.

C'était la saison nouvelle, le printemps ensoleillé avec ses dimanches de gai soleil qui engagent les couples aux déjeuners à la campagne... Deux, trois fois, l'on est fidèle au serment réciproque de demeurer dans le sentier de la camaraderie, — puis la faute arrive, on ne sait comment, — par la trahison de la nature, je vous affirme..., par la griserie des fleurs, le ramage amoureux des oiseaux...

Mon collègue n'était pas foncièrement « un sale type », — à la naissance d'un enfant, il s'est mis en ménage avec sa petite amie, en acceptant l'idée d'une régularisation ultérieure, lorsque les difficultés de famille seraient aplanies.

Malheureusement, le temps qui émousse l'affection, rend au contraire plus sensibles les différences d'origine, d'éducation, les incompatibilités de caractère... Bref, après trois ans de vie commune : rupture... Oh ! je ne nie pas les torts de mon collègue : il était père, il n'aurait pas dû, tout au moins, perdre de vue son enfant.

C'est pourtant ce qu'il a fait, — et, après quelques remords, quelques regrets, — grâce

à l'étonnante faculté d'oubli départie aux humains, il a cessé peu à peu de songer au passé... les images vivantes se sont effacées, — et, je vous répète, sans pour cela qu'il fût plus mauvais qu'un autre : le pire reproche à lui adresser, en raison de sa mentalité supérieure, serait plutôt d'avoir été trop pareil à tant d'autres...

* * *

La guerre.

Cet éclatement de la foudre détermine chez mon collègue un phénomène saisissant : une résurrection intense du sentiment ; tout à coup il sent, mais d'un cœur frémissant, tendre et avide, il sent qu'il a un fils de vingt ans !

Imaginez un pan de mur qui s'écroule et cesse de boucher la lumière, l'espace, l'immense réalité. Les soldats de la France héroïque s'élancent au sublime devoir et, parmi eux, il y en a un à lui, il est le père d'un de ces braves enfants, il y a son sang à lui dans le flot impétueux de cette jeunesse qui se dévoue à la patrie. Mon collègue est pris d'un désir palpitant, d'une anxiété affreuse.

Il éprouve le désir de voir, de serrer dans ses bras, d'entendre son cher enfant, — mais oui,

cet enfant qu'il aime, — il aime bien tous les autres petits Français, à plus forte raison celui qui est sa chair... Et il éprouve aussi cette crainte atroce que son fils ne soit un pauvre garçon partant tout seul, sans un accompagnement affectueux, et sans la provision d'argent, de choses utiles, faute desquelles le nouveau soldat est parfois bien malheureux...

Hein ! la cruelle vision : le petit déshérité, n'ayant pas eu les soins, la formation morale, la place au soleil qu'il aurait dû avoir d'après le rang paternel, — le petit abandonné courant jeter sa poitrine en avant, pour que reste en sécurité la grande famille française, — la grande famille où est compris son père coupable...

Mon collègue a galopé de tous côtés. Mais il ne s'était pas enquis de son fils depuis maintes années, — allez donc, en pareil cas, faire des recherches dans cet océan qui s'appelle Paris ! Il a dû se contenter de cette certitude : que son fils était vivant et qu'il avait répondu normalement à l'ordre de mobilisation.

*
*
*

Eh bien, — croiriez-vous cela, — en déses-

poir de cause, mon collègue n'a pas pu s'empêcher de venir errer devant les gares où s'échelonnent les départs militaires ! Malgré l'impossibilité d'aucun résultat, malgré l'absurdité, il est venu, chaque fois qu'il a pu, fouiller du regard la foule des jeunes gens... Pourquoi ? dans l'attente de quel miracle ? par quelle folie chercher du regard un enfant qu'il ne connaît pas, et qui, enfin, certainement n'est plus là?...

N'importe ! On dirait qu'il est condamné à ce châtiment : n'avoir pas son fils à embrasser, et pourtant le voir partir mille fois en la personne de ceux de son âge, — le voir partir, lui, dans chacun des infortunés qui franchissent la barrière, gagnent le quai, disparaissent sans se retourner, sans un regard pour personne... On dirait qu'il est condamné à cette torture constamment renouvelée : éprouver le vide, le serrement de cœur, l'arrachement d'une séparation où manquent les signes d'affection et de vaillance, — éprouver à chaque pauvre garçon qu'il suit des yeux, la douleur d'un père déchu à qui son fils refuserait de dire adieu... Oui ! voilà, voilà littéralement la misère que *j'en-dure...*

Hein ? plaît-il?... Vous regrettez de ne pou-

voir demeurer plus longtemps... vous partez brusquement comme ça!... Il va être l'heure?... Mais enfin, un instant..., je vous en prie!... Ne me laissez pas... J'aurais voulu... Dans tous les cas, une cigarette, voyons!... Vous deviez..., vous aviez promis... Non!... Rien!...

LA BELLE-MÈRE

— Oui, c'est moi, Madame... maman, voulez-vous dire... C'est moi, par extraordinaire.

Non, non ! votre air saisi ne me vexé pas, — car, en effet, depuis longtemps, je ne venais plus ici qu'à vos jours de réception, — malgré vos remontrances — pardon ! malgré vos invitations à des visites plus intimes, plus filiales...

Alors, si ça ne vous dérange pas, je serais prête à reprendre mes premières habitudes...

Assurément ! Je n'avais eu aucun motif particulier d'y renoncer... Mais chaque personne a son caractère. Vous-même, je pense, n'avez pas de grief déterminé contre moi, et cependant, de votre côté, vous me laissez aussi quelque peu à l'écart... J'entends par là que vous venez à la maison uniquement pour Maurice, aux heures où vous êtes certaine de le trouver, — et que votre conversation ne s'adresse guère qu'à lui...

J'en conviens : il est naturel que vous ayiez moins de choses à me dire que vous n'en avez à dire à votre fils... et, somme toute, c'est peut-être pour le simple fait de n'avoir pas de longs propos à échanger que nous nous figurions être en froid...

De sorte que, mon Dieu, je passais devant chez vous, j'avais le temps, — il ne m'en a pas coûté de monter vous demander une tasse de thé...

*
* * *

Est-ce tout?... A la vérité, en dehors du plaisir de vous voir, j'avais aussi à vous faire part d'un projet, ou plutôt à vous consulter sur un projet, qui nécessite quelques mots de préambule.

Maurice et moi, nous avons lu un article très émouvant où l'on exposait que le nombre des victimes de la guerre s'accroissait chaque jour, — notamment le nombre des orphelins, — et qu'il fallait dès maintenant prendre des dispositions à leur égard. Le journaliste, après des considérations diverses, plaçait en premier lieu ceci : que maints orphelins devraient être

recueillis par des familles aisées sans enfants.

Cela m'a paru tout à fait bien...

Oh! à Maurice aussi. Je dis : « cela m'a paru », parce que c'est moi qui avais lu l'article et qui l'avais mis de côté pour le montrer à Maurice, il a si peu le temps de lire depuis sa promotion de médecin en chef.

Et figurez-vous... Nous avons trouvé que notre situation répondait aux préférences du journaliste; puisque nous n'avons pas d'enfant après dix ans de mariage, il est sûr que nous n'en aurons jamais, — et, d'autre part, nous comptons parmi les gens aisés...

Alors j'ai proposé... je veux dire, il nous a semblé que nous pouvions nous mettre en quête d'un orphelin. Maurice est bien d'accord avec moi sur tous les points.

Seulement, n'est-ce pas, nous voudrions faire mieux qu'une œuvre de charité, — nous rêvons une œuvre de tendresse qui nous égalerait aux parents les meilleurs... bref, il s'agit littéralement d'introduire un enfant tout à fait dans la famille. Par suite, Maurice estime qu'il est nécessaire d'avoir votre assentiment... C'est pourquoi, *maman*...

Ah! vous ne vous attendiez pas à une dé-

marche semblable de ma part, — ah! mais, pas du tout... Bien, *Madame*... Alors ce n'est pas la peine que je continue?...

— Si! tout de même?... C'est que votre façon de me dévisager, comme si vous ne m'aviez jamais vue, me retire complètement mes idées... Je me figurais pourtant avoir pas mal de détails à vous donner...

Mais, comment donc! Je vous en prie!... Aidez-moi, vous serez bien aimable...

*
* *

Ah! oui, — le genre d'enfant... Forcément, ce ne serait pas un enfant pris dans notre monde... Je dis : forcément, parce que dans notre milieu bourgeois, un orphelin, par l'effet des relations, aura toujours quelqu'un de connaissance qui veillera sur son sort... Il n'y a que dans la classe pauvre où un enfant peut se trouver perdu dans le flot immense, petite épave à l'abandon.

Oh! *Madame*, ne vous en cachez pas... il est visible que je vous stupéfie de plus en plus...

Soit! Continuons... Vous seriez curieuse de savoir si, par hasard, nous aurions déjà quelque sujet en vue... « Sujet » me plaît...

On m'a indiqué une directrice d'école maternelle qui avait, parmi ses élèves, plusieurs orphelins placés provisoirement en subsistance payante chez des parents d'autres élèves. Alors, ma foi, je suis allée voir...

Oui, que voulez-vous, dans cette affaire, c'est toujours moi qui prends les devants... Mais, soyez tranquille, j'ai amené Maurice à ma seconde visite...

Le quartier n'était pas trop beau... Moi, dégoûtée?... Non, Madame, je n'ai pas été dégoûtée... J'ai été très intéressée; il y a toute une enfance que nous ignorons parce qu'elle est trop éloignée de notre vue et qu'il faudrait connaître...

Point! la révélation n'a rien de pénible. Les enfants pauvres, — en général, — ne sont ni affligés, ni affligeants... La preuve : il y avait là trois petits orphelins, j'en ai distingué un parce qu'il est étonnamment drôle...

Bien sûr, il ne sait pas...

A quoi se discerne sa drôlerie?... D'abord l'aspect, la physionomie : il est de la petite espèce, pas grand pour ses cinq ans. — des cheveux courts, hérissés, — un nez retroussé, tout le bout du museau exprimant une curiosité

inexorable, — et avec ça des joues maigres, pas jeunes, des yeux pensifs, — dans l'ensemble un sérieux plein de bonhomie, un sourire intérieur qui ne sort pas, qui se contente d'éclairer d'indulgence la mine observatrice...

J'ai pensé tout de suite en l'examinant :

« Comme son pauvre père a dû se faire tuer bravement, — la blague aux lèvres! »

* *

Il y a ensuite l'intelligence... Vous allez voir...

C'était le soir, dans le préau; il ne restait qu'une douzaine d'écoliers. A un moment, la directrice m'a laissée près d'eux pour expédier un monsieur et une dame qui, — selon une habitude prise depuis quelques jours, m'a-t-elle dit, — venaient à heure fixe porter plainte contre le bruit de l'école. Oui, retirés des affaires, ils s'étaient avisés, pour goûter le repos, de prendre un logement ayant vue — et acoustique — sur la cour de récréation!

En attendant, je me suis assise auprès de Tonton, — ce petit d'une personnalité si attirante. Or, instantanément il m'a témoigné de la sympathie, de la confiance, — il m'a traitée

en personne connue, amie. Je lui ai souri, — et comme il observait le monsieur et la dame, il a continué la conversation que, censément, par ce sourire, j'entamais sur leur compte.

Il faut vous dire que deux vraies caricatures s'offraient à nous : le monsieur, grand, long, très chauve, oh ! mais une cime entièrement dénudée ; — la dame énorme, en grosses bosses rondes.

Alors Tonton, vers moi, sérieux et la voix lente, posée :

« Ah ! le monsieur monté sur fil de fer... Si j'étais une mouche, j'aimerais pas aller faire mes pattes sur sa tête, — ce qu'il doit faire froid là-haut ! »

Un temps... Nouvelle contemplation du couple. Puis ton réfléchi, convaincu :

« Et la dame, hein?... ce qu'elle a besoin d'être rabotée !... »

Vous n'imaginez pas le génie qu'il faudrait à un acteur pour rendre cette placidité pénétrante... Je suis persuadée que, de pareils enfants, si l'on cultivait leurs facultés, deviendraient des gens remarquables. D'ailleurs, on ne manque pas, dans les écoles publiques, de faire un choix.....

*
* * *

Ah! puis, j'en ai assez de votre façon de me regarder avec des yeux ronds!... Eh bien oui, na! C'est celui-là, celui-là que je préférerais!... le petit Tonton du vieux faubourg de Paris, et qui en a si bien le cachet original...

Qu'est-ce que?... Vous me demandez la permission de parler à votre tour, — et vous allez me dire maintenant « ce que vous aviez contre moi... » Allez, allez! ne vous gênez pas.

« Vous me trouviez les plus grandes qualités... »

— Grand merci, Madame!

« Bonne éducation et une instruction rare chez une femme... »

— Prenez garde d'attraper un effort.

« Du goût, de l'élégance... »

— Pas possible!... on vous a soufflé...

« Quelque chose de mieux que de la beauté... »

— Cessez! je rougis, je tombe en pâmoison...

« Seulement... »

— Oh! nous y voilà! Parbleu, vous êtes montée si haut dans le dithyrambe, pour mieux me précipiter ensuite...

« Seulement, vous trouviez que je manquais de cœur... et, selon vous, le cœur c'est encore plus précieux que tout le reste... »

— Ah!

« Vous reconnaissez avec émotion que vous vous étiez trompée... »

— Vous...

« Vous m'en demandez pardon... »

— Non!...

« Et si je permets... »

— Ah! mon Dieu! moi qui me reculais tout à l'heure, croyant... craignant... et c'était donc que vous aviez envie de m'embrasser?

Oh! mais voyons... mais voyons, — c'est moi qui me trompais, moi qui étais insolente et qui sollicite votre pardon...

Oh! chère, chère maman, vous voulez?... Vrai?...

Il faut que je me dépêche, que ça ne traîne pas... Vous attendez avec une impatience palpitante, — avec des sourires et des larmes, rien que d'y penser, — vous attendez le jour prochain où j'annoncerai à mon petit Tonton : *que nous allons voir grand'mère!...*

LA JEUNE FILLE

MONSIEUR RAYMOND,

Il apparaît, d'après votre dernière lettre, qu'un malentendu assez grave s'est élevé entre nous; permettez que, bien vite, j'essaie de remettre les choses au point.

Au moment de la guerre, nous étions purement et simplement : des camarades d'enfance.

Après avoir, pendant plusieurs étés successifs, travaillé le sable, pelle à pelle, au bord de la mer, — nous jouions ensemble au tennis, depuis quelques autres belles saisons.

Selon l'exigence de la bonne éducation, notre camaraderie faisait du chemin à rebours : elle avait été très libre, elle devenait de plus en plus réservée. Nous prenions peu à peu figure de grandes personnes.

Pour moi, par exemple, « le sérieux de l'âge » s'était déclaré formellement aux vacances de 1913, — époque où un ami de papa, un

colonial qui vient en France tous les cinq ans, avait demandé en m'apercevant : « Quelle est donc cette blonde Hébé, aux yeux bleus, au teint vermeil? » Il ne reconnaissait pas la « petite fille » de son précédent voyage. Il avait appris avec stupeur que j'avais dix-sept ans et que telles autres « enfants » de ses autres relations, mes aînées seulement de deux ou trois ans, étaient soit fiancées, soit mariées.

Par contre-coup, j'avais été saisie également :
— Mais, au fait! mon tour approche!...

Là-dessus, j'étais entrée dans l'ère des graves réflexions : quelles qualités, quels mérites devrais-je donc réclamer de mon mari?

Toutefois, mes accès de gravité ne duraient guère : au bout d'un instant, le problème matrimonial me faisait l'effet d'une composition de morale ennuyeuse et ma pensée dissipée retournait à des riens intéressants.

Je vous avouerai pourtant qu'un instinct nouveau me portait à observer les défauts, les ridicules qui pouvaient caractériser les jeunes gens de mon entourage.

Or, l'observation ne s'arrête pas juste à une limite prévue. Aussi avais-je découvert, inopinément, que vous étiez mon plus ancien cama-

rade, — et que, par une disposition d'esprit sans doute analogue à la mienne, — vous m'honoriez d'une surveillance particulière. A cause de quoi, je m'étais un peu plus « guindée » devant vous que devant les autres... Et c'est tout.

Lorsque le garde champêtre de Vindreville, en tambourinant sur la plage l'ordre de mobilisation, a interrompu les parties de tennis et que chaque famille a dû organiser son départ, — tout spontanément, devant nos parents, nous avons déclaré, vous et moi, que nous devions « nous écrire » pendant le temps de la guerre.

Nos parents ont lancé les plus approbatives exclamations :

— Bien sûr ! le jeune homme mobilisé et la jeune fille restée au foyer doivent conserver des relations de belle solidarité!... La jeune fille n'est pas exempte de la défense du pays, — elle y a un rôle moral, — voire une participation effective d'ordre charitable, — donc, entre soldats d'une même cause, — filles et garçons, — il est bon que l'on échange ses impressions, ses espoirs, ses enthousiasmes !

Par là même, le caractère de notre correspondance était franchement déterminé.

Et vous m'accorderez que, jusqu'à présent, nos lettres, si cordiales et parfois si espiègles qu'elles fussent, n'avaient pas dévié de leur objet patriotique.

Mais voilà que, dernièrement, je vous parle d'un de nos partenaires sportifs, — parti comme vous sur le front, — et à qui, par réciprocité, j'envoie de mes nouvelles, — quand il y a lieu.

Aussitôt, vous prenez, pour me répondre, un ton amer et désolé. Vos quatre pages, consacrées aux maux de l'âme, ont la signification d'une scène de jalousie, d'un réquisitoire contre l'inconstance féminine.

Mais, mon ami, vous n'êtes trompé que par vous-même!

Comment! vous, cité deux fois à l'ordre du jour, vous pouvez avoir cette berlue de vous regarder comme le même garçon qu'avant la guerre, comme un jeune homme ordinaire soumis aux goûts, aux désirs, aux rivalités qui étaient naguère de votre âge! Alors qu'en réalité vous êtes un homme à grands sentiments, un fanatique dévoué au salut général, — bref, un héros débarrassé des mesquines préoccupations personnelles. Je vous assure, — je

vous vois bien tel que vous êtes, — j'ai qualité pour ça, moi : la jeune fille de la guerre.

Sans doute, vous souriez : « Faites voir un peu la jeune fille de la guerre? »

Me voici.

L'ordre de mobilisation a implicitement proclamé : « l'égoïsme est supprimé, — un pour tous, tous pour un ». Les jeunes filles qui commençaient à éclore à l'égoïsme sentimental ont dû se conformer à cet ordre, comme les autres personnes, — et, par suite, il n'y a plus eu de jeunes filles à idylles.

J'entends d'ici votre ironie : « Oh! oh!... » Attendez.

L'éclosion sentimentale voulue par l'âge s'est faite tout de même, — mais ça a été une éclosion spéciale à la guerre.

En temps pacifique, je suppose que l'amour, ce fameux mystère, — c'est tout bêtement : fixer son rêve sur un jeune homme.

Eh bien, selon la loi de la nature, le rêve nous est venu, ou a continué de nous venir, — seulement au lieu qu'un élu sollicite notre sentiment, ce sont tous les jeunes soldats qui ont pris notre cœur. Je ne frémis pas pour un garçon mobilisé, je frémis pour tous nos

défenseurs. Si mon émotion se porte vers une image censément préférable, une foule d'images s'interposent et réclament leur droit.

Non, non ! la rêverie actuelle de la jeune fille n'est pas la sentimentalité amoureuse. Je crois qu'il s'est formé une variété nouvelle, — (comme on dit pour les plantes), — la jeune fille maternelle.

Alors, moi-même... demanderez-vous ?

Parfaitement. Tout d'abord, mon diagnostic a été celui-ci : quand on joue à la poupée, on a l'âme très maternelle, — moi, par le fait de la guerre, je me suis arrêtée dans ma croissance, — bien mieux : j'ai fait de la décroissance, — je suis redevenue petite fille...

Mais non ! et la hauteur, la maturité de ma pensée?... La vérité est, au contraire, que j'ai vieilli subitement. Les étapes franchies, j'ai le cœur d'une maman qui a passé l'âge des tendres romances ; mon sentiment pour notre jeune armée s'appelle : de la sollicitude, de l'admiration songeuse.

Et maintenant, j'en reviens à vous, Monsieur Raymond.

Comment ! vous, soldat de France, vous osez écrire que « je suis tout pour vous ! »

Non ! sans rire ?

Et les centaines de mille autres femmes pour qui vous vous battez, pour qui vous donneriez jusqu'à la dernière goutte de votre sang, déjà largement répandu, — elles comptent pour du beurre ? Vous n'avez aucune dévotion pour elles ?...

Tenez, voulez-vous que je vous dise !... Sous mon nom, c'est la « jeune fille de la guerre » avec son énergie, sa fierté, sa beauté d'âme, que vous aimez... Admettons qu'en cela je ne vous déçoive pas trop...

Seulement, quand vous reviendrez des champs de bataille, vous pourrez en choisir une autre que moi, vous pourrez épouser telle autre qui vous plaira, vous ne serez, ce faisant, ni parjure, ni infidèle, puisque en ce moment je ne suis pour vous que « l'idéal ». On n'épouse pas l'idéal...

Oh ! quant à cela, je vous le déclare, il ne faut pas compter sur moi en tant que personne féminine... Ma jeunesse est finie... Après la guerre, je me vouerai à des œuvres d'intérêt social... Je remplis déjà un vieil emploi de secrétaire auprès d'un Comité de secours : correspondance, comptabilité... C'est tout à fait

mon affaire. J'ai remplacé maman, qui ne s'y entendait pas du tout : elle est restée beaucoup trop jeune...

J'espère que vous me comprendrez mieux que ne le font les « messieurs-dames » de mon entourage, qui, je le constate, écoutent avec un sérieux moqueur mes propos de vieillesse. Je le sens bien, moi, nom d'un chien, que je suis vieille !

Voici, d'ailleurs, pour terminer ma lettre, une preuve que je suis plus vieille que maman.

Dimanche dernier, voyage à Enghien. Mal renseignés sur l'heure du train, nous avons dû poireauter (étymologie : poireau, pas ?) une heure à la gare du Nord. Il y avait là une grande affluence de soldats, — des blessés guéris, — qui regagnaient la ligne de combat.

Dans un coin, à cause de son isolement, nous remarquons un petit chasseur de vingt ans, rabougri, mal fichu, la figure terreuse, ridée, ah mais, franchement laid, dans ses frusques délavées. Il contemplait le tableau que faisait un superbe dragon entouré de sa famille. Deux adorables jeunes filles, notamment, comblaient d'amabilités le beau cavalier... Le petit affreux en extase, délicieusement attendri, souriait

pour le compte de l'autre et se balançait comme pour répéter les jolis gestes, les poses gracieuses. Puis, les acteurs partis, sa figure s'est éteinte, soufflée, eut-on dit, par un glacial coup de vent.

J'ai regardé papa, il a compris. Nous avons manœuvré, il a pu aborder le petit chasseur :

— Tiens! vous êtes du 5^e, mon ami!...

Improvisation, questionnaire. Maman s'est mise de la partie; elle a fait, dans la perfection, l'adorable jeune fille : des « vraiment! » des « ah! mon Dieu! » avec de grands yeux, des mines penchées, des reculs proches de la défaillance...

Vous voyez d'ici le brave garçon ébaubi, ravi, en pleine illusion de famille. Papa a pris son adresse et, au moment de la séparation, en lui serrant les mains, a prononcé de chaleureuses paroles. Ensuite, c'était à nous, maman et moi... Le pauvre, troublé, ne sachant rien dire, dans la naïveté de son émotion, a eu vers maman un mouvement d'enfant qui tend son front pour qu'on l'embrasse. Maman n'a pas fait attention, n'a pas senti, une poignée de main lui a paru suffisante.

C'est moi, — d'une impulsion naturelle, d'un

élan de mon cœur vieilli, — qui ai plaqué deux gros baisers maternels sur les joues terreuses de votre frère d'armes, Monsieur Raymond, et qui l'ai accompagné du geste, du sourire : « au revoir, mon petit, au revoir », en secouant la tête, les larmes aux yeux...

TABLE DES MATIÈRES

L'Assassin.	4
L'Impossible Désertion.	9
L'Indomptée	17
Le Sanglot	27
La Conscience	35
L'Autre Devoir	45
La Révoltée.	55
Actualité	63
Les Réprouvés	75
L'Aveu	83
Le Rescapé.	93
Le Jaloux.	103
Le Petit Garçon	113
Le Cœur et l'Esprit	123
La Prière.	133
L'Attendrissement	143
Faibles Enfants.	153
Les Deux Rupins.	163
La Directrice.	171
Le Sacrifice.	179
Les Ames Loyales	189
Commissions de Noël	199
La Maman	209
Le Cher Idéal	217

L'Insensible.	227
Le Cœur Tragique	237
L'Esprit Nouveau	245
Le Failli	257
Articles Français.	265
Le Loup	275
Les Mères.	283
La Petite Sœur.	291
Le Châtiment.	303
La Belle-Mère	313
La Jeune Fille	323



PQ
2611
R326G6

Fragié, Léon
Les contes de la guerre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 28 04 06 009 8